CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)

ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1995

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé la meilleur examplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ Le reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [x] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [x] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

  Title on header taken from:/ La titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de le livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [x] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Une partfe de la couverture est cachée par des étfquettes. La page du second plat est cachée par une pochette.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X	
	12X		16X		20X		24X		28X		32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Bibliothèque générale,
Université Laval,
Québec, Québec.

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

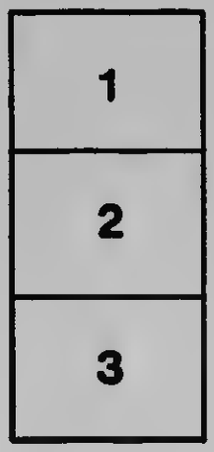
Bibliothèque générale,
Université Laval,
Québec, Québec.

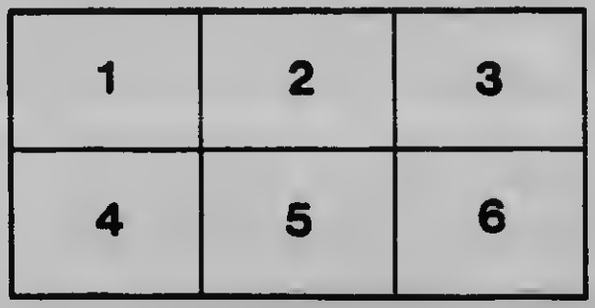
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

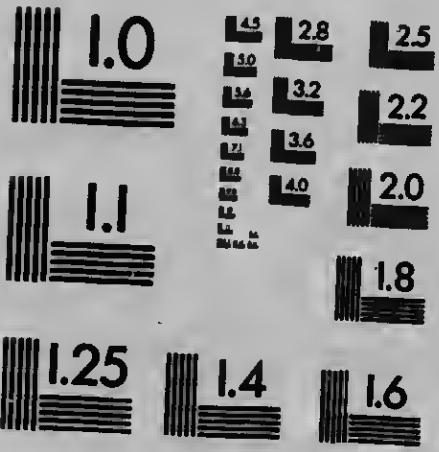
Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

PR
4057
B217
H768
1906
F

#153

L'HOMME A LA FAUCILLE

PAR

JOHN BANIM

MONTREAL

Les Éditeurs de "La Lecture"

300 Jacques-Cartier

BOITE DE POSTE 653.

1480
#86

Liste des Romans publiés par

LA LECTURE

durant l'année 1906

LE REVE DE SUZY, par H. Ardel.
LA NUIT DU 13 AOUT, par A. Matthey.
LA BOURGEOISE D'ANVERS, par C. Guéroult.
LE CHEVALIER DU POULAILLER, par E. Capendu.
COTILLON II, par E. Capendu.
LE COMTE DE ST-GERMAIN, par E. Capendu.
LES SEPT BAISERS DE BUCKINGHAM, par E. Gonzalès.
LES AVENTURIERS DE PARIS (Epuisé), par P. Zaccone.
LA CHASSE ROYALE - TOME I, par A. Achard.
" " II, "
" " III, "
UNE AFFAIRE MYSTERIEUSE, par Du Boisgobey.
LA VIE D'UNE MORTE, par P. Saunière.
UN DRAME SOUS LA REGENCE, par P. Saunière.
LES SEPT HOMMES ROUGES, par A. Lapointe.
LE TROU DE L'ENFER, par Paul Combes.
DENT POUR DENT, par Gab. d'Arvor.
LES CHEVALIERS DU POIGNARD—TOME I, par X. du Montplin.
" " " II, "
LE COUTEAU DU BANDIT, par Maricourt.
LA TRESSE BLONDE, par Du Boisgobey.
COUPS D'EPEE DE M. DE PUPLINGE, par C. Buet.
LE PAGE FLEUR-DE-MAI, par P. du Terrail.
LES SABOTIERS DE LA FORET NOIRE, par E. Gonzalès.
UN EMPOISONNEMENT, par X....
SERMENT DES HOMMES ROUGES—TOME I, par P. du Terrail.
" " " II, "
LA REGLUSE, par P. Zaccone.
L'ŒIL DE DIAMANT, par E. Bertheiet.

BIBLIOTHEQUE 1964 UNIVERSITE LAVAL

Ces ouvrages sont en vente au bureau de LA LECTURE, et seront expédiés, franc de port, sur réception de 20 centins le volume.

Ouvrages en vente aux bureaux de LA LECTURE et envoyés, franco de port, sur réception de 40 cents:

CHASTE ET FLÉTRIE, par Charles Mérouvel.
LE CRIME D'UNE SAINTE, par Pierre Decourcelle.
LA CORDE AU COU, par Emile Gaboriau.
AIMÉ DE SON CONCIERGE, par Eugène Chavette.
LE PÉCHÉ DE LA GÉNÉRALE, par Charles Mérouvel.
MIGNON, par Michel Morphy.
LA FEMME DE FEU, par Adolphe Belot.
LES NOCES DE MIGNON, par Michel Morphy.
AVEUGLE, par René de Pont-Jest.
LE BOSSU ou LE PETIT PARISIEN, par Paul Féval.
LE CHEVALIER DE LAGARDÈRE, par Paul Féval.
MORTEL AMOUR, par Charles Mérouvel.
LA CHAMBRE D'AMOUR, par Pierre Decourcelle.
LE PETIT MUET, par Henri Kéroul.
LE DOSSIER No. 113, par Emile Gaboriau.
LES FILLES DU SALTIMBANQUE, par X. de Montépin
LA MOME AUX BEAUX YEUX, par P. Decourcelle.
MARIAGE D'AMOUR, par Michel Morphy.
LE PÉCHÉ DE MARTHE, par Paul Bertnay.
LE CAPITAINE FANTOME, par Paul Féval.
LA FILLE SANS NOM, par Charles Mérouvel.
LES PARDAILLAN, par Michel Zévaco.
L'ÉPOPÉE D'AMOUR, par Michel Zévaco.
LA FAUTE DE JEANNINE, par Paul Rouget.
LES OUVRIÈRES DE PARIS, par Pierre Decourcelle.
MORTES ET VIVANTES, par Charles Mérouvel.
LES MYSTÈRES DE PARIS, par Eugène Süe.
MADEMOISELLE CENT-MILLIONS, par Michel Morphy.

PR
4057
B217
H 768
1906
F

L'HOMME

A LA

FAUCILLE

PAR 1798-1842

JOHN BANIM

MONTREAL
LA LECTURE, 42 Place Jacques-Cartier

L'HOMME

A LA

FAUCILLE

I

Les restes mortels de Tony Dooling et de sa femme reposaient côte à côte dans la lugubre toilette de la mort. L'enterrement devait avoir lieu le lendemain, et les habitants de Clarah, paroisse du comté Kilkenny, étaient réunis pour la veillée. Les deux cadavres, enveloppés dans des linceuls de prix, étaient exposés dans une vaste grange attenant à la maison des défunts. Les parents de la famille, y compris une nombreuse lignée de cousins et de cousines, occupaient chaque côté de la couche funèbre, au pied de laquelle se tenaient les pleureurs à gages, qui, d'une voix tristement cadencée, improvisaient un chant en l'honneur des morts. Il y avait quelque chose d'outré dans leurs gestes éplorés, dans leurs cris lamentables et dans la douleur qui éclatait sur leurs visages désolés; parfois, cependant, emportés sans doute par la nature même de leur sujet, ils paraissaient en proie

à toute la frénésie d'une douleur véritable, à tout l'accablement d'une tristesse non jouée.

Le chant des funérailles débuta, comme toujours, par l'éloge des défunts. On fit le catalogue de leurs vertus, on énuméra leurs richesses. Puis vint le récit interminable des alliances et des parentés de la famille. Enfin, ce fut avec des intonations lugubres et d'une douleur presque sauvage qu'on raconta la mort affreuse et prématurée de Dooling et de sa femme.

Lorsqu'un orateur s'arrêtait, un autre reprenait immédiatement le discours interrompu. On psalmodiait plutôt qu'on ne chantait cette improvisation, toujours prononcée en langue irlandaise et dans un rythme irrégulier où les vers se succèdent avec une rapidité extrême.

Le reste de la grange spacieuse était occupé par une foule assez compacte qui écoutait la rapsodie, ou faisait à voix basse des remarques sur la fin tragique du fermier et de sa femme.

Lorsque le chant eut cessé, un vieillard se leva, et, découvrant sa tête grise, alla s'agenouiller devant les deux cercueils. Les autres assistants imitèrent son exemple et prièrent pour le repos de l'âme de leurs voisins décédés.

A cette époque (la scène se passe vers le milieu du XVIIIe siècle), il était rare de voir une réunion d'Irlandais se conduire d'une manière aussi convenable en pareille occasion. Presque toujours, il faut bien l'avouer, la veillée des morts devenait l'occasion d'une fête. Les vieillards s'y rendaient pour se livrer à d'amusants commérages, pour boire, pour puiser dans des assiettes posées à cet effet sur le cercueil de quoi remplir leur pipe ou leur tabatière. Les jeunes gens y trouvaient des passe-temps plus en harmonie avec leur âge : des jeux de toute espèce s'organisaient sous la direction de quelque joyeux compagnon qui faisait métier d'assister à tous

les enterrements à sept milles à la ronde. Sous la surintendance de ce maître des cérémonies, garçons et filles se livraient au plaisir avec cet *humour* et cet entrain qui distinguent le peuple irlandais. La nuit s'écoulait au milieu d'une joie bruyante et oublieuse. Rien de plus déplacé que ce tumulte et cette gaieté éclatant autour d'un cercueil; mais cette façon d'honorer les morts était tellement passée dans les moeurs que les invités n'y voyaient rien d'inconvenant.

Aucune démonstration de ce genre n'eut lieu à la veillée des vieux Dooling. Le sentiment d'horreur soulevé par leur mort tragique avait été assez fort pour faire déroger à une coutume universellement répandue en Irlande. Aussi, la lugubre rapsodie, les fréquentes prières et les paroles de regret des assistants, marquèrent seuls la longue et sombre nuit d'hiver par laquelle s'ouvre ce récit.

II

Un des invités donna à voix basse les détails suivants sur le meurtre mystérieux du fermier et de sa femme.

La veille de Noël de l'année 17.., la famille de Tony Dooling se trouvait réunie dans une grande salle qui servait à la fois de salon, de salle à manger et de cuisine. Tony était un riche fermier du bon vieux temps, qui, hormis son feutre à larges bords, ses souliers à boucles et ses gros brodequins, ne portait aucun vêtement qui ne fût fabriqué chez lui. La viande qu'il mangeait sortait de ses étables; se basse-cour lui fournissait le lard et la volaille; il pétrissait le pain et brassait la bière qui se consommait chez lui.

L'abondance régnait dans sa maison, et néanmoins il était toujours prêt à soulager les pauvres; quiconque se présentait aux heures des repas pouvait prendre place à la table hospitalière. Il ne faut pas croire cependant que le vieux fermier fût parfait. D'un caractère violent, il s'emportait quelquefois jusqu'à frapper ses gens, et cela sans motif suffisant. Sa colère apaisée, il n'hésitait pas à reconnaître ses torts et à faire amende honorable.

Le soir en question, un grand feu de tourbe flambait au fond de la vaste cheminée, faisant briller d'un vif éclat les ustensiles de cuivre ou d'étain rangés sur un vieux buffet de chêne. La lueur mobile qui attestait les soins que la ménagère donnait à sa batterie de cuisine, mettait aussi en évidence une riche provision de lard fumé suspendue soit en dehors, soit à l'intérieur

de la cheminée, et éclairait en même temps le groupe le plus joyeux qui ait jamais joui des bienfaits d'un bon feu après une journée de travail.

D'un côté du foyer, sous le manteau même de la cheminée, le maître de la maison, Tony Dooling, assis, les jambes croisées, dans un fauteuil fixé au mur, fumait une pipe écourtée que, de temps à autre, il retirait de sa bouche afin de prendre part aux gais propos et aux éclats de rire des garçons de ferme. En face de lui était l'hôtesse, bonne femme, simple et douce, dont le caractère se reflétait sur son visage calme et heureux. Elle chantait à mi-voix une vieille chanson irlandaise, à laquelle le bourdonnement affairé de son rouet semblait servir d'accompagnement. D'un côté, on voyait une longue table de sapin qui servait aux repas que les maîtres et les serviteurs prenaient toujours en commun, excepté toutefois dans les grandes occasions où l'an fêtait quelque hôte distingué, dans une salle parquetée qui attenait à la cuisine. En face de la cheminée une demi-douzaine de laboureurs, assis sur le même banc, se reposaient des fatigues de la journée.

Au nombre de ceux-ci se trouvait Paudge, dont les amusantes saillies provoquaient à chaque instant le rire de l'assemblée. Paudge, le bel esprit du village, se surpassait en ce moment. Personne ne l'écoutait avec plus de plaisir que Chevaun, grosse fille qui, acroupie dans un coin, était occupée à rendre l'éclat aux ustensiles de ménage qu'elle prenait un à un sur le dressoir dont j'ai parlé. Les autres servantes attachées à la ferme avaient obtenu la permission de passer la veille de Noël chez leurs amis.

Chevaun ne pouvait guère se vanter de ses charmes personnels; son visage bouffi et hâlé, toujours rouge comme une baie que la gelée a mordue, était désormais à l'épreuve du soleil et du vent, mais elle avait un corps robuste capable de résister aux fatigues de son emploi.

Recueillie et élevée par sa maîtresse, qui l'avait en estime et récompensait son zèle, Chavaun avait fait des économies et comptait bien un jour avoir à elle une cabane, un arpent de terre, une vache, un cochon, et, dans les rêves de grandeur auxquels elle se livrait, elle ajoutait parfois un mari à la liste des objets de luxe dont elle comptait s'entourer.

Elle songeait même sérieusement à choisir un honnête garçon à qui elle pût confier sa gracieuse personne et le fruit de ses économies. Mais, hélas! les douces inspirations de son oreiller et les pensées plus sages qui renaissaient avec le jour lui causaient de cruelles indécisions. Lorsque, les travaux terminés, les serviteurs se réunissaient le soir dans la salle commune, l'entrain et l'*humour* que déployait Paudge (peut-être aussi sa taille élancée et les baisers qu'il dérobait au passage) lui faisaient oublier les habitudes de paresse et d'imprévoyance d'un si jovial amoureux, et elle s'endormait pour rêver à lui. Cependant, dès que le jour renaissait, Chevaun prêtait plus d'attention au mérite moins superficiel de son camarade Andy, frère de lait d'un jeune amoureux qui fera bientôt son apparition. Andy pouvait, au besoin, bâtir à lui seul une cabane, talent précieux aux yeux d'une future dont le domicile était encore à construire, et possédait d'autres qualités non moins recommandables. S'il ne brillait pas à la danse, s'il n'avait l'air aussi dégourdi que son rival, il savait réparer une charrue ou une roue brisée. La voix de la prudence parlait chaque matin en faveur d'Andy; mais chaque soir, les qualités moins solides du séduisant Paudge regagnaient le terrain perdu, de sorte que la pauvre Chevaun semblait condamnée à ne jamais sortir de ce cruel état d'indécision.

La jolie fille du fermier n'était pas encore venue prendre sa place habituelle auprès de sa mère. Elle allait et venait d'un air affairé, s'occupant ou paraissant

s'occuper de divers petits soins de ménage. On voyait qu'elle songeait à tout autre chose. En effet, l'attente d'une visite se lisait dans les grands yeux qu'elle tournait si souvent vers la porte. Elle s'arrêtait parfois en traversant la salle et penchait la tête comme pour écouter. Bientôt la porte s'ouvrit, et le cordial sourire qu'elle adressa au nouveau venu, qui s'annonça par la formule ordinaire de salutation : *Dieu vous garde!* indiqua assez clairement que c'était là le visiteur qu'elle attendait avec tant d'impatience. Il était facile de voir que les deux jeunes gens s'entendaient à merveille.

Je n'ai rien à redire à cela ; car celui qui venait d'arriver était le fiancé d'Alice Dooling.

Alice, qui touchait à ses dix-huit ans, était grande et élancée, mais avec cette délicate ampleur de formes qui s'allie rarement à une grande taille. Sa démarche, bien qu'elle n'eût pas l'élégance acquise de nos salons, avait cette grâce naturelle que donne une symétrie parfaite. Son frais visage respirait la santé et le bonheur. Le sourire qui entr'ouvrait ses lèvres vermeilles annonçait une disposition enjouée et une malice qui tempérait la douceur de ses yeux bleus. Ses cheveux, aux reflets dorés, peignés en arrière, laissaient voir son beau front, mais étaient eux-mêmes cachés (et c'était grand dommage) sous un ample bonnet de mousseline. Elle avait, ce jour-là, accompagné son père au marché, et n'avait pas quitté sa belle robe de popeline rouge ouverte par devant, afin de laisser entrevoir un jupon de soie piqué, et assez courte pour qu'on pût admirer un pied bien proportionné. Pour compléter la description de sa toilette, j'ajouterai qu'elle portait un petit tablier de fine mousseline, des bas de tricot bleu et des souliers ornés de larges boucles d'argent.

Aux yeux de son prétendu elle n'avait jamais parue plus jolie. Ce prétendu, fils d'un fermier voisin, se nommait Pierre Shea. C'était un beau et brave garçon

auquel je n'aurais pas hésité, pour ma part, à accorder la main d'Alice. Bien fait, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, il avait une physionomie franche et souriante qui annonçait une âme aimante et une conscience tranquille. Il entrait dans sa vingt et unième année, et son maintien hardi, résolu, était celui qui convient à son âge.

Sous certains rapports, Pierce pouvait paraître occuper dans le monde une position supérieure à celle d'Alice. Bien que, selon les idées de l'époque, l'éducation de la jeune fille n'eût pas été négligée, celle de son amant avait été bien plus soignée, car il avait quitté à dix ans l'humble école du village pour continuer ses études dans une pension de Kilkenny. Sa naissance donnait également à celui-ci une supériorité nominale sur sa fiancée, attendu qu'il était fils unique d'un vieil officier retraité qui, quarante ans avant l'époque dont il s'agit, s'était retiré à la campagne afin d'allonger sa demi-solde en se livrant aux soins de l'agriculture. En somme, aux yeux de son rustique entourage, Pierce passait pour un grand personnage, et, tandis que les langues amis déclaraient qu'il avait raison de choisir la plus jolie fille du pays, les mauvaises langues prétendaient qu'il se dégradait en daignant épouser la fille des Dooling. Mais le jeune homme était trop amoureux pour tenir compte de tous ces bavardages, trop heureux pour ne pas en rire. Dans son enfance il avait été le camarade de jeux d'Alice, l'aidant à grimper une colline à la poursuite d'une brebis fugitive, ou plaçant des pierres dans le lit du ruisseau qu'elle voulait traverser; plus tard, l'âge de l'enfance étant déjà passé, ils avaient pris ensemble leur première leçon de danse; plus tard encore, lorsque Pierce sortait vainqueur d'une lutte villageoise, il était plus sensible au sourire triomphant d'Alice qu'aux bruyantes acclamations des compagnons qui lui faisaient faire sur leurs épaules le tour du champ de bataille.

Les parents, de part et d'autre, se plaisaient à l'idée de l'union prochaine des jeunes gens qui marchaient au bonheur par un sentier fleuri et sous un ciel serein. Nulle tempête ne les menaçait, aucun nuage n'apparaissait à l'horizon. L'ambition ne leur indiquait pas dans le vague un but éloigné, un bien imaginaire qui s'éloigne à mesure qu'on croit s'en rapprocher. Ils n'attendaient pas l'avenir pour être heureux, car ils ne désiraient que ce qu'ils possédaient déjà, une santé robuste, une vie paisible, un amour partagé.

Lorsque la salutation générale de Pierce eut reçu la réponse consacrée: *Dieu vous garde aussi!* et, lorsque celui-ci eut salué plus particulièrement la maîtresse et le maître de la maison, il resta debout derrière le fauteuil de la vieille femme: son instinct d'amoureux lui disait que, s'il s'asseyait le premier, la timidité empêcherait Alice de venir se placer auprès de lui: tandis que s'il restait debout, sa future, sachant bien qu'il n'aurait, lui, aucun scrupule à se raprocher d'elle, ne tarderait pas à prendre un siège.

—Eh bien, hôtesse, tout marche-t-il comme vous le voulez? demanda-t-il.

—Mais, Dieu merci! mon garçon, je n'ai pas le droit de me plaindre... si ce n'est pourtant de ce voleur de renard qui a pénétré la nuit dernière dans ma basse-cour, et sur dix oies (des bêtes superbes, Pierce) m'en a...

La vieille fermière s'arrêta au beau milieu de son tragique récit, car elle s'aperçut qu'elle n'avait plus d'auditeur, l'amoureux s'étant éloigné pour prendre place à côté de sa jolie maîtresse, qui, armée d'un appareil à tricoter des plus compliqués, venait de s'installer non loin de là.

La mère sourit avec malice, et secouant la tête en murmurant:

—Ah! ma foi! ce n'est guère à moi ni à mes pauvres poules qu'il pensait; j'aurais dû m'en douter.

Puis elle reprit son refrain un moment interrompu, et fit tourner son rouet avec un redoublement de vigueur tandis que nos amoureux causaient comme s'ils se fussent trouvés seuls au milieu de la grande salle.

Bientôt une main respectueuse, quoique résolue souleva le loquet, et André le joueur de cornemuse apparut sur le seuil.

—Que Dieu vous accorde à tous bonne chance et un joyeux Noël, dit-il avant d'entrer.

La voix bassement insinuante de cet homme et le sourire de parasite qui fendait sa large bouche annonçaient presque un mendiant, mais dénotaient en même temps chez lui l'intention bien arrêtée de se rendre agréable à la compagnie, en échange de l'abri et de la bonne chère qu'on ne lui refusait jamais, et qu'il regardait comme son dû. Sans plus de cérémonie, il se dirigea, de ce pas traînard qui indique des habitudes de paresse et de flânerie, vers le siège qui lui était réservé sous le manteau de la spacieuse cheminée. Puis, sans invitation préalable, il tira d'une immense poche, formée tout exprès dans un des pans de son habit en lambeaux, l'instrument auquel il devait sa bienvenue; et tout en vissant les tuyaux dont il tira quelques accords préparatoires, il épuisa son budget de nouvelles et de médisances. Il raconta les noces et les veillées, les baptêmes et les morts, les projets de mariage rompus, et tous les *et caetera* sans fin d'une chronique villageoise. André, sachant que l'on estimait son caquet presqu'à l'égal de sa musique, flairait et rapportait les cancans de toute espèce avec l'adresse d'un limier de race.

Lorsqu'André eut débité toutes ses anecdotes, la cornemuse se trouva heureusement en état de le remplacer, et il fit entendre ses accords les plus ravissants. La musique inspira aux jeunes gens l'envie de danser. Pierce

donna donc la main à sa future, et Paudge fit sa plus belle révérence à Chevaun, qui l'accepta en rougissant pour cavalier. Le vieux Tony, qui prenait plaisir à voir l'entrain général, se munit d'une cruche de sa meilleure ale, qu'il versa d'une main libérale au musicien, aux danseurs et aux spectateurs. Il va sans dire que, dans cette distribution, l'hôte eut soin de ne pas s'oublier. La soirée s'écoulait rapidement au sein d'une gaîté contagieuse.

Parmi les assistants, un seul individu paraissait ne prendre aucune part à la joie générale, et le regard que ses yeux aux paupières rougies promenaient d'un danseur à l'autre n'avait rien de sympathique. C'était un jeune homme dans la fleur de l'âge, mais ne possédant aucun des charmes de la jeunesse. Une surabondante chevelure d'un rouge ardent se hérissait autour d'une tête d'une grosseur peu ordinaire, où un front bossué s'avançait démesurément, se terminant par des sinus bien marqués, où croissaient des sourcils aussi ardents aussi épais que les cheveux. Les pommettes étaient non moins saillantes que le front, de sorte que les yeux, enfoncés dans leurs orbites, semblaient briller au fond d'une cavité. eLs joues étaient pâles, creuse et en retraite. Le nez, moulé sur le vieux type milésien, était long, large à la base et recourbé. La mâchoire s'avançait d'une manière peu commune, et les lèvres, épaisses et décolorées, ne pouvaient, sans un violent effort, cacher des dents menaçantes et peu agréables à voir. La lèvre supérieure, ainsi que le menton, était couverte en partie par une profusion de poils roux qui avaient déjà remplacé le duvet de la jeunesse.

L'ensemble de ces traits déplaisants annonçait un caractère hardi et décidé. Si cette tête énorme et ces traits se fussent trouvés sur les épaules d'un homme d'une taille élevée, on n'y eut probablement rien vu de bien extraordinaire; mais le corps auquel ils apparte-

naient était loin d'atteindre la hauteur moyenne, et cette disproportion augmentait l'impression désagréable causée par une laideur qui, jointe à une autre cause que nous aurons bientôt occasion de signaler, excitait chez la plupart des villageois un sentiment de répulsion et de crainte. Du reste, celui qui l'inspirait semblait plutôt disposé à repousser qu'à appeler la sympathie.

Ceci dit, je dois ajouter que ce jeune homme, malgré sa taille peu élevée, n'était pas difforme. Il y avait, il est vrai, plus de force que de symétrie dans la largeur de ses épaules et de sa poitrine, et ses bras d'une vigueur herculéenne, étaient un peu longs pour le corps; néanmoins la partie inférieure de sa charpente indiquait plutôt l'activité que la lourdeur. On savait, en effet, que, malgré son étrange conformation, le personnage que je viens de décrire courait, luttait et sautait avec une vitesse et une adresse qu'atteignaient rarement des hommes d'un physique moins défavorable.

Tel était Crohoore.

Il ne prenait aucune part aux amusements de la soirée. Assis dans un des angles de la cheminée, il se tenait si près du mur que la flamme du foyer brillait entre lui et les danseurs, ce qui fit dire à Paudge qu'il ressemblait au diable acculé dans un coin de son domaine. Il était en train d'aiguiser un faucille, tout en promenant, tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, de ses camarades, un regard qui n'avait rien de sympathique. Il portait un vieux chapeau, dont la coiffe trop large était rétrécie au moyen d'une corde de foin, et dont les bords, assouplis par l'âge, retombaient en plis irréguliers autour de sa tête.

Le fermier, grâce à ses fréquentes démarches auprès de la cruche, ne tarda pas à devenir ce que les Irlandais appellent *sugush*, et les Ecossais *fou*, ce qui signifie en bon français qu'il commençait à se griser. Il s'ensuit qu'il était plus irritable que de coutume. Aussi le grin-

cement de la faucille qu'on repassait lui sembla en désaccord avec l'harmonie que le musicien tirait de son instrument. Il avait à plusieurs reprises ordonné au vacher de laisser là sa besogne; mais celui-ci n'avait pas entendu, ou avait feint de ne pas entendre cet ordre.

—Veux-tu cesser ton grincement? s'écria de nouveau Tony Dooling.

Crohoore leva la tête et se contenta, pour toute réponse, d'adresser un regard hargneux à son maître.

—M'as-tu entendu, méchant avorton? continua le fermier.

Une colère concentrée plissa le front de Crohoore à cette épithète injurieuse.

—Je vois bien maintenant que c'est à moi que vous en avez, dit-il. Je croyais d'abord qu'il s'agissait du grincement de la cornemuse.

—Non, tu n'as pas cru ça, enfant de coquine! répliqua Tony furieux de la réponse moqueuse de son vacher.

Cette nouvelle injure lui valut un regard encore plus farouche que le premier.

—As-tu fini de me regarder de la sorte? continua le fermier. Va-t'en te coucher, puisque tu as le coeur si noir que tu ne peux voir les autres s'amuser sans faire la grimace.

L'hôtesse intervint alors, et dit à son mari, d'une voix douce et suppliante:

—Ne t'occupe pas de lui, Tony; il ne fait pas de mal, le pauvre garçon!

—Pas de mal, femme! Mais je veux faire une mauvaise fin si sa mine hargneuse ne suffirait pas pour changer l'été en hiver!... Va te coucher, te dis-je!

Crohoore se leva et posa lentement la faucille près de la place qu'il venait de quitter. Ses sourcils étaient froncés, ses dents serrées, et ses yeux roulaient dans leurs orbitres.

—Et ne fais pas comme ce matin, entends-tu, tête de

boeuf? continua le maître irrité. Car si les vaches ne sont pas au dehors au point du jour, je casserai tous les os que renferme ta peau de paresseux!

Le nain, car on peut le désigner ainsi, passait devant Tony au moment où ce dernier prononçait ces cruelles paroles, et il répondit en le regardant en face:

—Dans tous les cas ce ne serait pas la première fois que vous auriez essayé; il paraît que c'est une manie que vous avez.

—Qu'est-ce que tu dis là, vilain avorton? demanda Tony, dont la colère croissait à chaque instant.

—Oui, oui ,vous savez bien que je suis un avorton, autrement vous ne seriez pas si disposé à vous entretenir la main sur mes os, riposta Crohoore.

C'était trop fort. Recevoir une telle réponse d'un être si méprisable!

—Tiens, voilà pour t'apprendre à me parler ainsi! s'écria Dooling en levant le bras et en assénant à Crohoore un vigoureux coup de poing.

Le vacher, tournant sur lui-même, alla tomber à la renverse, et sa tête donna avec tant de force contre l'angle d'une chaise que le sang coula en abondance.

La cornemuse s'arrêta brusquement, la danse fut interrompue; Pierce fut le premier à relever et à soutenir le blessé, qui avait perdu connaissance, tandis qu'Alice, tremblant et pleurant, cherchait un mouchoir pour étancher le sang et bander la plaie.

La fermière regardait d'un air de compassion son mari qui se tenait debout et immobile, vivante image de la honte et du remords. Elle lisait dans la pensée de son époux. En effet, à peine celui-ci avait-il porté le coup que déjà il se reprochait amèrement sa violence. En ce moment, il eût volontiers donné la moitié de sa fortune pour réparer le mal qu'il avait fait.

Crohoore, revenu à lui, se redressa tout à coup et se dégagea des bras de celui qui le soutenait, comme s'il

eût voulu repousser toute obligation. Son visage, taché de sang, était horriblement pâle, et la hideuse rigidité de ses traits indiquait une fureur comprimée. Sans desserrer les lèvres, la tête penchée sur sa poitrine, il traversa la salle en trébuchant comme un homme ivre, et se dirigea vers la porte du passage qui conduisait dans l'espèce de grenier où il couchait. Tandis que les autres témoins de cette scène le regardaient s'éloigner avec une surprise mêlée de crainte, Tony le rappela, lui criant avec des larmes dans la voix et la cruche d'ale à la main :

—Crohoore, faisons la paix; voyons, mon ami, viens trinquer avec moi.

Cette proposition pacifique demeura sans réponse; Crohoore, qui avait déjà la main sur la porte, tourna vers son maître son visage décomposé, le regarda sans prononcer une parole, et sortit en refermant la porte avec violence.

Le coup d'oeil qu'il avait lancé au fermier ne fut pas oublié, et donna lieu dans la suite à plus d'un commentaire.

Tony se rassit sans mot dire. La manière dont Crohoore venait d'accueillir ses avances avait fait renaître sa mauvaise humeur, et l'empêchait en quelque sorte de regretter l'acte de cruauté dont il s'était rendu coupable. Mais cet incident causa une contrainte générale dont les effets devinrent bientôt visibles. Les laboureurs se retirèrent les premiers, silencieux ou s'entretenant à voix basse, vers les communs où ils passaient la nuit. Le musicien, qui sentait que ses accords ne seraient plus de saison, s'empressa de les suivre. Pierce ne tarda pas non plus à s'éloigner, après avoir exigé d'Alice un baiser d'adieu, et rappelé à ses hôtes qu'il devait venir les prendre le lendemain de très grand matin. Ils comptaient se rendre ensemble à l'église la plus voisine, pour entendre la messe de six heures; car les catholiques irlan-

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITÉ LAVAL QUÉBEC

dais ont coutume de commencer la journée de Noël en s'agenouillant dès l'aube au pied de l'autel.

III

Le lendemain matin, vers quatre heures et demie, Pierce, fidèle à sa promesse, attachait son cheval auprès de cette porte où, la veille, il avait eu tant de peine à se séparer de sa chère maîtresse. L'église se trouvant à une distance d'environ trois milles de la ferme, il s'était arrangé de façon que sa fiancée pût faire le trajet sur la même monture que lui. La porte était grande ouverte. Il pensa que la famille était déjà sur pied et qu'on l'attendait. Il fut donc assez surpris, en pénétrant dans la salle où avait eu lieu la réunion de la veille, de voir que rien n'annonçait que ses amis fussent prêts à le recevoir. Quelques tisons expirants brillaient encore dans l'âtre; mais sans la faible lueur qu'ils répandaient dans leur voisinage immédiat, l'obscurité eût été complète. Aucun bruit ne se faisait entendre.

Il devina à tous ces indices que les maîtres et les gens dormaient encore, et il commença à s'étonner qu'on eût laissé la porte ouverte. Il s'avança à tâtons vers la cheminée dans l'espoir d'y trouver la chandelle qu'on allumait chaque matin en soufflant sur la braise. Il s'arrêta un moment pour ramasser un objet qui venait de le faire trébucher. C'était une faucille; il la posa à côté de lui et alluma la chandelle.

—Sainte Vierge! qu'est-ce que cela? s'écria-t-il avec un geste d'horreur en s'apercevant qu'il avait les mains pleines de sang.

Il réfléchit un moment, et il se rappela que lorsqu'il avait ramassé la faucille, elle lui avait semblé humide. Il la saisit de nouveau... elle était couverte de sang.

Un sinistre pressentiment s'empara de son esprit. On avait commis un meurtre! Cette porte ouverte, ce silence lugubre, l'absence de ceux qu'il comptait trouver réunis, tout s'expliquait maintenant. Les habitants de cette maison, naguère si joyeuse, avaient cessé d'exister; les meurtriers, dans leur fuite précipitée, n'avaient pas songé à refermer la porte.

On se fera aisément une idée des sentiments qu'une pareille conviction dut inspirer à un amoureux jeune, ardent et dévoué: dans l'intervalle de quelques heures qui s'était écoulé depuis sa visite, sa maîtresse, celle qui bientôt allait devenir sa femme, avait péri sous les coups d'un assassin!

Pierce se sentit défaillir; il était comme un homme étourdi par une violente commotion, et il serait tombé s'il ne se fut appuyé à temps contre le mur. Une pâleur livide se répandit sur son visage, qui quelques instants auparavant brillait de tout l'éclat de la santé et de la jeunesse. Ses dents claquèrent, il sentit un frisson parcourir sa chair et ses cheveux se dresser. Néanmoins il saisit d'une main ferme le chandelier, le souleva de façon à éclairer la faucille ensanglantée qu'il contempla d'un air égaré. Enfin il parvint à recueillir ses idées et se décida à agir.

Il s'avança d'un pas encore mal assuré, mais avec la résolution bien arrêtée de mettre un terme à ses incertitudes, au risque de confirmer ses affreux pressentiments.

J'ai déjà parlé d'un petit salon parqueté attenant à la cuisine, où le fermier recevait ses amis dans les gran-

des occasions. Pierce se dirigea vers cette salle où donnaient, d'un côté, la chambre à coucher d'Alice, et, de l'autre, celle des vieux Dooling. Il traversa en courant la première pièce et s'approcha haletant de terreur, du lit de sa future. Le lit était défait; mais celle qui y avait dormi ne l'occupait plus. Pierce regarda lentement autour de lui, tremblant de découvrir dans quelque coin le cadavre de sa fiancée; mais la chambre, aussi bien que la couche, était vide. Il chercha ensuite les vêtements qu'elle portait la veille; ils avaient également disparu. Il se rapprocha du lit et aperçut sur les draps l'empreinte d'une main sanglante. Il se précipita vers l'autre porte et faillit tomber à la renverse sur le corps de Tony Dooling, étendu sur le seuil de sa chambre. Le sang du vieillard formait un ruisseau qui avait coulé par-dessous la porte et taché le plancher de sapin du petit salon. Les yeux de Pierce se fixèrent involontairement sur le cadavre de son vieil ami, qui présentait un spectacle que je n'ose décrire. La tête et la poitrine étaient horriblement mutilées; c'était l'assassinat dans sa forme la plus hideuse, la plus sauvage.

L'angoisse de Pierce augmentait à chaque instant. Il se tourna avec effroi vers le lit des vieillards... Si Alice était venue y chercher un refuge? Si... mais cette pensée était trop horrible, il ne voulut pas s'y arrêter.

D'un bond il franchit la distance qui le séparait du lit, car au premier pas qu'il avait fait son pied avait glissé dans une mare de sang. Ecartant les rideaux, il souleva son flambeau dont la clarté douteuse lui montra le corps d'une femme dans l'immobilité de la mort: là aussi la main du meurtrier avait laissé des traces hideuses à voir. Le cadavre était tellement mutilé et défiguré, qu'au premier moment il fut impossible au jeune fermier d'en constater l'identité. Que de souffrances dans ces quelques secondes d'incertitude! Lorsque Pier-

ce put trouver assez de courage pour regarder la victime de plus près, il reconnut la mère d'Alice.

Alice elle-même n'était pas dans cette chambre.

Il y avait donc encore une lueur d'espoir. La pensée qu'elle avait pu échaper suffit, même au milieu de cette scène de carnage, pour ramener la joie dans le coeur de Pierce, et lui donna le courage de visiter le reste de la maison.

Presque à l'entrée du couloir qui conduisait de la cuisine au dortoir des servantes, il découvrit une troisième victime. C'était la pauvre Chevaun, accourue sans doute aux cris de sa maîtresse, peut-être au sortir d'un rêve des plus favorable à Paudge. Les assassins avaient dû la sacrifier à leur sûreté, poussés par la fatalité à commettre un nouveau meurtre afin de ne pas être accusés des deux autres.

Pierce sentit renaître toutes ses terreurs, et visita la maison en appelant à grands cris sa maîtresse. Les laboureurs, réveillés en sursaut, accoururent à moitié vêtus. Le jeune homme ne put répondre aux nombreuses et impatientes questions qui lui furent posées de tous côtés; il se contenta de dénoncer les meurtres. Les gens de la ferme, plus calmes que lui, le quittèrent pour examiner les choses par eux-mêmes. Pierce, demeuré seul, songea qu'Alice avait bien pu s'enfuir et chercher un asile chez son futur beau-père, dont la maison était la plus voisine. "Dans ce cas, se dit-il, elle aura naturellement pris les chemins de traverse de préférence à la route plus fréquentée que j'ai suivie pour me rendre ici.

Avant de s'éloigner, il remarqua plusieurs circonstances qu'il avait été trop ému pour observer d'abord. Une armoire où la fermière serrait son argenterie avait été dévalisée. Le pupitre où le vieillard renfermait son argent était ouvert et entièrement vide; une quantité de papiers sans valeur qu'on y avait trouvés jonchaient le

parquet. Pierce, ayant remarqué tout cela, remonta à cheval et s'éloigna au galop.

Cependant les garçons de ferme (ils étaient trois) parcoururent à leur tour la maison et contemplèrent les restes inanimés de leurs maîtres. Dans la grande douleur que leur causa cette perte inattendue, la pauvre Chevaun fut presque oubliée; Paudge lui-même ne semblait pas accorder une pensée à son infortunée admiratrice. Ils furent quelque temps sans pouvoir prononcer une parole, tellement la vue des cadavres sanglants les avait vivement impressionnés. Afin de se soustraire à cet horrible spectacle; ils se réfugièrent dans la cuisine, et, après avoir fermé la porte, ils se rapprochèrent les uns des autres comme des gens qui ont peur.

—Quel horrible assassinat! dit l'un d'une voix basse, en échangeant pour la première fois un regard avec ses compagnons effrayés.

—Bien horrible! répéta le vieux Shamus en faisant le signe de la croix.

—On les a tués avec cette faucille; c'est leur vieux sang qui est là-dessus, ajouta Paudge en désignant du doigt l'instrument du meurtre que Pierce avait laissé tomber en entrant dans le petit salon.

Ils se baissèrent afin d'examiner de plus près la faucille; quelques cheveux blancs y adhéraient encore: aussi l'examen se termina-t-il par un geste d'horreur, et les trois amis s'avancèrent ensemble vers la cheminée.

—C'est la même faucille que Crohoore était en train de repasser hier au soir, reprit Shamus.

—Et à cause de laquelle notre pauvre maître (que Dieu ait son âme) a frappé le nain, remarqua Paudge.

—Aussi sûr que nous voilà tous les trois réunis par cette sainte matinée de Noël, dit l'autre, il savait, en l'aiguisant, à quel maudit usage il devait servir.

—C'est clair comme le jour. Vous rappelez-vous le regard qu'il a lancé au maître avant de s'éloigner?

Les interlocuteurs échangèrent de nouveau des coups d'oeil plein d'une muette horreur. On lisait dans leurs yeux qu'ils étaient bien convaincus d'avoir attribué le crime au vrai coupable, bien qu'aucun d'eux n'eût formulé une accusation directe.

—Mais où donc est-il ?s'écria Paudge, qui fut le premier à secouer l'espèce de torpeur où les avait jetés ce triple meurtre, il ne s'agit pas de nous croiser les bras, il faut trouver l'assassin.

A l'instant même ils se mirent à la recherche du vacher.

Arrivés au grenier où Crohoore couchait habituellement, ils n'y trouvèrent personne. Il était même évident qu'il n'y avait pas passé la nuit. Ils visitèrent les communs, les hangars, les étables. Sur la porte de l'écurie, au-dessus du moraillon, une main sanglante avait laissé son empreinte. On aperçut aussi des traces de pas sur un tas de fumier qui s'élevait contre le mur, et on supposa que l'assassin y était monté afin de se mettre en selle. On découvrit, en effet, que les semelles d'une vieille paire de brodequins appartenant au vacher correspondaient à ces empreintes.

Le jour avait commencé à poindre tandis que les laboureurs cherchaient en vain à suivre la piste du meurtrier. Pierce revint accompagné de son père et de son frère de lait; n'ayant rien appris qui pût éclairer le mystère de la disparition d'Alice, il était toujours en proie à mille vagues terreurs qui lui torturaient l'âme et le cerveau. Il arriva au moment où les garçons de ferme déclaraient à l'unanimité que le meurtrier n'était autre que Crohoore. Pierce ne put s'empêcher de frémir lorsque Shamus, l'aîné des trois laboureurs, auxquels ses cheveux blancs donnaient une certaine autorité, s'écria :

—Puisse le Seigneur avoir pitié de toi, pauvre Alice Dooling! Hélas! le malheur et le chagrin t'ont visitée dans tes jeunes années! Il vaudrait mille fois mieux

pour toi être étendue roide morte auprès de ton père et de ta mère!

—Vous savez donc quelque chose? Où est-elle? Qu'est-elle devenue? demanda le jeune fermier.

—Nous ne savons rien de positif, mon pauvre monsieur Pierce; seulement il paraît certain que le meurtrier du père est le ravisseur de la fille.

Le jeune homme ne put retenir un douloureux gémissement.

Cependant la nouvelle s'était répandue; les voisins, accourus en foule, purent satisfaire leur curiosité en contemplant, d'un oeil épouvanté, les preuves matérielles du crime. Parmi eux, il s'en trouva un dont le témoignage vint confirmer l'opinion de ceux qui accusaient le nain.

Il raconta que le matin même, vers deux heures, il rentrait chez lui, après avoir perdu son temps à la recherche d'une brebis égarée, par la route qui tourne les hauteurs où est située la maison de Dooling, lorsqu'il avait entendu derrière lui le trot d'un cheval. Surpris d'une rencontre si inusitée à pareille heure, il s'était caché dans l'ombre d'un fossé afin d'observer sans être vu; peut-être aussi avait-il peur, car depuis quelque temps les exploits nocturnes d'une bande de malfaiteurs répandaient la terreur dans le comté. La lune brillait dans tout son éclat: au passage du cavalier, elle avait éclairé la personne et le visage très reconnaissable de Crohoore. Malgré l'allure rapide du cheval, le paysan avait eu le temps de voir que le nain soutenait d'un bras quelque chose qui avait la forme d'une figure humaine entourée d'une draperie sombre. Il avait appelé Crohoore; mais celui-ci, loin de se retourner, pressant le pas de sa monture, était parti au galop à travers champs, se dirigeant vers une petite colline derrière laquelle il n'avait pas tardé à disparaître.

Pierce se décida à profiter des renseignements que le

hasard lui fournissait, et à poursuivre immédiatement le ravisseur. Il s'arma d'une paire de pistolets, et procura des armes à Paudge, à Shamus et à son frère de lait Andy. Tous les quatre, montés sur de bons chevaux, partirent sans perdre de temps, bien résolus à n'abandonner leurs recherches que lorsqu'ils auraient rejoint l'assassin et délivré Alice, si toutefois (cette pensée brisait le coeur de Pierce) il n'était pas déjà trop tard pour l'arracher à un sort plus horrible que la mort même.

"Et ils passèrent la journée de Noël et la nuit suivante et une partie du lendemain dans les tourbières et les montagnes, poursuivit l'orateur qui, le matin de la veillée des morts, venait de raconter les détails qui précèdent, mais ils revinrent les mains vides. Ils auraient mieux fait de ne pas partir du tout, car ils ont ramené Pierce dans un état pitoyable. Au moment où je vous parle, il est en proie à une fièvre chaude. Il crie qu'il marche jusqu'aux genoux dans le sang de nos pauvres voisins, et qu'il voit sa chère Alice lutter contre Crohoore en appelant au secours. Ses parents ont été obligés de faire venir Andy et un des plus forts garçons du village pour le retenir dans son lit... Il n'est pas étonnant, après tout, que la tête lui tourne un peu après le spectacle qu'il a vu."

Les auditeurs dirigèrent un regard furtif vers les linceuls qui cachaient deux visages défigurés, mais ils détournèrent bientôt les yeux.

"Je tiens, continua le vieillard qui avait pris la parole, je tiens d'un de ceux qui ont poursuivi le meurtrier, qu'ils ont rencontré le maudit avorton dans les montagnes, et que Pierce allongeait déjà le bras pour le saisir au collet, lors que le nain a disparu tout à coup, comme un vrai enfant du diable qu'il est. Du reste, le garçon qui m'a conté l'affaire était tellement fatigué que je n'ai pas pu obtenir de lui des renseignements

précis; mais demain je saurai tout. Une chose est certaine: c'est qu'ils n'ont rapporté aucune nouvelle d'Alice. On ne sait pas où Crohoore l'a cachée. A mon idée, il ne doit pas l'avoir menée bien loin.

—Ce Crohoore m'a toujours fait peur à voir, dit une commère qui se courba mystérieusement pour faire sa confidence ,regarda autour d'elle et baissa la voix, comme si elle eût craint que les murs ne l'entendissent; je ne me suis jamais souciée de me croiser avec lui. Il a quelque chose qui ne me revient pas; son regard n'est pas celui d'un bon chrétien. Lorsqu'on lui disait: *Dieu vous garde,* il n'était pas homme à vous répondre poliment... Quand on me mettrait en morceaux pour me faire changer d'avis, cela ne me donnerait pas une meilleure opinion de lui, comme père Mickle.

—Quant à moi, reprit Mickle, je l'ai pris en grippe à dater de l'heure où je l'ai vu pour la première fois. J'accompagnais mon pauvre maître (que son âme repose en paix!), lorsqu'il aperçut dans une tranchée cet avorton de malheur... C'était à l'entrée du pré de dix arpents, derrière la mare... "Vois donc, Mickle, ce que le bon Dieu nous envoie ce matin!" qu'il me dit en ramassant l'enfant. Il y aura vingt-trois ans de cela viennе mardi gras. Le pauvre homme ne se doutait guère que le petit être qu'il allait recueillir deviendrait un jour son assassin!... Voyez-vous, dès le premier moment, j'ai pris le nain en aversion; car, lorsque le maître le souleva pour voir son visage, l'enfant (qui n'avait pas plus de huit à neuf mois) se mit à lui rire au nez avec une petite mine de vieillard. Il me vint de suite à l'esprit qu'il était de la famille des *bonnes gens.* (Les *bonnes gens* ainsi nommés par antiphrase, sont de petits êtres de la famille de Puck et de Titania, auxquels le paysan irlandais attribue même aujourd'hui une puissance surnaturelle. Leurs protégés, qui partagent ici-bas cette puissance, sont damnés à tout jamais après leur

mort.) Mais je ne fis part de ma découverte à personne· vous devinerez facilement pourquoi. Quand Crohoore n'était pas plus haut que ça, il se montrait déjà aussi fin que le plus vieux d'entre nous. Il n'aimait pas les gamins de son âge, on le rencontrait toujours seul. Lorsque tout le monde dormait, il se sauvait pour aller passer la nuit dans les endroits les plus écartés, et, si on s'apercevait de son absence, il s'excusait en disant qu'il veillait à cause des lièvres et des lapins; mais (vous le savez aussi bien que moi) ce n'était qu'un prétexte pour cacher les visites qu'il faisait à ses amis les *bonnes gens*. Un jour, je ne l'oublierai de ma vie, le diable, qui est toujours aux aguets, me voyant un peu lancé, profita de l'occasion pour placer Crohoore sur mon chemin. Je lui allongeai naturellement un bon coup de pied. Il ne m'avait provoqué en rien; mais c'est une manière que nous avions alors de lui dire: *ôte-toi donc de là!* et d'ailleur le whisky me montait à la tête. Je lui allongeai donc un grand coup de pied. Eh bien, je veux mourir dans le péché, si je mens, le soir même ma vache eut un sort et mourut!

—Vous n'avez dit que la pure vérité, Miekle, j'en réponds, reprit Anastasie Farrel, petit squelette de femme à la voix aigre et cassée, ayant une moitié du visage couverte d'une tache de lie de vin, tandis que l'autre moitié conservait une pâleur livide, car, je me souviens maintenant qu'il y a juste dix ans j'attrapai Crohoore (la Sainte Vierge nous soit en aide!) faisant battre un coq qu'il avait dressé contre un beau coq à moi. Les deux bêtes y allaient comme pour leur propre compte, et elles étaient presque mortes, lorsque j'arrivai dans mon enclos. Je m'avançai doucement derrière Crohoore, qui les regardait faire, et je lui donnai une rude poussée. Il m'a lancé un regard qui me revient maintenant, et je me rappelle que c'est à partir de ce jour que je porte cette marque sur mon visage.

A ces mots, la vieille avança sa joue endommagée, afin de fournir à l'assemblée une preuve irrécusable de la puissance surnaturelle de Crohoore.

L'idée des rapports que le nain entretenait avec les *bonnes gens* n'avait existé jusqu'alors qu'à l'état d'une vague présomption, qui fournissait un agréable sujet de conversation pendant les longues veillées de l'hiver; mais, en ce moment, grâce à Mickle et à la vieille Anastasie, l'hypothèse venait de se transformer en croyance bien arrêtée. Le groupe se resserra, les fumeurs tirèrent de leurs pipes quelques bouffées plus rapides; les priseurs humèrent leur pincée de tabac avec une inspiration plus recueillie; on baissa la voix, et les commérages continuèrent de plus belle.

—N'est-il pas étonnant, demanda à son tour un jeune homme, qu'au lieu de se donner la peine de tuer son maître et sa maîtresse d'une façon aussi horrible, Crohoore n'ait pas chargé les *bonnes gens* de les étrangler pour lui?... Comme ça, il ne serait resté aucune trace, et on n'aurait pas songé à l'accuser.

—Ce n'est pas étonnant du tout, répliqua Mickle dont l'opinion faisait autorité en pareille matière. Les *bonnes gens* n'ont pas le pouvoir d'ôter la vie aux créatures qui Dieu a faites à son image, mais seulement de les défigurer, témoin Anastasie que voilà. Quand il s'agit de donner la mort, il faut que le coup soit porté par une main chrétienne.

—Vous avez sans doute raison; mais, dites-moi, ne pensez-vous pas qu'il a dû leur donner Alice à garder?

—C'est clair comme le jour. Je gagerais un bélier (s'il plaisait à Dieu de m'en donner un) que, dans ce moment elle est logée dans une de ces collines qu'habitent les fées. Vous savez tous que les tertres qui leur servent de demeure abondent sur la route où il l'a menée.

—Maintenant, Mickle, éclairez-nous sur un point que

vous avez le droit de savoir mieux que personne, vous qui avez habité si longtemps sous le même toit que Crohoore et Alice: est-il vrai, comme on le prétend, que le nain se mourait d'amour pour la fille des Dooling?

—La chose est très vraie. Ca sautait aux yeux. Moi-même, j'ai plus d'une fois entendu Tony Dooling (Dieu ait son âme!) taquiner sa fille à ce sujet, lui disant que si elle était bien sage, il lui donnerait Crohoore pour mari. Tout le monde riait de la plaisanterie; pour ma part, j'ai toujours pensé (bien que je n'en aie ouvert la bouche à personne) que cela tournerait mal. Alice, la pauvre enfant, a le coeur d'un ange: aussi, tandis que chacun tourmentait Crohoore, elle ne l'a pas seulement regardé une seule fois de travers. Peut-être l'avait-il ensorcelée. Ca ne m'étonnerait nullement, car c'était merveille de la voir si douce envers un être dont tout le monde avait peur. Et lui, qui ne se souciait jamais de contenter ceux auxquels il devait obéir, aurait fait vingt mille au milieu de la nuit sur un signe d'elle. Je crois que le prochain mariage d'Alice est un des motifs qui l'ont poussé à faire ce qu'il a fait. Il l'a enlevée et s'est vengé en même temps. Entre nous, Tony Dooling se montrait souvent très dur envers lui... Mais je reviens à ce que je voulais vous raconter... Il y a un mois environ, Crohoore, au lieu de soigner les vaches et de les ramener à l'étable à l'heure voulue, est allé s'occuper de ses propres affaires... vous savez ce que je veux dire. Tony trouva les vaches qui se promenaient à l'abandon. Quelque temps après, il rencontra Crohoore qui escaladait une barrière pour rentrer à la ferme, et sans lui dire pourquoi, il lui donna un coup de bâton qui l'envoya rouler sur un tas de fumier, et je me souviens que le nain grommela en se relevant: "Par tous les diables de l'enfer, vous me payerez ça en une seule fois!..." Il n'a que trop bien exécuté sa méchante menace!

La veillée se prolongea ainsi jusqu'à la fin de la nuit.

A l'approche du jour, les assistants s'éloignèrent un à un, et enfin il ne resta plus que quatre ou cinq vieilles personnes qui, les yeux à moitié fermés et la tête penchée, entendaient à peine la triste et interminable rapsodie. Celle qui chantait en ce moment la lugubre complainte était une grande femme aux formes osseuses, à la chevelure emmêlée et aux traits hagards. Elle abandonna brusquement un pompeux éloge des défunts pour verser sur la tête de leur meurtrier un torrent de malédictions farouches qui se succédèrent avec une éloquence fébrile et une énergie si implacable, que l'auditoire fatigué commença à rouvrir les yeux. Tout à coup la chanteuse se leva d'un bond impétueux et s'écria après être restée un instant muette et immobile :

—Voyez-le ! Il vient entendre mes malédictions et contempler son ouvrage !

A ces mots les vieilles se levèrent aussi et aperçurent l'improvisatrice (elle ressemblait assez aux descriptions qu'on fait des sorcières) qui, l'œil en feu et le bras étendu, indiquait d'un doigt décharné un homme qui se tenait si près des cadavres que sa main touchait la tête du vieillard décédé. Il était soigneusement enveloppé et détournait la tête, mais l'exiguité de sa taille suffisait pour le faire reconnaître. Une panique momentanée s'ensuivit, et Crohoore, car c'était bien lui, profitant d'une inaction causée par la terreur, rabattit sur son visage le large bord de son chapeau, comme pour cacher la forte émotion que trahissait néanmoins un tremblement nerveux ; puis il s'éloigna rapidement et disparut par la porte restée libre.

Enfin les femmes poussèrent des cris perçants et appelèrent au secours ; mais lorsque ce secours arriva, l'intrus était déjà loin. Personne ne put deviner comment il avait pénétré dans la ferme. Des voix irrités demandèrent aux gardiennes pourquoi elles avaient tant tardé à donner l'alarme. Celles-ci affirmèrent d'un ton so-

lennel et convaincu que leurs sens avaient été paralysés par le seul fait de la présence du meurtrier.

Anastasie, qui se trouvait parmi les coupables, se défendit par un argument des plus concluants. Elle déclara qu'en reconnaissant Crohoore elle avait éprouvé comme une sensation de brûlure à la joue à laquelle on avait jeté un sort, tandis que la joue opposée devenait aussi froide que du marbre. A l'appui de son assertion, elle présenta de nouveau aux incrédules son visage qui avait l'air d'une tarte mal cuite, brûlée d'un côté, intact de l'autre.

IV

La nuit du meurtre, Alice Dooling dormait d'un sommeil que les fatigues du jour et de la soirée rendaient plus profond que de coutume, lorsqu'elle fut réveillée en sursaut par une sensation pénible autour des poignets. Elle voulut regarder autour d'elle; ses yeux étaient entourés d'un bandeau. Elle essaya de se lever: un bras vigoureux s'appuya lourdement sur sa poitrine, tandis qu'on lui entourait la bouche d'un épais bâillon, qui l'empêcha de crier et lui permit à peine de respirer. Ses mains et ses pieds avaient été solidement garrottés pendant qu'elle dormait encore, et tous les efforts qu'elle tenta pour se débarrasser de ses liens ou pour donner l'alarme n'aboutirent à rien.

Lorsque le bâillon fut bien assujetti, il lui sembla (elle conservait à peine assez de sentiment pour savoir ce qui se passait) que le poids qui comprimait sa poitrine cessa de l'incommoder. Enfin, la jeune fille, revêtue de sa toilette journalière (car elle s'était couchée tout habillée afin d'être prête pour la visite matinale de Pierce) fut enveloppée dans le couvre-pied de son lit et enlevée par un bras vigoureux.

Pendant tout ce temps, aucune parole ne fut prononcée; Alice entendit seulement et sentit parfois sur son visage un souffle sonore et fréquent, pareil à celui d'une personne qui se hâte d'accomplir une tâche pénible. Une imprécation murmurée à voix basse, et qui frappa vaguement son oreille au moment où on la souleva, lui laissa deviner que c'était un homme qui la traitait d'une

façon aussi brutale. Le saisissement d'un si brusque réveil et l'excès de terreur que lui causa cette dernière découverte achevèrent d'accabler Alice et lui firent perdre connaissance.

Elle fut rappelée à elle par le souffle glacé d'une nuit de décembre, mais ses idées n'étaient pas encore bien nettes. Elle était comme sous l'impression d'un horrible rêve, et se sentait rapidement emportée dans les bras d'un être dont l'étreinte annonçait une grande force. La bâillon, s'étant desserré, glissa sur son cou, et elle en profita pour pousser des cris de détresse. Celui qui la portait s'arrêta soudain et rattacha le mouchoir tombé, qu'il serra avec tant d'emportement qu'Alice faillit étouffer et s'évanouit une seconde fois.

Lorsqu'elle revint de nouveau à elle, ses yeux et sa bouche étaient complètement libres, les bandeaux avaient disparu. Elle retrouva peu à peu sa présence d'esprit, et put chercher à reconnaître sa position. Elle était à cheval devant un homme dont le bras était passé autour de sa taille. Le froid avait engourdi ses membres et endolori jusqu'à ses os, ses dents claquaient, tout son corps tremblait de faiblesse, de terreur et de froid. Ce fut avec une terreur indicible qu'elle se retourna pour regarder son ravisseur. Les rayons de la lune éclairant en plein le visage de celui-ci, lui montrèrent les traits hideux de Crohoore décomposés par la passion, d'une pâleur livide et tachés de sang.

Le visage qu'elle venait de reconnaître avec épouvante était séparé du sien par un espace de quelques pouces à peine ,et un éclair parut s'échapepr des petits yeux rouges de Crohore, lorsqu'ils rencontraient les yeux bleus d'Alice.

La jeune fille détourna la tête en poussant un cri d'angoisse. Tout ce qu'elle avait entendu raconter du caractère sombre et faroucne du vacher, toutes les recommandations qu'on lui avait faites de s'en défier lui

revinrent confusément à la mémoire, et, lorsqu'elle se rappela la scène de la veille, elle se crut perdue sans retour. Elle frémit et voulut se soustraire à la rude étreinte de ce bras de fer; le contact et le voisinage de Crohoore lui faisait horreur. La jeune fille ne put se résoudre à lui adresser la parole même pour implorer sa pitié; elle savait cependant qu'à moins d'attendrir le nain, elle n'avait aucune chance de salut.

Crohoore, de son côté, n'interrompit pas le silence.

Enfin l'instinct de la conservation maîtrisa toute autre pensée, et Alice, se retournant tout à coup, s'écria :

—Au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré, dites-moi où nous allons, Crohoore! Où me conduisez-vous?

—Je vous conduis au seul asile qui vous reste, Alice; je vous mène là où le chagrin et la douleur vous attendent.

—Je ne vous comprends pas Crohoore, si vous espérez un jour contempler la gloire du paradis, ramenez-moi chez ma mère! Rendez-moi à mon père!

Il ne répondit pas, mais il était impossible de deviner si c'était par cruauté ou par distraction qu'il s'obstinait à garder le silence. Sa pensée semblait être ailleurs. Alice ne put que répéter ses supplications passionnées. Le vacher répondit enfin :

—Alice, Alice! cette nuit a fait de nous deux êtres bien infortunés!

A ces mots il pressa l'allure de son cheval et retint la jeune fille dans une étreinte plus serrée. La rapidité de la course, jointe à la fatigue et à l'agitation, mit celle-ci dans l'impossibilité de continuer ses vaines prières.

Elle se figura cependant qu'elle reconnaissait le pays qui s'étendait de chaque côté de la route qu'ils suivaient, et qu'elle ne devait pas encore être très éloignée de la maison paternelle; mais la vitesse de la marche et une émotion bien naturelle ne lui permirent de former que des hypothèses. Au bout de quelque temps, l'allure du

cheval devint moins rapide, et Alice crut entendre une voix qui criait à Crohoore de s'arrêter. Elle s'empressa d'appeler au secours, mais le nain, pressant son coude contre la poitrine de la prisonnière pour la maintenir en place, lui ferma adroitement la bouche avec la main et repartit au galop.

Abandonnant la grande route pour se jeter dans les champs, il eut d'abord à traverser un pays plat; puis, sans ralentir le pas, il gravit une colline faisant partie d'une longue chaîne de monticules qu'Alice reconnut parfaitement, et qui se trouvait à un quart de mille environ de sa demeure. Redescendant de l'autre côté, ils franchirent une immense tourbière entrecoupée par d'autres collines. Crohoore se dirigeait avec une merveilleuse assurance à travers ces solitudes marécageuses où il n'existait aucune route tracée. La nature douteuse de ce dangereux terrain l'obligeait, il est vrai, à serrer de temps en temps la bride; mais à aucun moment il ne fut embarrassé pour trouver son chemin au milieu des tourbières où un seul faux pas, soit à droite, soit à gauche, eût embourbé son cheval jusqu'au poitrail et interrompu le voyage.

Alice profita de ces temps d'arrêt pour implorer de nouveau la pitié de son ravisseur; mais celui continua à garder un silence morose et inexplicable. Ils passèrent plusieurs fois tout près de ces cabanes qui ne s'élèvent qu'à de longs intervalles dans ce pays désolé et que les pâles rayons de la lune permettaient à peine de distinguer des tas de tourbe, des bouquets de joncs et des monticules arides dont elles étaient entourées. Alice, dès qu'elle se rapprochait d'une de ces misérables masures, cherchait à attirer par ses cris l'attention des habitants. Mais ses efforts, auxquels Crohoore ne chercha pas à mettre obstacle, demeurèrent inutiles, son appel ne fut pas entendu, ou bien ceux aux oreilles desquels il parvint se contentèrent de faire le signe de la croix et prié-

rent la Vierge de les protéger contre les esprits malfaisants de la nuit.

Après avoir traversé une rangée de collines, ils s'engagèrent dans une nouvelle chaîne de hauteurs que les habitants honoraient à tort du nom de montagnes. Cependant, si leur élévation ne leur permettait pas d'aspirer à ce titre, elles avaient des pentes rapides qui rendaient la montée difficile et la descente dangereuse; elles étaient arides et tristes, variées par de rares touffes de bruyère et de genêts, ou par quelques vieux chênes noirs et rabougris, reliques des vastes forêts qui, une soixantaine d'années auparavant, couvraient ces terres aujourd'hui si nues.

Crohoore continua à s'enfoncer dans ces solitudes. Enfin, après avoir longtemps et attentivement regardé autour de lui, il s'arrêta et sauta lestement à terre. Ayant aidé sa compagne à descendre, il la laissa debout, oubliant que, grâce au froid et à la fatigue, grâce aussi aux liens qui entouraient ses jambes elle était incapable de se tenir sur ses pieds. Aussi, dès qu'Alice se trouva privée de soutien, elle tomba à la renverse, comme une masse inerte qu'on abandonne à elle-même. Le nain se baissa pour la relever; sa nature sauvage parut s'adoucir, car il laissa échapper une sorte de gémissement en voyant que la pression de la corde avait ensanglanté les jambes de la jeune fille. Il s'empressa de détacher les liens qui la blessaient et lui fit faire quelques pas afin de ramener la circulation dans ses membres engourdis.

Ce fut seulement alors que sa compagne remarqua qu'ils se trouvaient devant la porte d'une misérable cabane, à laquelle Crohoore frappa avec la crosse d'un pistolet qu'il venait de tirer de sa poche. Il attendit un instant, mais personne ne répondit. Alors il frappa de nouveau, plus fort que la première fois.

Une voix aigre demanda d'un ton de mauvaise humeur:

—Qui est là?

—C'est moi, c'est Crohoore, répliqua le nain.

La voix discordante murmura en réponse quelque remarque dont l'intonation ne faisait pas prévoir une réception bien cordiale. Un bruit de pas retentit à l'intérieur; des rayons de lumière se firent jour à travers les crevasses d'une porte mal jointe et à moitié pourrie, qui, après beaucoup de secousses et beaucoup de grincements, finit par s'ouvrir à demi.

Alice recula avec une terreur bien naturelle devant le tableau qui s'offrit à sa vue. Comme toutes les villageoises, elle avait entendu mille histoires de sorcières enfourchant un balai pour se rendre au sabbat par une nuit d'hiver, et se cachant dans des cavernes et des tanières pour accomplir leurs maléfices. Elle crut avoir devant les yeux un de ces êtres mystérieux. C'était une vieille dont la taille était au-dessus de la moyenne, mais qui se tenait tellement courbée que sa tête et ses épaules se trouvaient presque à la hauteur de ses reins, ce qui lui donnait l'apparence d'une toute petite femme. Son visage aurait pu passer pour un masque de parchemin qui, trop large pour bien s'adapter aux os, formait d'innombrables rides. Le menton qui terminait cet étrange visage ressemblait à une corne, et la bouche, qu'on pouvait prendre, lorsqu'elle était fermée, pour une ride plus profonde que les autres, montrait en s'ouvrant des gencives pâles et édentées. Quelques mèches de cheveux gris s'échappaient en désordre d'une coiffe rouge qui couvrait toute la tête et se rattachait sous le menton, laissant voir un cou dont les plis semblaient formés par une réunion de cordes recouvertes de peau. Les yeux de cette momie animée (c'était le seul trait de son visage qu'on eût été tenté de regarder une seconde fois) avait une vivacité extraordinaire, une énergie qu'on ne s'attendait

pas à voir dans un corps aussi décrépit. Elle tenait à la main une chandelle formée d'un roseau trempé dans une graisse noire.

Crohoore pénétra dans la cabane, portant ou plutôt introduisant de force sa compagne, qui résistait instinctivement. La mégère les observa d'abord attentivement, les yeux à moitié fermés; mais bientôt ses paupières ridées se dilatèrent rapidement, et lançant au nain un regard plein d'une fureur impuissante, elle s'écria avec une sorte de glapissement:

—Scélérat! comment as-tu osé me désobéir? Ne t'avais-je pas ordonné, sur le salut de ton âme, de ne pas mettre la main sur Alice Dooling?... Que tes méfaits retombent sur toi!

—Allons, allons, ne vous fâchez pas si vite, répliqua Crohoore avec précipitation, mais sans colère.

Puis il murmura à l'oreille de celle qui venait de l'apostropher ainsi, une phrase qu'Alice n'entendit pas. Il ne prononça que quelques paroles rapides, mais elles parurent remuer toutes les fibres de son être. La réponse de la vieille, faite également à voix basse, mit le comble à l'émotion de Crohoore. Il tressaillit, le tremblement dont il était agité devint plus violent, sa pâleur plus livide, et il enveloppa la jeune fille effrayée d'un regard sinon compatissant, du moins fort étrange. Celle-ci s'empressa de profiter du changement favorable qu'elle croyait remarquer dans les traits de son mystérieux ravisseur; elle fit une nouvelle tentative pour le détourner des infâmes projets qu'elle lui supposait. Se jetant à genoux, elle lui adressa la parole en irlandais dans l'espoir de l'attendrir plus facilement en employant le langage national.

—Au nom de Dieu, Crohoore, ayez pitié de l'unique enfant de vos vieux maîtres! Repentez-vous avant qu'il soit trop tard! Rendez-moi à mes parents aujourd'hui même, et je vous jure, par le salut de mon âme, que non-

seulement on vous pardonnera, mais que vous serez récompensé.

Crohoore poussa un profond gémissement et, s'appuyant contre le mur humide de la misérable cabane, se cacha le visage dans ses mains. Alice vit avec un sentiment de joie mêlé de surprise que le nain versait d'abondantes larmes ; elle osa à peine espérer que ce fussent des pleurs de repentir qui se faisaient jour à travers ces doigts osseux.

—Oui, vous aurez pitié de moi, Crohoore, vous me ramènerez à mon père ! répéta-t-elle en se cramponnant à lui.

Mais l'infortunée apprit alors toute l'étendue de son malheur, car Crohoore, découvrant un visage agité par l'horreur, la pitié, l'angoisse et le désespois, se pencha au-dessus de la jeune fille agenouillée, et lui dit d'une voix troublée par l'émotion :

—Hélas pour toi, fille de Dooling, et deux fois pour moi, infortunée créature que je suis ! Alice, Alice ! vous n'avez plus de père, vous n'avez plus de mère ; leur sang ruisselle autour d'eux, ils sont morts assassinés !

Elle poussa un cri terrible, et tomba sur le sol humide qui formait le plancher de la cabane, en proie à une violente attaque de nerfs.

Lorsqu'elle revint à elle, elle s'aperçut qu'on l'avait transportée dans une vaste salle d'un aspect tout nouveau pour elle, et dont les murs étaient formés d'une maçonnerie solide. A la place du chaume léger qui recouvrait la cabane, elle vit un plafond de bois noirci au centre duquel était suspendu, au moyen d'une corde, un vieux vase de métal contenant de la graisse en guise d'huile et un chiffon en guise de mèche. Cette lampe primitive, aux lueurs vacillantes, éclairait de reflets rougeâtres les murs recrépis. Dans un coin éloigné se trouvait une table de sapin d'une propreté douteuse, et quelques chaises de l'espèce la plus commune ; la cham-

bre renfermait, en outre, deux lits misérablement garnis, sur l'un desquels Alice était couchée. Elle s'étonna, en présence d'un si pauvre ameublement, de se trouver étendue sur un lit de plume, luxe qu'on rencontrait rarement à cette époque chez les fermiers les plus aisés.

La vieille, à l'aspect peu terrestre, qui avait ouvert la porte de la cabane, la soutenait dans le lit au moment où elle revint à elle, et était occupée à lui faire respirer des herbes aromatiques. Crohoore se tenait aussi à son chevet, la contemplant avec la même expression de visage qu'elle lui avait vue lorsqu'il lui avait annoncé l'horrible nouvelle. Les fatales paroles qu'il avait prononcées résonnaient encore à son oreille et lui torturaient l'âme. Elle éprouva, à la vue de ses deux compagnons, un sentiment d'horreur et de répulsion plus violent et mieux justifié que celui qu'elle avait précédemment ressenti. C'est dans cette triste position qu'il nous faut laisser l'infortunée jeune fille jusqu'au moment où le cours de notre récit nous ramènera vers elle.

V

Nous allons maintenant démêler ce qu'il y a de vrai dans le récit que nous avons entendu faire au vieux Mickle, relativement au malheureux résultat de la première expédition de Pierce.

Ce dernier, en proie à un désespoir qui tenait presque de la folie, s'était mis en route en compagnie de son frère de lait Andy, de Shamus, homme solide quoique déjà avancé en âge, et de Paudge, le boute-en-train, devenu aussi grave qu'un alderman qui vient de dîner.

Tous étaient bien montés, bien armés et résolus. Ils se mirent en route par un temps menaçant et durent traverser un épais brouillard qui couronnait la colline qu'on leur avait indiqué comme celle derrière laquelle Crohoore avait disparu dans son voyage nocturne. Ils passèrent la journée à visiter les hauteurs arides et les vastes marais qui couvrent cette partie du pays, questionnant tous ceux qu'ils rencontraient et explorant chaque endroit qui aurait pu offrir un refuge au ravisseur ; mais, hormis deux renseignements assez vagues, ils ne trouvèrent aucun indice qui pût les mettre sur la voie.

Le propriétaire d'une hutte située sur les bords de la tourbière la plus étendue qu'ils eussent encore traversée, leur raconta comment, la nuit d'avant, il avait été réveillé en sursaut par des cris affreux. Il ne se doutait guère cependant, que c'étaient des créatures mortelles qui avaient osé traverser à une pareille heure le marais perfide et solitaire ; il se sentit un poids de moins sur le coeur lorsqu'il ne craignit plus d'avoir entendu les

lamentations de l'esprit familier venu pour annoncer sa mort prochaine. Nos cavaliers rencontrèrent aussi, errant en liberté sur les hauteurs, le cheval qui avait été enlevé de l'écurie de Tony Dooling, et qu'ils retrouvèrent à moitié mort de fatigue; les flancs couverts de sueur et d'une boue encore humide.

Cette découverte ne servit qu'à les convaincre que l'objet de leur poursuite se tenait caché dans les environs; mais ils n'apprirent rien de plus et se virent obligés de prendre le hasard pour guide. Aux approches de la nuit, la troupe sortit d'un bois peu profond qui s'étendait à une distance de quelques milles sur le sommet des collines qu'ils venaient d'explorer. Ils s'arrêtèrent un moment et regardèrent autour d'eux dans toutes les directions, cherchant un abri pour la nuit, car l'obscurité naissante avait amené avec elle la pluie et le vent, dont les rafales devenaient de plus en plus violentes; ils s'étaient vainement mis en frais d'éloquence pour engager Pierce à retourner sur ses pas. Celle-ci avait déclaré qu'il n'y consentirait qu'après avoir retrouvé Alice, fût-elle cachée dans les entrailles de la terre.

Au-dessus d'eux s'étendait une vaste tourbière dont le brouillard et l'horizon obscurci ne leur permettait pas de voir la fin. Au bas du versant sur lequel ils avaient fait halte, coulait un ruisseau qui prenait sa source dans les hauteurs voisines. Lorsque, le matin, ils avaient traversé ce courant, ils n'y avaient vu qu'un mesquin fil d'eau qui se jouait en murmurant autour des rochers qui parsemaient son lit; mais ce lit, malgré son apparence insignifiante, avait au moins dix pieds de profondeur, et environ vingt de largeur. Il était clair qu'à certains moments le ruisseau pouvait devenir un torrent. Plus près d'eux, sur le versant même de la colline, on voyait une de ces antiques tours si nombreuses dans le Kilkenny et les comtés adjacents, que la tradition suppose avoir été construites par les premiers envahisseurs

anglais, par les Saxons, comme les appellent le peuple irlandais. Elles servaient à la fois de forteresse et d'habitation, et les conquérants avaient souvent dû y trouver un utile abri contre les attaques irrégulières et désespérées des indigènes dépossédés qui ne pouvaient s'habituer à la domination étrangère.

Lorsque Pierce et ses compagnons eurent examiné le paysage qui se déroulait sous leurs yeux, ils reconnurent que la petite forteresse en ruine dont nous venons de parler était le seul endroit qui leur offrit un refuge qui devenait à chaque instant plus désirable. Le ciel s'était assombri. Les lourdes vapeurs avaient abandonné les hauteurs qu'elles couronnaient et descendaient vers la plaine, chassées par un vent d'orage; la pluie, qui jusqu'alors n'avait guère été qu'une espèce de brume, commença à tomber en larges gouttes menaçantes. Ils s'empressèrent donc de gagner la tour, décidés à y passer la nuit. Ils transformèrent en écurie le rez-de-chaussée de l'édifice, où ils attachèrent leurs montures fatiguées après leur avoir distribué quelques maigres poignées de fourrage ramassées en route; puis, montant à l'étage supérieur, ils allumèrent un grand feu au moyen d'une provision de bois qu'ils purent se procurer sans aller bien loin. Alors, Andy, le plus prévoyant de la bande, étala un bissac chargé de provisions de bouche, tandis que Paudge, le moins sombre, mettait en évidence une bouteille de whisky, et nos quatre voyageurs, accablés de faim et de fatigue, s'installèrent autour du feu afin de se livrer, en mangeant, à un repos qu'ils avaient bien gagné.

Ils ne tardèrent pas à se féliciter de leur prudence. L'orage éclata au dehors; le vent s'engouffra dans les salles sans portes avec des sifflements lugubres; et, pénétrant par les meurtrières dont le mur était percé, vint agiter la flamme qui les éclairait. La pluie tombait à torrents; et Andy, qui était sorti un instant, an-

nonça qu'il faisait si noir qu'on ne voyait pas à deux pas devant soi. Quand même Pierce y eût consenti, il leur eût été impossible de retourner chez eux par un temps pareil et par des chemins aussi dangereux que ceux qu'ils avaient suivis. Le repas achevé, ils ressentirent l'effet des fatigues de la journée; au bout de quelque temps la conversation se ralentit; chacun s'allongea auprès du feu et s'endormit, à l'exception de Pierce qui, comme on le pense bien, n'était pas dans une situation d'esprit propice au sommeil. Ses sentiments se trouvaient en harmonie avec l'obscurité, avec les gémissements de la tempête, avec la désolation du lieu où il se trouvait. Il imita ses compagnons et s'étendit sur le sol; mais il ne put fermer les yeux. Il se leva bientôt et se promena de long en large; il s'appuya contre le mur, s'asit dans l'embrasure de la cheminée: nul changement de position ne put dissiper son malaise. L'inaction lui pesait, parce qu'il n'avait qu'un seul objet en vue: retrouver Alice. Enfin, sans but bien arrêté, poussé uniquement par l'inquiétude fiévreuse qui l'agitait, espérant il ne savait trop quoi, il descendit sans réveiller ses compagnons, et affronta la tempête sans se soucier de l'ouragan, ni de la pluie qui inondait ses épaules.

A peine était-il dehors, qu'un cri d'épouvante, qui semblait sortir de la tour, le fit tressaillir; l'espoir dont il se berçait prit une forme indécise et il s'élança dans la forteresse. Il visita d'abord le rez-de-chaussée. Une obscurité complète l'empêcha de rien distinguer; mais aucun bruit ne s'y faisait entendre, si ce n'est celui que produisaient les mâchoires des chevaux s'efforçant de broyer un fourrage coriace. Il monta rapidement à l'étage où il avait laissé ses compagnons. Le feu, bien qu'à moitié éteint, émettait encore assez de clarté pour montrer que ses amis, à l'exception d'Andy, continuaient à dormir profondément. Andy paraissait avoir été ensorcelé. Agenouillé à l'endroit même où Pierce l'avait

vu s'endormir, il se tenait immobile, le corps rejeté en arrière, comme pour éviter un objet qui l'épouvantait et que son bras droit étendu semblait vouloir tenir à distance. De son poing gauche il se frappait la poitrine, marmottant des prières qu'il récitait au galop. Il ne remarqua pas l'entrée de Pierce et ne changea d'attitude que lorsque son frère de lait, s'approchant de lui, demanda ce qui était arrivé.

Andy se recula avec un geste de terreur, et ses lèvres pâlies continuèrent à réciter d'une voix de stentor les prières sans suite qu'il s'était d'abord contenté de répéter à voix basse. Enfin, détachant les yeux du vide, il aperçut son frère de lait. Mais il n'en persévéra pas moins dans ses pieuses oraisons, ne faisant d'autre concession que de baisser un peu la voix et ne daignant répondre à Pierce que lorsqu'il fut arrivé au bout de son rouleau.

Or, la mère d'Andy lui avait appris, ou plutôt avait essayé de lui apprendre le livre de messe tout entier; mais, malgré les coups qui formaient le fond de sa méthode d'enseignement, elle n'avait jamais réussi à graver dans la mémoire de l'enfant plus de la moitié de chaque prière. On peut donc se figurer l'étrange confusion qui régnait dans les souvenirs d'Andy lorsqu'il voulut, à tant d'années d'intervalle, mettre à profit les leçons maternelles.

—Voyons, Andy, qu'est-il arrivé? demanda Pierce pour la sixième fois.

—Ah! mon bon maître Pierce, est-ce bien vous? répliqua Andy d'une voix lamentable et répondant, en véritable Irlandais qu'il était, à une question par une autre question.

—Qu'y a-t-il donc? répéta Pierce avec impatience.

—Ne l'avez-vous pas vue.

—Qui ça?

—Cette maudite... Oh !tout doux, Andy, mon gar-

çon; il faut mettre du frein à ta langue et faire attention à tes paroles... Je veux parler de cette créature qui vient de passer près de moi.

—Est-ce Alice que tu as vue?... Dieu le veuille!

—Si c'était Alice, elle ne ressemble plus guère à l'Alice que nous avons connue... Après ça, la mort vous change tellement une femme!

—Qu'entends-tu par là? Veux-tu donc me rendre fou!

—Voyons, Andy, dit Paudge qui s'était réveillé au cri poussé par son camarade; trêve à vos vieilles façons de raconter et dites-nous sans détour ce que vous avez à dire.

—Parleras-tu! s'écria Pierce.

—Laissez-moi donc le temps de me remettre... Croyez-vous qu'il me soit facile de parler quand je sens mon coeur tout prêt à me sauter hors de la poitrine?

Pierce frappa du pied avec colère; mais il changea aussitôt de tactique.

—Tu ne veux donc pas me rassurer, Andy? reprit-il d'un ton de reproche et d'angoisse qui fit plus d'impression sur son frère de lait que la fureur la plus violente.

—Attendez au moins que j'aie rassemblé mes idées, que diable! répondit-il; puis, saisi de remords à l'impiété intempestive de cette dernière exclamation, il reprit après avoir tracé le signe de la croix sur son front avec l'ongle de son pouce: "Il faut éviter les jurons jusqu'à ce que nous soyons sortis d'ici!... Ah! si vous aviez vu ce que je viens de voir, vous n'ouvririez pas la bouche d'ici à la fin de l'année... Allons, Pierce, je vais tâcher de raconter la chose, n'ayez donc pas l'air si abattu... Je crois que le plus simple c'est de commencer par le commencement. Eh bien pour lors, je m'étais couché auprès du feu et je m'étais endormi... Or, il faut que vous sachiez que lorsque je ne dors pas dans mon lit

je fais toujours de très mauvais rêves. Cela n'a pas manqué cette fois. Je crus voir le cadavre d'Alice étendu non loin de moi, seulement il n'y avait personne pour le veiller. Une bête, semblable à un chat mais presque aussi grosse qu'un veau de douze mois, lui arrachait les yeux et les emportait ; alors, Alice se leva tout d'un coup et s'avança vers moi sans l'aide de ses yeux qui n'étaient plus que deux trous vides. Alors, j'ai crié et ça m'a réveillé... Et je vous réponds que je voudrais n'avoir pas cessé de dormir, quoique je ne puisse pas me vanter d'avoir fait un rêve agréable... Quand j'ai été réveillé, j'ai cru que je dormais encore, et je me suis frotté les yeux pour être bien sûr de mon fait, car ce que je voyais était bien capable de tuer roide un chrétien... Debout, près de toi, Shamus, il y avait un revenant!" Shamus tressaillit et trembla comme une feuille; son chapeau fut presque soulevé par ses cheveux hérissés. "Il sortait à peine de terre, continua Andy, car il avait encore du terreau plein son linceul. Il me regardait avec de grands yeux rouges; non pas des yeux comme les nôtres, mais tous pareils à deux morceaux de charbon allumé que vous mettriez dans un crâne vide. Le visage de ce fantôme du diable ... Oh! silence, Andy! ce n'est pas le moment de parler du diable... Enfin, son visage n'était qu'un amas d'os desséchés. Pour lors, j'ai poussé un grand cri et j'ai voulu me relever; mais le revenant a avancé vers moi un bras aussi décharné que les os que nous laissons après nous les jours où nous avons bien faim, et il m'a été impossible de bouger. Après m'avoir ainsi ensorcelé, il s'avançait tout droit sur moi lorsque mon saint patron m'a donné l'idée de réciter un *Pater*... Ma foi! le premier mot a suffi... Ah! ah! les mauvais esprits n'aiment guère cette musique-là, ils entendent un autre langage dans l'endroit d'où ils viennent, soit dit sans les offenser... Pour lors, voyant qu'il n'y avait

rien à faire avec moi, il s'en est allé par la porte... Mais, miséricorde, voyez! voyez!"

Andy, à ces mots, retomba à genoux dans l'attitude où Pierce l'avait trouvé, l'oeil fixe et le bras droit étendu vers l'entrée de la salle qu'éclairait à peine les dernières lueurs du feu. Les autres, devinant de suite la cause de ce soudain changement de position, regardèrent dans la direction indiquée, et aperçurent une forme indécise, qui s'éloignait sous la voûte de l'escalier tournant.

Pierce fut le seul qui eut assez de courage pour s'élancer immédiatement à la poursuite du fantôme, tandis que ses compagnons, consternés demeuraient muets et immobiles.

—Misère! misère! s'écria enfin Andy d'une voix larmoyante; allez-vous le laisser périr? Ne feras-tu rien pour le sauver, Shamus? Paudge, n'iras-tu pas à son secours? Est-ce qu'on abandonne un ami?

Paudge paraissait le moins effrayé des trois; le vieux Shamus, blême de terreur, répondit d'une voix saccadée:

—Et pourquoi le suivrions-nous? Que pouvons-nous contre un fantôme?

—Misère! répéta Andy; le pauvre garçon sera battu comme de l'avoine! et il n'a personne pour lui rappeler ses prières!... N'iras-tu pas, Paudge?

—Et pourquoi n'iras-tu pas toi-même, Andy? riposta l'autre.

—C'est plutôt à lui qu'à nous d'y aller, reprit Shamus: il sait plus de prières que nous.

—Du tout, Shamus, personne n'ignore que vous êtes plus savant que moi.

—Vous n'en croyez rien au fond, répondit le vieillard; seulement vous avez peur que le fantôme ne vous garde rancune à cause de vos remarques de tantôt.

Andy laissa échapper un soupir affirmatif.

—Eh bien, pour terminer la dispute, allons-y tous ensemble.

—C'est ce que nous avons de mieux à faire, dit Andy; et vous, Shamus, qui savez votre *Credo* mieux que pas un, vous irez devant.

—Certainement, il ira devant, reprit Paudge; car c'est le plus savant de la paroisse, au dire de M. le curé, soit dit à ma honte et à la tienne, Andy.

C'était attaquer Shamus au défaut de la cuirasse. Sa réputation était en jeu, il n'y avait pas de terreur assez puissante pour le faire reculer.

—C'est entendu, dit-il, et faisant un effort pour se donner un air de hardiesse, il s'avança vers la porte en disant le *Pater*.

Paudge le suivit, et Andy qui avait peur de rester seul, forma l'arrière-garde.

—Descendez tous! descendez tous! leur cria Pierce d'en bas.

—Sainte Vierge! protégez-le !dit Andy; le revenant le tient et il n'en laissera pas un morceau!

L'affection qu'il avait voué à son frère de lait lui fit tout à coup oublier ses terreurs personnelles, et, écartant ses compagnons, il se précipita sous la voûte avec une telle impétuosité, qu'il roula du haut en bas de l'escalier. Quoique fortement contusionné, il se releva en un clin d'oeil, criant à tue-tête:

—Pierce! qu'êtes-vous devenu, mon pauvre Pierce?

—Me voici, répliqua Pierce qui se trouvait bien plus près d'Andy que celui-ci se l'imaginait.

—Et vous n'êtes pas mort? reprit Andy, qui, effrayé par cette proximité inattendue, avait fait un bond en arrière.

—Mais non; je ne vais pas plus mal que tantôt.

—Etes-vous bien sûr de n'avoir rien d'abîmé? reprit Andy qui, s'avançant à tâtons, rencontra enfin Pierce et lui passa la main sur le corps pour voir s'il ne lui

manquait pas un bras ou une jambe. Etes-vous bien sûr de n'avoir été ni touché ni battu?

—Je vous ai déjà dit que je suis sain et sauf.

—Dieu bénisse le fantôme alors!

Et il ajouta en baissant la voix et dans l'oreille même de Pierce:

—Mais j'espère qu'elle est partie?

—Fantôme ou non, celle que nous avons vue est là dedans, répondit Pierce, indiquant la porte d'une salle intérieure devant laquelle il se tenait.

—Bonté du ciel!... Ne ferions-nous pas mieux de la laisser aller et venir à sa guise, sans nous mêler de rien?

Au même moment ses deux camarades, dont la violence de l'ouragan lui avait caché l'approche, vinrent se heurter contre lui.

—Au secours! qui est là? cria-t-il en tremblant.

—C'est moi, Andy, répondit Paudge.

—Andy, vous allez remonter et prendre dans le feu un morceau de bois bien allumé que vous m'apporterez. Je veux examiner cette chambre.

—Mon bon Pierce, vous n'en ferez rien, si vous m'aimez.

—Ou plutôt je vais monter moi-même, continua Pierce; gardez seulement la porte, je vous rejoindrai dans un instant.

—Il court à sa perte! s'écria Andy qui, se rapprochant de ses compagnons, reprit tout bas: Ne serions-nous pas les trois plus grands niguauds du monde si nous tentions d'arrêter un honnête revenant qui ne nous veut aucun mal?

Les autres acquiescèrent par leur silence, et s'empressèrent de s'éloigner vers l'escalier, laissant libre la porte d'entrée. Un léger bruit se fit entendre; chacun poussa son voisin du coude, Andy réprima à grand'peine son émotion, et un moment après il virent distinctement la formidable apparition qui, profitant de leur politesse

effrayée, s'empressait de s'éloigner par la porte ouverte. Elle devint d'autant plus visible que la lune commençait justement, malgré les nuages, à répandre au dehors une clarté que l'obscurité intérieure rendait plus frappante encore.

—Paudge, as-tu vu quelque chose? demanda Audy.

—Bien sûr, que j'ai vu; j'ai d'aussi bons yeux que toi.

—Et vous, Shamus?

Shamus se contenta pour toute réponse de laisser échapper un double gémissement.

—Il ne tardera pas à faire jour, continua Audy, et elle ne pourra plus revenir, grâce à Dieu !

—Je l'espère bien! dit Paudge.

—Quel bonheur que nous ne nous soyons pas trouvés sur son chemin! hein, Shamus?

—Elle nous aurait estropié à tout jamais. Surtout n'allez pas dire à Pierce que nous l'avons vue sortir, reprit Shamus, il vaudrait courir après au milieu de l'orage On ne peut pas savoir où elle le mènerait, et il est probable que nous ne le reverrions plus... Ainsi ne faisons semblant rien.

—Vous parlez comme un livre, dirent les autres. On entendit le pas de Pierce qui revenait, et ses vaillants compagnons retournèrent à leur poste. Le jeune fermier, tenant la main un tison arraché au feu (mais qui n'émettait aucune flamme et donnait par conséquent peu de clarté), s'avança dans la salle basse et humide, dont la porte avait été si mal gardée, suivi de ses compagnons, que la certitude d'avoir écarté le danger rendait très-courageux. Il chercha à produire une flamme en soufflant sur le tison; mais reconnaissant qu'il se fatiguait en vain et qu'il n'obtiendrait pas une lueur assez vive pour lui permettre de distinguer les objets environnants, il s'écria :

—Nous n'avons pas de bois pour allumer un autre feu, mais nous pouvons veiller ici jusqu'a ujour.

On voulut en vain le faire renoncer à ce projet. La nuit aux pas lents arriva enfin au terme de sa carrière, l'aube terne et triste d'une pluvieuse matinée d'hiver éclaira peu à peu le sombre paysage que nous avons décrit. Le jour n'apporta à Pierce aucune explication des mystères de la nuit; il chercha partout sans que la moindre découverte vint récompenser sa patience. Les coupables poussèrent la dissimulation jusqu'à paraître l'aider dans ses recherches.

Pierce leur ordonna alors de se préparer pour un nouveau voyage à la poursuite de Crohoore, déclarant qu'il était bien décidé à continuer ses recherches avec plus d'assiduité encore que la veille. Il devenait presque fou de colère en songeant au temps qui s'était déjà écoulé depuis la disparition de sa maîtresse, et il ne se ressentait plus des fatigues d'une nuit d'insomnie. Tandis que l'on apprêtait les chevaux, il sortit pour examiner le temps. Il y avait à peine cinq minutes qu'il était éloigné, lorsqu'un grand cri retentit à peu de distance du château, et les trois garçons de ferme accoururent au dehors.

Pierce descendait le versant de la colline avec la rapidité d'un aigle qui retourne à son aire, et à quelque distance en avant, Crohoore le meurtrier, très reconnaissable à sa taille et à son allure déhanchée, fuyait avec une vitesse dont bien peu d'hommes sont capables. Les pans de sa lourde redingote étaient roulés autour de son bras gauche; à la main droite il tenait sa carabine.

—Nous y voilà enfin! s'écria Paudge.

Les trois aides de camp de Pierce s'arrêtèrent au premier endroit qui leur permit de contempler à leur aise les péripéties de cette course effrénée. La distance qui les séparait des acteurs de cette scène rendait inutile de leur part toute tentative immédiate de rapprochement,

car il paraissait évident que la lutte allait se terminer en moins de temps qu'il ne leur en eut fallu pour rejoindre les coureurs. La surprise, qui leur avait fait perdre toute présence d'esprit, contribua sans doute à les rendre immobiles.

—Cours! cours, Crohoore à la faucille! (c'était le nom qu'on donnait au nain depuis l'assassinat des Dooling) s'écria Paudge, car tu as à tes trousses les pieds les plus légers de Clarah.

—Et cours aussi de ton mieux, mon brave Pierce, reprit Andy, car le fils de ta mère n'a jamais eu si peu de chance de gagner la course!

—Il court comme un daim, reprit le vieux Shamus; mais il ne gagne pas un pouce de terrain.

—Par tous les saints du paradis, c'est vrai! Il en perd même, ajouta Paudge.

—Le ruisseau, grossi par les pluies, va leur barrer le chemin, continua Andy. Voyez comme l'eau bondit par-dessus les rochers! Le courant a bien vingt pieds de large! Il n'y a pas un homme qui puisse le franchir!... Ah! Pierce, mon garçon, il ne peut plus t'échapper! Par le salut de mon âme! c'est une course à les tuer tous deux.

Enfin les trios interlocuteurs se décidèrent à cesser leur rôle de spectateurs passifs pour se rapprocher du théâtre même de la lutte. Paudge devança ses compagnons en criant:

—Tenez-le ferme une fois que vous le tiendrez, maître Pierce; nous ferons le reste.

Cependant le fugitif avait gagné le bord du torrent, il s'arrêta une seconde, tourna la tête pour mesurer la distance qui le séparait de son adversaire; puis, lançant son fusil sur la rive opposée, et se débarrassant de son habit, il rétrograda de quelques pas, comme pour prendre son élan. Tous ces détails permirent à Pierce de se rapprocher. Haletant et sûr de sa proie, il étendit

les bras, effleura des doigts l'épaule de Crohoore et poussait déjà un cri de triomphe, lorsque le nain prit son élan, toucha à peine le sol, rebondit avec une légèreté d'oiseau, et aborda sain et sauf de l'autre côté.

Pierce était arrivé au bord du torrent au moment même où Crohoore le franchissait. Il n'hésita pas : faisant quelques pas en arrière, il prit aussi son élan et alla tomber, tête première, dans l'onde écumeuse qui l'entraîna dans sa course impétueuse. Ses compagnons poussèrent un cri d'angoisse et d'épouvante. Crohoore avait pivoté sur lui-même en touchant terre, comme s'il eût été sûr de ne plus courir aucun danger. En voyant Pierce disparaître sous les flots troubles et rapides auxquels il avait lui-même échappé, il ramassa sa carabine et se mit à courir en suivant la direction de l'eau. Pierce reparut bientôt, agita convulsivement les bras, ouvrit la bouche et laissa échapper quelques sons inarticulés ; puis il s'enfonça une seconde fois dans l'onde bourbeuse, qui se referma sur lui. Crohoore gagna toujours en courant un angle où les flots irrités venaient frapper la rive et former un remous. Il s'y arrêta, l'oeil fixé sur l'eau et tenant son fusil par le canon.

—Je veux renoncer à ma part du paradis si le brigand ne s'apprête pas à frapper Pierce dès qu'il reparaîtra ! s'écria Andy, qui tira au même instant un pistolet de sa poche, l'arma, ajusta Crohoore et lâcha la détente.

Le pistolet fit long feu.

Bien que le mouvement d'Andy n'eût pas échappé au nain, il ne parut pas s'en inquiéter et ne bougea pas. Avant qu'on eût le temps de le viser de nouveau, le corps inerte de Pierce, entraîné par la violence du courant, vint heurter le rivage et reparut encore une fois. Crohoore se jeta à genoux, et allongeant le bras, l'arrêta au moyen de son fusil, le fit entrer dans le remous, puis le saisissant par les cheveux, l'attira à terre, mort en apparence.

Mais Crohoore, soulevant la tête inanimée de celui qu'il venait de sauver, la tint renversée jusqu'à ce que l'eau fut sortie par les narines et par la bouche, et qu'un gémissement plaintif eût annoncé le retour à la vie: alors, après lui avoir frotté les mains et les tempes, il le laissa le dos appuyé contre une touffe épaisse de joncs, et s'avança d'un air délibéré vers la rive, comme pour parler à ceux qui se trouvaient de l'autre côté. Malgré le torrent qui les séparait, le premier mouvement de ceux-ci fut de reculer de quelques pas. Ils s'étaient attendus à lui voir commettre un nouveau meurtre, et ils ne savaient que penser d'une conduite si étrange.

—Pourquoi restez-vous là? demanda Crohoore. Pierce Shea a besoin de vous; descendez le courant et passez le pont... à moins que vous n'ayez envie de prendre le même chemin que moi... Je ne puis m'arrêter ici à soigner un malade, cela vous regarde.

—Ne bouge pas, Crohoore à la faucille, cria Andy, qui, d'ès qu'il s'agissait d'un être en chair et en os, ne manquait pas de courage; si tu fais un seul pas à droite ou à gauche, je te loge une balle dans le corps.

Et pour prouver qu'il ne plaisantait pas, il coucha en joue le nain.

Celui-ci demeura un instant immobile, souriant d'un air de mépris et d'indifférence; puis il tourna le dos et fit quelques pas. A ce défi, Andy lâcha la détente de son fusil, tandis que Paudge et Shamus pressaient aussi la gachette de leurs pistolits; mais aucune des armes ne fit feu, l'amorce ne brûla même pas. Crohoore, faisant tout à coup volte-face, releva les bords du large chapeau qui lui cachait une partie du visage, et se rapprochant des agresseurs autant que l'eau le lui permit, il leur cria:

—Vous n'êtes que des niais! croyez-vous donc que je resterais ici si vos fusils pouvaient me faire mal?... Je

tiens la vie de l'un de vous au bout de ma carabine, si j'avais envie de la prendre.

Et pour confirmer son dire, il tira en l'air, puis continua, tandis qu'il rechargeait tranquillement son arme :

—Faites ce que je vous ai dit, et menez ce jeune homme-là où il pourra recevoir les soins nécessaires... Autrement, que sa mort retombe sur vous.

A ces mots, Crohoore, leur tournant de nouveau le dos, se dirigea sans presser le pas vers la tourbière, traversa une colline qui se dressait à gauche, et disparut bien avant que les gens qui s'étaient mis à courir dès qu'il avait commencé à s'éloigner, eussent atteint le pont rustique qui traversait le courant.

Pierce fut ramené chez lui dans un état assez inquiétant. Ses souffrances morales, jointes à la fatigues physique, provoquèrent une fièvre dangereuse, ainsi que l'avait raconté le véridique chroniqueur dont nous avons entendu le récit à la veillée des morts. Le danger passé, sa convalescence fut prolongée par l'impatience même que lui causait la lenteur de sa guérison ; et deux mois s'écoulèrent avant qu'il pût recommencer ses recherches.

VI

Tandis que la maladie empêchait Pierce de poursuivre le ravisseur de sa maîtresse, le hasard lui fournit un remplaçant dans la personne d'un voisin dont il ne devait guère s'attendre à recevoir des témoignages de zèle et d'affection.

Jack Doran était le fils d'un riche gentilhomme fermier, dont la demeure se trouvait à environ deux milles de celles de Pierce Shea et de Tony Dooling dans la direction de la ville de Kilkenny. Nous ne qualifierons pas trop sévèrement le père de Jack, en disant que c'était un vieux débauché qui avait rassemblé autour de lui un grand nombre d'enfants illégitimes. On croira sans peine que Jack, privé des soins et des tendres conseils d'une mère, ayant sans cesse devant les yeux les mauvais exemples de son père, ne brillait pas par l'austérité de ses moeurs. C'était un franc luron, plein d'entrain, s'habillant bien, ne faisant guère que ce qui lui plaisait ayant toujours un bon cheval à sa disposition. Pour les manières et le costume, il tenait le milieu entre les lions de la ville voisine et le coq du village dont la gloire consiste à se battre contre le premier venu et à boire des quantités immodérées de mauvaise bière dans de mauvaises auberges. Ce n'est pas que Jack dédaignât de briller de temps à autre dans les réunions villageoises, et alors celle qu'il choisissait pour danseuse était heureuse et enviée entre toutes; mais on ajoute que la jeune fille qui lui prêtait une oreille trop flattée ne manquait jamais dans la suite de déplorer le moment

où elle s'était laissée entraîner par la vanité d'une si glorieuse conquête. Partout où il se montrait, il voulait être le roi, et la justice de ses prétention avait été si bien admise, qu'on lui en avait accordé le titre : *Rhia* Doran, ou le roi Doran, était le nom sous lequel il était le mieux connu. Jack Doran, sans être lui-même un vulgaire batailleur, commandait en maître à toutes les mauvaises têtes du voisinage ; il régnait sur eux en despotes, car il devenait grand partisan du pouvoir absolu, dès que l'autorité lui appartenait. Personne n'osait le contredire, car la moindre offense faite à Rhia Doran était punie tôt ou tard ; et l'offenseur en était rarement quitte à moins d'un crâne fêlé. Jack était robuste et bien fait, mais ses traits avaient une expression de dureté désagréable à voir. Son père, qui ne le laissait jamais manquer d'argent, ne lui imposait en retour aucune espèce de travail. Ses frères, et ils étaient nombreux, obtenaient des fonds aux mêmes faciles conditions, et ne s'occupaient en rien des vastes fermes dont le vieux gentilhomme tirait son revenu. Il était difficile, malgré l'étendue de ses propriétés, de s'expliquer comment ce père généreux s'y prenait pour maintenir sa nombreuse progéniture sur un pareil pied, car il menait une vie aussi insouciante et aussi paresseuse que ses fils. Ses dépenses excédaient de beaucoup le loyer considérable des terres qu'il affermait, et néanmoins ni lui ni ses fils ne devaient un penny à qui que ce soit. Les taxes et les dîmes étaient acquittées dès la première sommation, et le vieux pêcheur et sa couvée allaient semant à pleines mains l'argent le long de la route par laquelle, selon l'expression de leurs voisins, ils couraient, bride abattue, au diable.

Les uns disaient que le vieux Doran avait découvert un trésor, et Doran lui-même leur donnait raison en racontant, à qui voulait l'entendre, l'origine de cette fortune qui lui permettait de se montrer si prodigue.

Passant un soir auprès des ruines d'un ancien monastère, situées non loin de la ville voisine, il avait, disait-il, entendu plusieurs personnes causant d'une façon très animée à l'intérieur de l'édifice. Frappé de l'étrangeté du fait, il s'était arrêté et, s'approchant sans bruit, il avait aperçu trois hommes occupés à creuser dans les décombres. Il apprit par leur conversation que ce qu'ils cherchaient n'était rien moins qu'une grande cruche d'or dont l'un d'eux avait rêvé trois jours de suite, et qu'il avait toujours vue au même endroit. Ils s'arrêtèrent tout à coup.

—Par saint Patrice! dit le moins grand des trois, voilà quelque chose qui résonne sous ma bêche.

—Enlevons vite la terre, reprit l'autre.

Alors ils se baissèrent au-dessus du trou qu'ils avaient creusé, et se mirent à soulever quelque chose qu'ils allaient déposer à terre.

—Mais au même instant, continuait le vieux Doran, un cri épouvantable sortit du trou et fut suivi d'un éclair effroyable. Les trois hommes lâchèrent ce qu'ils tenaient et s'enfuirent à toutes jambes, abandonnant leurs bêches et leurs pioches. Si les poltrons avaient eu le courage d'attendre un instant de plus, leur fortune était faite: car le saint nom, prononcé par un des fuyards avait chassé l'âme du propriétaire du trésor, restée pour le garder, et qui s'enfuyaient à leur barbe, tandis qu'ils se sauvaient eux-mêmes. Je pris tout simplement leur place et je m'emparai de la cruche. Elle était si lourde qu'il me fut impossible de l'emporter: je me contentai donc pour le moment de la mettre en sûreté, et il me fallut dans la suite faire plusieurs voyages pour en transporter le contenu, petit à petit chez moi.

Telle était donc la source de cette fortune qui permettait au vieux gentilhomme de suffire à ses propres prodigalités et à celles de ses fils: tous paraissaient avoir hâte de dépenser un argent qui aurait pu trouver un

meilleur emploi si, comme l'avouait franchement Doran, les premiers venus avaient eu le coeur de braver le cri de détresse que la perte du trésor avait arraché à l'âme avaricieuse de l'ancien propriétaire.

Or, Jack Doran, ou *Rhia* Doran, fils aîné et favori de l'heureux rôdeur nocturne, avait dansé par hasard à une noce avec la belle Alice Dooling et en était devenu éperdument amoureux. La vanité de la jeune fille (c'était presqu'un enfant alors) n'avait pas été à l'épreuve des flatteries bien tournées de son cavalier, et, sans songer à mal, elle avait fait la coquette avec lui. Jack, malgré ses déclamations continuelles contre les chaînes de l'hymenée, daigna, non sans avoir un peu hésité, demander Alice en mariage. Sa demande cependant fut très mal accueillie. Le vieux Dooling, au lieu de s'en trouver honoré, prit le prétendant par les épaules et le jeta à la porte; il lui reprocha même sa naissance, mit les chiens à ses trousses et lui défendit de se représenter tant qu'il s'appellerait Jack Doran. Pour comble d'humiliation, l'amoureux évincé aperçut, avant de s'éloigner, le charmant visage de sa bien-aimée qui riait à gorge déployée et le montrait au doigt en lui faisant de loin une révérence moqueuse.

Mais le roi Doran n'était pas homme à se décourager pour si peu; il rassembla ses fidèles vassaux et eut recours à un enlèvement, moyen alors d'un usage presque journalier en Irlande et devant lequel on ne recule pas toujours aujourd'hui. Il attendit une occasion favorable, pénétra à la tête de ses affidés dans la demeure d'Alice et l'enleva en plein jour.

C'était le moment de la moisson, et Pierce était allé à Kilkenny engager une troupe de ces laboureurs qui, en pareille saison, se rassemblent dans les rues des grandes villes, où ils attendent qu'on vienne leur proposer de l'ouvrage. Le jeune fermier revenait avec son monde, lorsque des cris de détresse, poussés par une voix de fem-

me, attirèrent son attention. Bientôt on vit paraître Jack Doran entouré de ses acolytes et portant devant lui Alice qui appelait au secours. Pierce s'élança vers elle, saisit par la bride le cheval du ravisseur, et reçut la jeune fille dans ses bras. Une lutte était inévitable; Pierce arrachant une faux à un des laboureurs, soutint Alice d'un bras, tandis qu'il se défendait courageusement de l'autre. Les hommes qu'il ramenaient se rallièrent autour de lui, leurs faux se transformèrent en armes de guerre, et on les eût pris pour les faucheurs de la Mort, plutôt que pour de paisibles moissonneurs.

Mais ils étaient moins nombreux, moins résolus que leurs adversaires, et ils combattaient avec des armes dont ils n'avaient pas l'habitude de se servir pour l'attaque ou pour la défense, tandis que les affidés de Doran brandissaient de terribles assommoirs dont l'usage leur était familier, qu'ils étaient enchantés d'utiliser, ne fût-ce que pour s'entretenir la main, et dont les coups redoutables pleuvaient de tous côtés comme une grêle meurtrière.

La victoire parut un moment se décider pour Jack Doran qui, saisissant une occasion favorable, porta à Pierce, toujours embarrassé par le poids de son fardeau inanimé, un coup que celui-ci ne para qu'à moitié avec sa faux. L'amant d'Alice reçut près de la tempe une blessure assez grave: mais en revanche il fit à son rival une affreuse balafre qui lui ouvrit la joue depuis l'oeil jusqu'à la mâchoire.

—Je vous laisse là une marque qui aidera un jour à vous faire pendre, lui dit-il en ricanant.

L'issue du combat semblait encore incertaine, lorsqu'un renfort opportun, commandà par Tony Dooling et le père de Pierce, arriva sur le champ de bataille. L'armée de Doran fut mise en déroute et Alice ramenée en triomphe par son amant, dont elle avait pansé la blessure.

Cette aventure ôta à la jeune fille toute envie d'étendre le cercle de ses conquêtes, et désormais son cœur appartint sans réserve à son vaillant défenseur dont elle se fit la garde-malade. Son tendre sourire, ses yeux inondés de larmes sympathiques ne contribuèrent pas moins à la guérison du blessé que les onguents et les cataplasmes confectionnés par les docteurs en jupon de la paroisse, dont plusieurs cependant jouissaient d'une haute réputation.

Aux yeux de la masse des Irlandais de cette époque, un attentat du genre de celui qu'avait commis Jack Doran était considéré plutôt comme un exploit chevaleresque que comme un crime blâmable dont l'auteur se rendait passible des peines les plus sévères. Je doute même qu'au moment où j'écris, malgré un intervalle de plus de cinquante ans, une pareille tentative éveille en Irlande d'autre sentiment que l'admiration.

Tony Dooling ne songea donc pas à porter plainte contre Doran et ses complices. Le premier lui paraissait assez puni par la non-réussite de son audacieuse entreprise et l'horrible balafre qui le défigurait.

Ce premier enlèvement, dont Alice faillit être victime, avait été effectué au commencement de la moisson quelques mois seulement avant la soirée où s'ouvre cette histoire, et le rapide récit que nous venons d'en faire était indispensable pour l'intelligence du dialogue suivant.

La scène se passe à la ferme de Ned Shea. Les interlocuteurs sont le vieux fermier et Jack Doran, qui causent devant une grande cruche d'ale, boisson qui formait alors l'ordinaire de ceux à qui leur fortune ne permettait pas de boire du vin.

—Donnez-moi la main, Jack, que je la serre cordialement! Vous auriez bien le droit d'être l'ennemi juré de tout ce qui appartient, de près ou de loin, à Tony Dooling. Dieu ait son âme! et vous avez encore

moins de raisons de m'aimer, moi ou les miens... On chercherait longtemps avant de trouver un homme qui oublie sa haine comme vous venez de le faire... Tenez, au fond, j'ai toujours pensé que vous étiez un diable d'écervelé, un sans-souci, un coureur, mais ayant le coeur bien placé, ce qui fait pardonner bien des choses. J'ai eu une goutte de ce sang-là dans les veines, comme chacun sait. Après tout, il faut bien que jeunesse se passe.

—Pourquoi garderais-je rancune?... Le vieux Tony m'a malmené, c'est vrai; mais puisqu'il dort dans son cercueil, je n'irai pas l'y chercher. Quant à Pierce, il n'a fait que ce que j'aurais fait moi-même si je l'avais rencontré enlevant ma maîtresse. Pour ce qui est de ça, continua-t-il en indiquant sa joue cicatrisée et sa bouche que les muscles rétrécis avaient relevée d'un côté, ma foi, ça n'a été qu'une façon de me dire: *Merci bien, Jack!* pour le coup que je venais de lui porter. J'étais amoureux fou d'Alice (j'avoue même qu'il m'en reste encore quelque chose); mais j'ignorais qu'elle fut fiancée à Pierce, sans quoi j'aurais mis ma main au feu plutôt que de faire ce que j'ai fait. Je croyais que ma vilaine figure... (elle n'était pas aussi laide qu'aujourd'hui, vous savez...) ne déplaisait pas trop à Alice, et je pensais que Tony Dooling était le seul obstacle à mon bonheur. Mais bah! aujourd'hui tout cela est passé, oublié et pardonné. Je prouverai à Alice que je l'aime toujours, car je remuerai ciel et terre pour la rendre à l'amoureux de son choix... Diable m'emporte si je ne fais pas comme je dis!

Le sourire qui accompagna ces assurance amicale était destiné à produire sur Ned une impression favorable; mais le vieillard éprouva, au contraire, une certaine inquiétude à l'aspect de cette physionomie qui devenait

sinistre lorsqu'elle s'efforçait de paraître bienveillante. Il répondit néanmoins :

—Vous êtes plus à même que personne d'exécuter une pareille promesse.

—Oui, je me flatte qu'il n'y a pas dans le pays un homme plus capable que moi de la découvrir. Mes amis se jetteraient à l'eau et se mettraient au feu à un signe de moi. Je n'aurai pas de chance, si ce démon de Crohoore parvient à m'échapper une fois que je me serai mis sérieusement en chasse, et à partir d'aujourd'hui je vais le traquer nuit et jours.

—Puisse mon pauvre malade vivre pour vous remercier, Jack !... Mais il ne sera jamais le même homme s'il ne retrouve pas Alice, ou, ce qui serait bien pis, si on la retrouve plus tard !... Allons, à votre santé, et puisse le souhait que vous formez en ce moment se réaliser !

—Merci, Ned Shea, merci... Maintenant, remplissez encore, reprit Jack en se levant et en tendant son verre, voici mon toast : Une prompte guérison à votre fils, et dès qu'il sera guéri, puisse-t-il recevoir Alice de mes mains, telle que je voudrais la lui rendre !...

Ils vidèrent leurs verres en se tenant par la main, et, avant de se rasseoir, Jack serra avec effusion celle du vieillard en s'écriant :

—Que je sois pendu, Ned Shea si ce n'est pas le voeu que je forme en ce moment !

Il est temps d'apprendre au lecteur quels étaient les amis dont parlait Doran et sur l'aide desquels il comptait avec tant d'assurance.

A l'époque dont il s'agit, la terrible association connue sous le nom de *White Boys* commençait à se former. Les Irlandais étaient alors soumis à un code pénal d'une rigueur excessive, qui a depuis été en partie abrogé. Les paysans, opprimés, froissés, écrasés, mal gouvernés, privés de toute espèce d'éducation, ne pouvaient guère en-

visager leur position d'une façon calme et éclairée. Sans plan bien arrêté, sans conseiller capable de les diriger, ils résolurent, dans l'amertume de leur courageuse et ignorante misère, de se venger sur les agents de la localité des injustices qui les exasjéraient.

Ils voyaient d'ailleurs leur croyance attaquée et tournée en ridicule; ils savaient que peu d'années auparavant leurs prêtres avaient été traqués comme des renards et obligés de se cacher. Aussi le paysan irlandais avait-il voué une haine invétérée et générale à tous ceux qui professaient la croyance protestante. Il détestait cette religion privilégiée en voyant persécuter la sienne, et il attribuait à tort à l'esprit du protestantisme l'espèce d'excommunication civile dont il se croyait frappé. C'est devant un pareil état de chose qu'on l'obligeait, malgré un loyer exorbitant, à maintenir dans une position de splendeur et de supériorité cette Eglise rivale, de payer au ministre protestant l'obole durement gagnée qu'il n'avait pas le moyen de donner à son curé. C'est cette manière d'envisager sa position qui fit un *white boy* du paysan irlandais.

L'atroce tyrannie des fonctionnaires chargés de la perception des dîmes contribua trop souvent aussi à amener des représailles sauvages: Peery, dîmeur de la paroisse de Clarah à l'époque dont je parle, fournira un exemple des impitoyables exactions auxquelles il se livrait.

Après avoir essayé plusieurs états sans réussir dans aucun, après avoir vieilli sans avancer dans l'estime de ses voisins, après avoir été condamné deux fois à la prison, la première pour dettes, la seconde pour vol de brebis, Peery fut promu, à l'âge de cinquante ans à la dignité de dîmeur. C'était un petit homme plein de vivacité, qui marchait en se dandinant, dont les traits rébarbatifs offraient l'image d'une lutte étrange et dont les manières présentaient aussi de curieux contrastes.

Son front plissé de rides arrogantes et ses dents serrées annonçaient le matamore; mais si on le regardait fixement, on lisait dans ses yeux incertains la crainte de ne pas avoir acquis votre bonne opinion; le même sentiment perçait dans l'agitation perpétuelle de son corps, particulièrement dans le mouvement nerveux de ses bras qui allaient et venaient avec une régularité de pendule dès qu'on lui adressait la parole. Sa démarche rappelait ce mélange de mauvaise honte et d'effronterie qu'on remarque chez un enfant qui vient de mériter une punition. Un orgueil de parvenu perçait à travers tout cela, et on ne tardait pas à s'apercevoir que cet homme, tout en n'ignorant pas le mépris qu'il inspirait, avait assez de résolution pour braver les menaces et les danger auxquels l'exposait sa profession.

Ses vêtements, d'une étoffe excellente, étaient d'une coupe moitié campagnarde, moitié bourgeoise. Il portait son chapeau de travers, le duvet brossé à rebours afin de démontrer, à première vue, qu'il était d'une qualité supérieure à celle des coiffures vulgaires. Son grand foulard multicolore, son habit de gros drap où il entrait deux fois plus d'étoffe qu'il n'en faudrait pour confectionner une de nos redingotes modernes, ses culottes et ses guêtres de casimir, lui donnaient réellement un air de richesse et de supériorité.

Son langage habituel était entremêlé d'horribles jurons, et, s'il se trouvait en face de gens obligés de souffrir ses insolences, il se livrait à des plaisanteries obscènes qui juraient avec ses cheveux gris. Avant d'avoir embrassé sa dernière profession, Peery était aussi pauvre que Job au plus fort de sa misère. Les choses avaient bien changé depuis lors, et il avait déjà amassé un millier de livres, arraché sou par sou aux plus pauvres d'entre les pauvres. Ceux-là formaient la meilleure clientèle de Peery: c'était, disait-il, son miel et son beurre, le plus net de ses profits. Les plus fortunés payaient...

à contre-coeur, il est vrai ; mais enfin ils payaient et se débarrassaient du dîmeur. Il n'en était pas de même du malheureux qui, courbé du matin au soir sous un rude labeur, cette première malédiction du ciel, gagnait à peine de quoi payer son maigre repas, les haillons qui le couvraient, et le loyer d'une cabane qui ne le protégeait qu'à moitié contre les intempéries de la saison. Celui-là offrait une proie facile à l'avide percepteur, qui pressurait sa victime jusqu'à ce qu'il l'eût écrasée.

Voici, en général, comment les choses se passaient :

Peery vient toucher les dîmes. Le moment n'est pas favorable pour vendre la petite moisson, ou bien cette moisson n'est pas encore mûre. Enfin, pour une cause ou pour une autre, Dermid ne peut acquitter cette contribution. Peery offre alors, comme une grande faveur, d'accepter un billet à trois mois ; Dermid s'empresse de saisir, dans sa main calleuse, la plume qu'on lui présente et de signer le papier timbré. S'il ne sait pas écrire son nom, il y trace une croix en présence de deux témoins. Le temps s'écoule, l'échéance arrive ; mais l'argent n'est pas prêt, et Peery se permet quelques grossières plaisanteries qui font rougir la femme et la fille du débiteur. Ce dernier pourtant croit y voir une preuve du bon vouloir de Peery, qui reçoit un cadeau en échange d'une renouvellement du billet. Cependant la moisson vientà manquer, ou bien le propriétaire l'a fait saisir en payement d'un loyer arriéré, et, après la vente, il ne reste pas de quoi s'acquitter envers le ponctuel dîmeur. Dermid vend une partie de sa provision de pommes de terre, et se condamne, lui et sa famille à une nourriture insuffisante, afin d'acheter un second renouvellement. Lorsque Peery se représente pour la troisième fois, le débiteur se trouve moins que jamais en état de solder le billet. Le créancier fronce le sourcil, s'écrie qu'il saura bien se faire payer et s'éloigne en jurant.

Dans l'origine, le croirait-on ? la dette ne s'élevait pas

à vingt-cinq francs; mais Peery grossit les frais de manière à doubler la somme. Puis il obtient un jugement et fait assigner le débiteur. La loi accorde environ vingt-six sous pour remplir les blancs dans les citations, et comme Peery se charge lui-même de cette besogne, le profit lui en revient. La même somme est allouée pour faire signifier la contrainte. Le dîmeur emploie quelque sulbaterne nécessiteux qui se charge de distribuer les sommations moyennant deux francs par jour, et il empoche la différence.

La dette de Dermid va donc s'augmentant dans les mêmes proportions que les bénéfices de Peery.

En épuisant ses dernières ressources, le débiteur parvient à amasser la somme qu'il croit devoir; mais il est tout consterné d'apprendre que cette somme est maintenant triplée. Il crie qu'il est ruiné, s'arrache les cheveux, peut-être même verse-t-il des larmes, et Peery choisit ce moment pour lui dire que sa jolie femme ou sa jolie fille lui trouveraient facilement l'argent qui lui manque. Bouillant d'une colère qu'il ne peut assouvir, Dermid rentre chez lui. Le jour de la saisie arrive, il voit emener son cheval ou sa vache. Peery met la bête aux enchères sur la voie publique, se l'adjuge à lui-même à un prix dérisoire, et la revend plus tard avec un profit considérable. Mais l'appétit vient en mangeant: il compte encore au révérend pasteur qui l'emploie une foule de frais pour le recouvrement des dîmes de Dermid, se rembourse sur le prix de la première vente du cheval, et il arrive assez souvent que le pasteur ne touche rien.

Nous n'avons pas besoin de faire observer que, dans cette affaire, tous les profits sont pour Peery. On lui a acheté fort cher quelques mois de répit; il a rempli les blancs de l'assignation et l'a fait signifier avec bénéfice net de huit cents pour cent; il a gagné au moins deux livres sur la vente du cheval; et, enfin, il a volé son

révérend patron. Ainsi, c'est avec une effusion bien naturelle que, chaque soir en sirotant un verre de whisky-punch, il boit à la santé de ses commettants.

Ceci n'est nullement une esquisse de fantaisie, mais bien un tableau peint d'après nature et d'une ressemblance exacte. Nous nous engageons même, pourvu qu'on nous accorde un temps raisonnable, à présenter mille *fac-simile* en chair et en os de ce personnage. Or, s'il est facile aujourd'hui de retrouver l'original de notre portrait, on peut nous accorder qu'il ne devait pas être introuvable il y a un demi-siècle. La société a marché en avant, les arts et les sciences ont fait des progrès, on a démoli la Bastille dans un pays et aboli l'inquisition dans un autre; mais le dîmeur irlandais de nos jours et celui d'il y a cinquante ans ne font qu'un seul et même individu.

Mais, voyons ce que devint le malheureux Dermid. Il a entendu prononcer le jugement qui le condamne à payer trois fois plus qu'il ne doit; il a vu saisir son cheval; il a été témoin de la vente où Peery s'est adjugé la bête pour presque rien. Il rentre chez lui, la rage dans le coeur, bien persuadé que le pauvre ne doit espérer ni justice ni miséricorde. Il continue sa longue promenade poursuivi par la même pensée; un désir de vengeance qu'il sent fermenter en lui. Il se reproche d'avoir épuisé ses forces dans un labeur si mal rétribué. Il franchit le seuil boueux de sa cabane où ses enfants crient la faim. Il leur tourne brusquement le dos et s'éloigne à grands pas, jetant au loin la bêche désormais inutile qu'il rencontre sous sa main. Il va trouver une douzaine de voisins qu'il sait être dans une disposition d'esprit pareille à la sienne. On se réunit et on s'engage, par les serments les plus solennels, à se venger des oppresseurs. Des associations semblables existent déjà dans les villages environnants et finissent par se fondre les unes dans les autres. C'est ainsi que s'organisa petit à petit cette

formidable société des *White Boys* parmi lesquels Jack Doran comptait des amis si dévoués.

VII

Doran remplit fidèlement la promesse qu'il avait faite au père de Pierce. Il parcourut le pays, visitant tous les endroits où l'on pouvait supposer que Crohoore eût cherché un asile ; mais ses recherches n'aboutirent à rien.

Il semblait évident, néanmoins, que le meurtrier se tenait dans les environs de Clarah. A en croire la rumeur publique, on l'avait fréquemment aperçu à la nuit tombante, toujours seul et armé de sa carabine, marchant à grands pas, mais n'essayant pas d'échapper aux regards de ceux qui le rencontraient ou prétendaient l'avoir rencontré. Cependant, lorsqu'on voulait remonter à la source de ces bruits, on ne parvenait jamais à obtenir un renseignement positif. Dans tous les cas, Crohoore savait éviter ceux qui s'étaient mis à sa poursuite. Doran eut beau battre le pays dans tous les sens et faire appel au dévouement de ses nombreux amis, il ne parvint pas à découvrir la retraite du nain.

Il est vrai qu'une conviction, très-favorable à ce dernier était venu contre-balancer l'influence du roi Doran et refroidir le zèle de ses sujets dont le concours actif n'eût pas manqué de remettre le fugitif entre les mains de ses ennemis. Cette conviction est celle que nous avons entendu exprimer à la veillée, et qui plaçait Crohoore

sous la protection immédiate des *bonnes gens*. Nuire au protégé, c'était s'exposer à la colère des redoutables protecteurs ; et on y regardait à deux fois avant d'attirer sur soi la vengeance de ces êtres dont un regard suffisait pour paralyser le bras le plus robuste.

Un jour, cependant, Doran apprit que Crohoore devait se trouver non loin d'un certain endroit. Cette communication lui avait été faite d'une façon indirecte et anonyme, moyen ingénieux que le dénonciateur avait choisi afin de remplir son devoir sans courir aucun danger. Doran se transporta donc avec son monde dans la direction indiquée, mit ses hommes en embuscade et resta en observation. Enfin, après trois heures d'une faction inutile, voyant venir la nuit, il s'éloigna pour visiter une grange située à peu de distance, laissant seul un de ses compagnons sur le point qu'on lui avait assigné. La sentinelle, accablée de fatigue, résista quelque temps au sommeil, puis finit par s'endormir. Le jour commençait à poindre, lorsqu'elle fut réveillée en sursaut par une main qui lui frappait familièrement l'épaule, et par une voix impérieuse qui lui commandait de se remuer.

—Me voilà ! s'écria le dormeur en se levant et en se frottant les yeux. Vous le tenez donc, enfin, ce maudit assassin ?

Dès qu'il fut suffisamment réveillé pour regarder autour de lui, il aperçut, au lieu de celui qu'il s'attendait à voir, le *maudit assassin* en personne qui se tenait debout à quelques pas de lui prêt à faire usage d'une carabine dont il examinait l'amorce. La courageuse et vigilante sentinelle fit un bond en arrière, tandis que Crohoore se rapprochant lui disait à voix basse :

—Ne bougez pas, Thady... je ne vous veux pas de mal... Il faut que vous ayez perdu le peu d'esprit que le bon Dieu vous a donné pour passer ainsi la nuit à la belle étoile au lieu de rester tranquillement chez vous...

Occupez-vous désormais de vos affaires et ne vous mêlez pas des miennes... Je vous donne un conseil d'ami, et si vous ne le suivez pas, dussiez-vous ne vivre que huit jours, vous vivrez encore assez longtemps pour vous en repentir. Allez rejoindre Jack Doran et les autres là-bas dans la grange où ils me cherchent et où ils ne me trouveront pas, comme vous voyez. Dites-leur que c'est moi qui vous envoie et que je les engage à ne pas se fatiguer inutilement. Répétez-leur mes paroles et profitez de l'avis que je vous ai donné... sinon, malheur à vous!

A ces mots il allongea le bras du côté de la grange, tourna sur ses talons, et s'éloigna rapidement dans la direction opposée, à la grande joie de Thady qui continua de marmotter, jusqu'à ce que Crohoore eût disparu: "Sainte Vierge, protégez-moi!... Gloire à Dieu!..." et autres phrases tirées du bréviaire, à la vertu protectrice desquelles il attribuait la clémence du nain.

Dès qu'il fut un peu remis de sa frayeur, Thady prit ses jambes à son cou et se rendit à la grange où ses compagnons continuaient, en effet, leur perquisition inutile. Le récit de sa rencontre avec Crohoore, aventure qu'il ne manqua pas d'embellir de divers épisodes fabuleux destinés à cacher son manque de vigilance et de bravoure, produisit sur son auditoire une vive impression, et, à dater de ce jour, Doran trouva peu de gens disposés à prendre une part active dans la poursuite de Crohoore.

Le conseil donné à Thady semblait bon à suivre. Que pouvait l'activité humaine contre un être que cachaient et choyaient les *bonnes gens*? La lutte paraissait non-seulement inutile, mais dangereuse. Aussi, à l'exception de Doran et de quelques poltrons qui voulaient à toute force, et en dépit de leurs terreurs, se faire une réputation de courage, personne ne voulut s'immiscer, même indirectement, dans une affaire où il n'y avait rien à

gagner et où l'on risquait de voir ensorceler ses vaches, flétrir son visage ou disparaître le plus beau de ses enfants.

Doran, néanmoins, n'abandonna en rien son généreux projet. Dès qu'il obtenait le moindre renseignement indirect sur les mouvements de Crohoore il se mettait en campagne. Lorsqu'on s'étonnait de sa hardiesse et du bonheur avec lequel il échappait à tout maléfice, il disait d'un ton moitié sérieux moitié plaisant, qu'une sorcière lui avait donné un talisman qui le préservait de tout danger. Cette façon de justifier sa témérité, loin d'être considérée comme une plaisanterie, fut un nouveau motif d'admiration pour ceux qui ne possédaient aucun charme magique qui les protégeât contre les tours diaboliques de ces petits êtres vindicatifs qu'on appelait les *bons* tout en les trouvant fort méchants, et qui obtenaient ainsi ces louanges intéressées et menteuses que la poltronnerie humaine accorde à tout despotisme.

Mais si Doran ne réussit pas à découvrir Alice, sa conduite lui valut l'estime de beaucoup de personnes qui, auparavant, n'étaient guère disposées à faire son éloge. Sa promptitude à oublier toute rancune et à rendre service à ceux dont il s'était fait de cruels ennemis produisit un revirement rapide dans l'opinion publique.

On vantait à l'envi son courage et la noblesse de son caractère; les moins exaltés oubliaient sa vie dissolue pour ne songer qu'aux bonnes qualités dont il faisait preuve. Son dévouement eut, d'ailleurs, pour lui un avantage plus solide que cette satisfaction intérieure qui suit l'accomplissement d'une bonne action. L'intrépidité et l'ardeur infatigable qu'il déploya en cette occasion excitèrent l'enthousiasme de toutes les mauvaises têtes des environs qui allaient se répétant à voix basse (mais ce murmure approbateur n'échappait pas à l'oreille exercée de Doran) : "qu'il n'y avait pas dans le comté un homme plus digne de les commander, de concen-

trer leurs forces disséminées, de diriger leurs expéditions nocturnes, de remanier leurs plans mal conçus; plus digne, en un mot, d'être leur capitaine...

Les choses en étaient là lorsque Pierce, après une maladie qui l'avait retenu au lit pendant plus de deux mois, se trouva enfin en état de faire lui-même de nouvelles démarches pour découvrir la retraite de sa fiancée et de l'assassin de ses amis.

Il va sans dire qu'il connaissait la noble conduite de Doran; mille voix louangeuses lui avaient redit les efforts incessants et les tentatives infructueuses de ce dernier. Son père, afin de le réconcilier avec son ancien rival, leur ménagea une entrevue. Pierce, pénétré d'admiration, oublia les torts de Doran; lorsque ce dernier offrit de continuer à l'aider dans ses recherches, cette offre fut acceptée avec reconnaissance. On se prodigua les poignées de main et le vieux Ned Shea manifesta bruyamment sa joie et son approbation. Bien des verres furent vidés au succès de l'entreprise et les jeunes gens se quittèrent les meilleurs amis du monde.

Ils ne tardèrent pas à se mettre en campagne. Andy qui s'était bien promis de ne rien faire qui pût amener une rencontre entre son frère de lait et Crohoore, fut le seul qui consentit par dévouement pour son maître (il eût été inutile de faire appel à tout autre sentiment) à explorer les collines où l'on supposait que le nain avait trouvé un refuge. Ce fut en vain qu'ils parcoururent nuit et jour le pays, tantôt à pied, tantôt à cheval; nulle part ils ne découvrirent la moindre trace de ceux qu'ils cherchaient.

Cependant, à en croire une foule de vagues rumeurs que les paysans effrayés cherchaient à leur cacher, Crohoore faisait de fréquentes apparitions dans les environs. Ces bruits, toujours contradictoires, qu'ils saisissaient au passage, étaient bien faits pour les intriguer. Un moment ils entendaient affirmer (mais il ne se présentait

jamais un témoin oculaire pour confirmer ces rapports indirects) que le matin même, à telle heure, on avait aperçu le nain se dirigeant vers tel endroit. L'instant après d'autres assuraient que Crohoore avait été vu à la même heure, à plusieurs lieues de là, assis au haut d'une certaine colline, sur une pierre dont on donnait le signalement, les cheveux au vent, les yeux fixés sur le vide, suivant sans doute du regard la marche de ces messagers aériens qu'on savait obéir à sa voix.

Andy ne pouvait donner à son frère de lait une plus grande preuve d'amitié qu'en l'accompagnant dans une pareille expédition. Si le danger se fût présenté sous une forme palpable, s'il se fût agi de braver des coups de bâton, voire même un coup de fusil, Andy eût affronté le péril tout aussi bien qu'un autre. Mais il lui fallait une forte dose de dévouement fraternel pour braver les êtres mystérieux qui protégeaient Crohoore à la faucille. Peu de gens arrivés à l'âge mûr (je ne dirai pas à l'âge de raison) croyaient plus fermement à l'existence de toutes ces puissances surnaturelles qu'a inventé la superstition. Gnomes, farfadets, lutins, fantômes, fées, revenants, lui causaient d'indicibles terreurs. L'idée seule d'une rencontre avec une de ces créatures redoutables le faisait frémir. Dès qu'il se trouvait seul, ses frayeurs renaissaient. Aussi, lorsqu'il s'était décidé à suivre son frère de lait, avait-il pris une résolution, qui, bien qu'elle fût loin d'être un trait de courage, l'aidait à faire bonne contenance.

Pierce, ainsi raisonnait le fidèle Andy, avait toujours été vif et emporté. Or, s'il venait à se trouver en contact avec les *bonnes gens,* il ne manquerait pas de commettre quelque imprudence et de se perdre sans retour. Il s'agissait donc d'empêcher toute rencontre de ce genre, ou d'en diminuer les dangers par une conduite obséquieuse et conciliatrice, dans le cas où elle deviendrait inévitable. Il va sans dire qu'Andy n'était pas moins

décidé à ne rien faire qui pût amener une collision entre Pierce et le protégé des *bonnes gens*. Il suivait son frère de lait comme une ombre, s'efforçant d'intercepter tout renseignement utile. Du reste, sous ce raport, sa tâche était facile, car le préjugé dont j'ai parlé devenant chaque jour plus invétéré, les paysans avaient fini par cacher avec soin leurs rencontres fortuites avec le nain.

Mais si les *paddies* trouvaient qu'il était dangereux d'inquiéter Crohoore, les magistrats du comté ne partageaient pas leur opinion. Les vols audacieux qui alarmaient le voisinage devenaient de plus en plus fréquents. Chaque nuit, une bande armée pénétrait avec effraction chez quelque riche propriétaire, et ne s'éloignait qu'après lui avoir détruit tout ce qu'elle ne pouvait emporter. La cabane du pauvre n'était pas toujours à l'abri de ces brigands, que la police recherchait en vain. Les renseignements que les magistrats avaient pu recueillir sur le compte de Crohoore leur firent supposer que le vacher pouvait bien être le chef de ces voleurs dont tant de crimes leur signalaient l'existence.

Ce soupçon se confirma lorsqu'on apprit que le nain avait été aperçu plusieurs fois dans le voisinage d'une habitation récemment attaquée. Le lendemain de l'assassinat des Dooling, le gouvernement avait offert une forte récompense à quiconque appréhenderait ou aiderait à appréhender Crohoore. Les nouvelles charges qui s'élevaient contre le nain augmentèrent l'intérêt qu'on avait à s'emparer de lui, et la police fit par conséquent des efforts considérables pour découvrir sa retraite.

L'homme à la faucille échappa à ses nouveaux persécuteurs comme il avait échappé aux premiers. Quelquefois Pierce, Doran et Andy rencontraient les agents de la force publique et se réunissaient à eux pour exécuter en commun quelque plan de campagne, sur la foi d'une indication plus ou moins authentique. Mais ils

perdaient leur temps. Le gibier qu'ils croyaient trouver au gîte continuait à se soustraire à leurs recherches.

Cette longue impunité était d'autant plus extraordinaire que le meurtrier ne paraissait nullement les craindre ; car les laboureurs, qui n'osaient le molester, le rencontraient aussi fréquemment que par le passé.

Ce serait condamner le lecteur à entendre d'ennuyeuses redites que de raconter un à un les détails des expéditions journalières et nocturnes de Pierce et de ses compagnons, attendu que ces fatigantes expéditions ne différaient entre elles que par la route suivie. Enfin, un soir, vers le commencement du mois de mai, un événement digne d'être noté vint rompre la monotonie de leurs recherches.

Le soir en question, un paysan d'un district assez éloigné pour se soustraire au joug des tyrans invisibles de Clarah et pour échapper aux terreurs qu'ils inspiraient, se présenta chez Pierce et le prévint que peu d'heures auparavant il vait vu Crohoore se dirigeant le long des collines vers un village nommé Castlecomer, situé à une distance de quelques lieues. Pierce, Doran et Andy se disposèrent immédiatement à partir et pressèrent l'inconnu de se joindre à eux ; mais celui-ci s'excusa en disant qu'il croyait avoir assez fait en indiquant le chemin. Andy, admirant sa prudence, accepta l'excuse comme fort valable.

Ils se mirent en route avec plus d'ardeur et plus d'espérance de succès qu'ils n'en avaient ressenti depuis longtemps. Aussi éprouvèrent-ils un découragement proportionné à la confiance qui les avaient animés au départ, lorsqu'il leur fallut retourner chez eux, après une nuit de fatigue inutile, sans avoir découvert la moindre trace de l'assassin.

Ils se décidèrent à revenir par la vallée de Ballyfoile, qui se trouve à quatri lieues au nord-ouest de la ville de Kilkenny. Cette vallée est formée par des collines d'une

pente rapide, presque perpendiculaire, qui se ressemblent tellement qu'on les dirait créées par l'art plutôt que par la nature; à certains endroits, il n'existe entre leurs bases qu'une distance de huit à dix pieds, et nulle part elles ne s'éloignent de plus d'une trentaine de mètres. Ces collines sont revêtues jusqu'au sommet de genêts épineux et de divers autres arbustes; sur leur versant, on aperçoit de profonds sillons creusés par l'eau qui, durant la saison pluvieuse, va grossir un petit ruisseau qui, à d'autres époques, filtre doucement à travers l'espace étroit et verdoyant qui forme le fond de la vallée. Ce paysage n'offre rien de grand ni de sublime; cependant le spectateur, placé à mi-chemin, jouit d'un tableau qui n'est pas sans charme.

Le génie de la solitude semble planer au-dessus de ces collines qui ne laissent apercevoir que le ciel.

Autrefois cette vallée était couverte d'une forêt de grands chênes, refuge favori d'une bande d'aventuriers qui jetaient l'effroi dans le voisinage, et assez nombreux (à ce que raconte la tradition) pour poursuivre jusqu'aux portes de Kilkenny les soldats envoyés contre eux. Depuis, elle avait constamment servi de retraite à ceux qui encouraient la vindicte des lois.

Pierce, Doran et Andy traversaient donc cette solitude; ils avaient atteint l'endroit où les collines se rapprochent le plus. Pierce marchait en tête, précédant de quelques pas ses deux compagnons, lorsqu'il crut entendre le bruit d'un pistolet ou d'un fusil qu'on armait. Il se retourna vivement et aperçut derrière Doran, mais un peu au-dessus de lui, un homme qui portait sa carabine à son épaule et s'apprêtait évidemment à tirer sur l'un de ceux qu'il dominait.

Avant que Pierce eût eu le temps de se jeter de côté ou de prévenir ses amis, avant même que l'étranger eût eu le temps de lâcher la détente, un coup de feu retentit et une balle, frôlant la poitrine de Doran, alla briser le

bras de l'assassin et l'arme dont il allait se servir lui tomba des mains. Pierce s'élança sur lui et le saisit au collet, tandis qu'Andy, qui avait entendu la détonation, mais qui ne savait comment les choses s'étaient passées, s'empressait de rejoindre son frère de lait. Doran, surpris et troublé sans doute par le danger inattendu auquel il venait d'échapper, fut le dernier à se rapprocher du théâtre de la lutte.

—Misérable! s'écria Pierce, quel motif vous pousse à m'assassiner? En quoi avez-vous à vous plaindre de moi? Je ne crois pas vous avoir jamais vu.

—Eh! non, je n'ai rien à me plaindre de vous, vous ne m'avez rien fait, répondit le blessé d'un ton bourru.

—Pourquoi alors avez-vous tiré sur moi, car je suis sûr que c'est moi que vous visiez.

—C'est bien possible.

—Mais, je vous le demande encore, pourquoi attenter à mes jours?

—Est-ce que je sais, moi? Demandez plutôt ça à ceux qui m'ont envoyé ici, au lieu de me secouer le bras... il est déjà en assez mauvais état sans que vous vous en mêliez.

—Et quels sont ceux qui vous ont envoyé?

—Si vous avez de l'esprit, vous le devinerez bien.

—La main de Dieu se montre dans tout cela, maître Pierce, interrompit maître Andy qui, après s'être mis en grand frais d'imagination, croyait avoir enfin deviné ce qui s'était passé: "Ce gredin voulait vous tuer, et il s'est tué lui-même.

Ce fut alors que Doran se rapprocha.

—Je parierais, s'écria-t-il, que Crohoore à la fancille est pour quelque chose dans tout ceci.

—Ne parlez pas, l'homme à la balafre, ou tâchez de mieux deviner, riposta le prisonnier.

—Vous vous repentirez de votre insolence, aussi bien que du reste, scélérat! répondit Doran.

—Scélérat ! Ah ! c'est là le nom que vous me donnez ? Eh bien, c'est vous qui vous en repentirez, aussi vrai que j'ai le bras cassé !

—Quel est celui qui vous a poussé à m'assassiner ? répéta Pierce d'une voix de tonnerre.

—Voilà un honnête garçon qui prétend le savoir.

—Pierce, vous verrez que j'ai raison, reprit Doran, le premier coup de fusil a été tiré par cet homme...

—Je vous défie de prouver cela, interrompit l'inconnu, mon fusil est encore chargé... Que diable emporte l'amorce qui n'a pas voulu prendre ! ajouta-t-il entre ses dents.

—J'ai entendu le bruit que vous avez fait en lâchant la détente.

—Mais vous n'avez entendu que cela ?

—La première balle, poursuivit Doran, vous était destinée, mon cher Pierce, la seconde allait à mon adresse. Je mettrais ma main au feu que c'est Crohoore lui-même qui, en voulait m'atteindre, a blessé son complice.

—Répondez ! s'écria Pierce ; je suis à bout de patience... Est-ce Crohore qui vous envoie ? Est-ce lui qui vous a blessé ?... Répondez, ou sinon...

Pierce arma un pistolet.

—Vous posez si bien les questions que c'est un plaisir de vous répondre... Celui qui m'envoie...

—Tenez ! interrompit Doran d'une voix éclatante, le voilà sur le versant de cette colline. Voyez-le, Pierce, voyez-le !

Pierce leva les yeux dans la direction indiquée. Crohoore, appuyé sur sa carabine, contemplait d'un air tranquille la scène qui se passait au-dessous de lui. Pierce leva le bras et tira sans atteindre le nain, qui disparut derrière la colline.

—Doran, dit le jeune fermier, emenez cet homme chez mon père, et enfermez-le de façon qu'il ne puisse échapper. Andy, suis-moi !

A ces mots, s'élançant dans la direction suivie par Croboore, il gravit la côte escarpée avec une précipitation qui rendit sa tâche plus difficile qu'elle ne l'eût été s'il eût mis à l'accomplir un peu moins d'impétuosité. Enfin, il atteignit le sommet de la colline et embrassa du regard le paysage agrandi qui se déroulait devant lui.

Nulle part il n'aperçut le meurtrier. La pente qu'il avait à descendre était beaucoup moins rapide que celle qu'il venait de gravir. A partir de cet endroit, le terrain, parfaitement cultivé, s'inclinait doucement jusqu'à la ville de Kilkenny.

Il aperçut au-dessous de lui, à peu de distance, près d'un champ de blé attenant à une prairie, un enfant à moitié nu qui gardait des vaches. Les bras croisés sur sa poitrine, afin de les réchauffer, le berger sifflait un air et dansait, au son de cette musique primitive, une gigue dont il s'acquittait, sinon avec grâce, du moins avec assez d'entrain pour entretenir la chaleur. Pierce se dirigea rapidement vers le danseur.

—As-tu vu quelqu'un descendre par ici? demanda-t-il.

—Je crois bien que j'ai vu descendre du monde par là... On ne fait que ça toute la journée.

—Oui, mais tout à l'heure, il y a un instant?

—Hia!... Pooh!... Hu!... Veux-tu t'en aller de là! cria le gamin, comme s'il n'eût pas entendu la question, et en menaçant du poing une vache qui venait de tourner la tête et contemplait d'un oeil de convoitise le blé défendu.

—Allons, dit alors Andy qui avait rejoint son frère de lait, dis-nous si tu viens de voir descendre un individu avec un fusil?

—Est-ce que j'ai l'air d'un aveugle?

—C'est-à-dire que tu as vu quelqu'un?

—Oui, j'ai vu arriver par là un chrétien qui peut se vanter d'être joliment laid.

—Merci, mon garçon: c'est justement l'homme que nous cherchons, répliqua Andy.

—Dans ce cas, vous n'aurez pas à aller loin pour le trouver, car c'est de vous que je parle, ajouta le gamin en ricanant.

—Tu es un drôle de corps tout de même, poursuivit Andy, toujours fidèle à son système de conciliation.

Pierce frappa du pied avec colère et s'éloigna. Andy, plus patient, continua à parlementer et finit par apprendre que Crohoore avait traversé la prairie quelques instants auparavant, et avait suivi le chemin que Pierce venait de prendre. La taille chétive du vacher, la carabine qu'il tenait à la main, la rapidité de sa marche et les efforts qu'il faisait pour se cacher avaient attiré l'attention du danseur. Andy, pour des motifs déjà énoncés, résolut de garder pour lui le renseignement qu'il venait d'obtenir.

Tandis qu'Andy causait avec le berger, Pierce avait continué son chemin; rencontrant une troupe de laboureurs que se reposaient dans un champ, il leur demanda s'ils n'avaient pas aperçu le nain.

—Le Seigneur l'éloigne de notre route! Le ciel nous préserve de le rencontrer! furent les seules réponses qu'il put obtenir.

Pierce, découragé ,allait s'éloigner, lorsqu'une jeune fille, hors d'haleine et pâle d'effroi, s'élança dans le champ à travers une haie, et, s'asseyant sur une grande pierre non loin de l'endroit où se tenait Pierce, parut sur le point de se trouver mal.

—Eh bien, qu'as-tu donc, Catherine, mon coeur, ma chérie? s'écria la mère de la jeune fille en se rapprochant et contemplant avec inquiétude les traits bouleversés de son enfant.

—Oh! mère, mère, je n'en reviendrai jamais, dussé-je vivre cent ans!

—Voyons, que t'est-il arrivé, mon coeur? demanda la mère en la prenant dans ses bras.

Catherine, après avoir pleuré sur le sein de sa mère, parut se remettre un peu de sa frayeur, poussa un gros soupir et reprit:

—Figurez-vous que je revenais ici par le chemin de traverse, songeant à la terrible histoire que tu nous as racontée hier au soir, lorsque, arrivée auprès de la grange à Mulrony, à l'endroit où les buissons du sureau obscurcissaient la route, je me suis heurtée en plein contre Crohoore à la...

—Chut! chut! fit la mère en levant le bras et en lançant un regard effrayé du côté de Pierce.

La fille, à ce geste qu'elle ne comprit pas d'abord, poussa un cri d'effroi et se cacha le visage dans les mains; mais sa mère l'ayant rassurée, elle termina son histoire à voix basse, de façon que Pierce n'en entendit plus un mot. Cependant il en avait assez appris pour savoir de quel côté diriger ses recherches. La grange de Mulrony et l'endroit obscur désigné par Catherine lui étaient bien connus, et il s'y dirigea d'un pas rapide, animé d'un nouvel espoir.

Il arriva près de la grange, examina le voisinage; mais n'apercevant aucune créature vivante, il s'avança dans la direction opposée à celle qu'avait dû suivre la jeune fille, et il eut bientôt gagné la grande route. Il s'arrêta alors, ne sachant plus de quel côté tourner ses pas, car il ne voyait personne. Enfin, étant monté sur une hauteur, il distingua au loin, à travers l'atmosphère brumeuse, la figure d'un homme qui s'avançait rapidement le long d'une haie. Ce devait être le nain! Remarquant l'endroit, il prit à travers champs et franchit l'espace intermédiaire avec la rapidité d'un chasseur qui poursuit un daim. Mais lorsqu'il parvint à l'endroit où

il croyait couper le chemin au meurtrier, l'homme avait disparu. Regardant de nouveau autour de lui, il crut apercevoir la même figure à une certaine distance, de l'autre côté de la haie. Il reprit sa course et gagna le second point de repère qu'il avait choisi pour but. Son coeur bondit dans sa poitrine, car une tête apparut au-dessus de la haie. Pierce tira son pistolet, sauta dans le champ voisin, et saisit l'homme au collet... Ce n'était pas Crohoore... Tout honteux de sa méprise, il adressa en balbutiant quelques excuses à l'étranger surpris.

—Dieu vous garde! dit celui-ci en ouvrant de grands yeux.

—Dieu et la Vierge vous protègent! répliqua Pierce en proie à une trépidation nerveuse qui suit presque toujours les grandes émotions, et tellement essoufflé que c'est à peine s'il put articuler cette réponse.

—Voulez-vous me permettre de vous demander votre nom? reprit l'autre, après avoir laissé à Pierce le temps de reprendre haleine. Ne seriez-vous pas maître Pierce Shea?

—Lui-même en personne.

—Alors vous êtes justement celui que je désirais rencontrer.

—Pourquoi cela?

—Je connais votre histoire, et je crois que je puis nommer l'individu après lequel vous courez en ce moment... Vous cherchez Crohoore à la faucille?

—Je ne m'en cache pas.

—Eh bien! voyez comme le hasard vous sert! J'ai idée que je pourrais vous indiquer sa retraite.

—Où? où donc?... Parlez, au nom du ciel!

—Diable! comme vous y allez!... J'ai aussi idée que vous donnerez quelque chose de joli pour le renseignement...

—Je donnerais le monde entier.

—Hé! hé! ce serait une récompense assez honnête si le monde était à vous.

—Eh bien, je donnerais tout ce que je possède.

—Et si ce que l'on dit est vrai, le total ferait une jolie somme... Mais, voyez-vous, je suis modeste, et puis j'ai un faible pour l'argent comptant... Si donc vous aviez sur vous une o udeux guinées, nous pourrions nous arranger.

Pierce mit la main dans sa poche et en tira une couple de guinées.

—Tenez, donnez-moi vite le renseignement dont j'ai besoin, et que le ciel vous récompense!

—Ces petits jaunets sont de bon aloi, je n'en doute pas, dit l'inconnu, après avoir fait résonner les pièces l'une après l'autre sur une grosse pierre.

Puis il les enveloppa dans un sale chiffon de papier. les mit dans la poche de son habit qu'il boutonna soigneusement. Puis il continua:

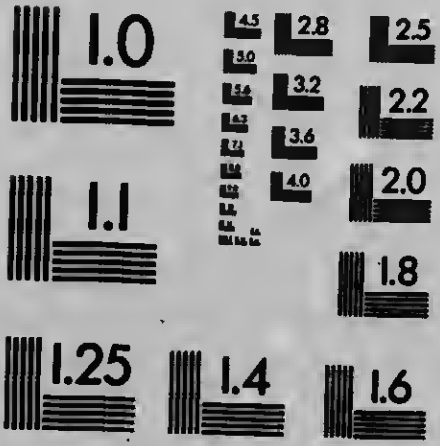
—Maintenant, je vais tout vous conter. Vous saurez maître Pierce, que je ne suis pas un de ces imbéciles comme il y en a tant chez nous (soit dit sans vouloir détériorer le pays où nous sommes nés), un de ces imbéciles de paysans qui ne savent que bêcher et labourer la terre d'un bout de l'année à l'autre... J'ai une espèce de vocation pour la loi, et je passe mon temps à porter chez l'un ou chez l'autre un bout de papier timbré ou de parchemin comme celui que je tiens là...

Le lecteur nous pardonnera de faire ici une courte digression, pour remarquer en passant que si Andy eût entendu cet aveu, il se fût probablement senti une vocation pour assommer le porteur de contraintes, car le frère de lait de notre héros avait dès son enfance voué une haine invétérée aux hommes de loi en général, aux huissiers et à leurs agents en particulier.

—Eh! que m'importe votre profession! s'écria Pierce. Ce n'est pas là ce que je vous demande.

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

—J'ai seulement voulu vous prouver que je ne suis pas assez sot pour m'effrayer de toutes ces histoires de fontômes et de *bonnes gens* que l'on fait courir. Or, j'ai appris que le gouvernement offrait une forte récompense à celui qui mettrait la main sur ce Crohoore, et j'ai questionné par-ci, j'ai interrogé par-là, tout en faisant mes petites affaires. Je me suis mis au courant de toute cette histoire, comptant bien qu'un jour ou l'autre, dans le cours de mes voyages, je finirais par rencontrer le nain. Et, ma foi! ça n'a pas manqué: depuis ce matin, je sais où le trouver...

—Mais où est-il? Répondrez-vous enfin! s'écria Pierce impatienté. Pourquoi me tenez-vous ainsi en suspens?

—Parce que vous avez mis tant d'empressement à me payer, ce n'est pas une raison pour que je vous livre trop tôt mon secret.

—Vous moquez-vous de moi? demanda Pierce en armant son pistolet.

—Je vous conseille de ne pas jouer avec cela, répondit l'homme de loi en exhibant à son tour une paire de pistolets. Pensez-vous que je sois assez sot pour m'aventurer, sans armes, dans un pays où le meilleur traitement auquel puisse s'attendre un garde du commerce c'est d'avoir quelques côtes rompues? Vous voyez que j'ai de quoi vous répondre; mais à quoi bon employer les grands moyens, quand les choses peuvent s'arranger à l'amiable? J'ai un marché à vous proposer. Voulez-vous me jurer que, dans le cas où nous réussirions à prendre Crohoore, je toucherai la récompense promise, sans que personne en détourne un seul schelling à son profit? je sais que vous venez d'une bonne race, et je me contenterai d'un serment.

—Je jure, par l'âme de mon père, que vous toucherez la somme tout entière.

—Là, voilà qui est convenu. Il n'est rien comme de

s'entendre. Cela ne vaut-il pas mieux que de gaspiller notre poudre sans rime ni raison?... Maintenant, dites-moi si vous ne voyez pas d'ici un endroit où vous seriez tenté de vous cacher, si la police se mettait à vos trousses?

Les caves de Dunmore?

A l'extrémité du champ où se trouvait Pierce et son interlocuteur, on apercevait la sombre entrée des célèbres grottes de Dunmore.

—Parbleu! on chercherait longtemps avant de trouver une meilleure cachette. Ne parlez pas à âme qui vive de la découverte que j'ai faite. J'ai à remettre ce parchemin ici près; c'est l'affaire d'un instant; je ne tarderai pas à vous rejoindre. En attendant, tenez-vous à l'entrée du souterrain, et veillez à ce que notre prisonnier ne s'échappe pas. Je consens à passer pour un fripon si, à mon retour, je ne vous aide pas à vous emparer de lui.

VIII

La cave de Dunmore est une des curiosités naturelles du comté de Kilkenny. Bien des voyageurs s'écartent de leur chemin pour la visiter; mais les paddies des environs se gardent bien d'y entrer, ils la regardent comme le séjour favori de ces êtres fantastiques dont la puissance surnaturelle excite encore aujourd'hui la terreur d'un peuple ignorant et impressionnable. C'est dans ce mystérieux souterrain que se rassemblent, dans les grandes occasions, les nombreuses familles dont se compose la gent féerique; c'est là surtout que travaillent de préférence les petits ouvriers chargés de chausser la nation microscopique dont ils font partie, et qui, à la suite d'une commande importante, y arrivent en foule de tous les coins de l'île, car on soupçonne la grotte de communiquer par des galeries souterraines avec les districts les plus éloignés. Au temps jadis, peu de sceptiques osaient mettre en doute la présence passagère dans les caves de Dunmore, de ces industrieu xcordonniers; mille témoins dignes de foi avaient entendu le tapage que faisaient leurs petits marteaux; mille autres avaient entrevu, à l'heure où les étoiles commencent à pâlir, la casaque verte et l'aigrette rouge qui, comme on sait, font partie de leur uniforme.

C'est aussi la demeure d'esprits plus terribles qui se tieunent tout au fond de la caverne, errant sur les bords d'un petit ruisseau souterrain qui forme, dit-on la limite de leur empire. Ces esprits prennent plaisir à exterminer les mortels assez osés pour franchir la source

défendue et empiéter sur leur domaine. Les nombreux fragments d'ossements humain répandus dans le lit du ruisseau attestent la puissance et le caractère vindicatif de ces êtres peu endurants.

L'aspect intérieur du souterrain est de nature à exciter la terreur dans une âme supersticieuse. Une pente rapide qui prend naissance à l'extrémité d'un terrain parfaitement uni, mène aux caves par une immense voûte à moitié caché par une végétation parasite et sauvage, d'où les hiboux, les choucas, et les orfraies s'envolent avec des cris sinistres à l'approche du visiteur. Il faut avoir une imagination bien rebelle pour ne pas hésiter à franchir le seuil de cet antre lugubre qui excite à la fois et repousse la curiosité, qui semble annoncer un monde nouveau à explorer et des dangers à courir.

Lorsque le visiteur se décide enfin à pénétrer dans la cave, la clarté des torches lui montre, suspendues au-dessus de sa tête, d'immenses masses de pierre qu'on s'attend à voir crouler à chaque instant. A peu de distance de l'entrée, on aperçoit deux passages qui divergent à droite et à gauche. Pour explorer le premier, il faut d'abord escalader une barrière de roches humides sur lesquelles le pied glisse à chaque pas, à mesure qu'on avance, la galerie se rétrécit et s'abaisse ; il ne reste d'autre alternative que de rebrousser chemin ou de se traîner en rampant sur des pierres, où l'eau qui filtre d'en haut a creusé çà et là des trous profonds. Enfin, pour peu qu'on ait le courage de ne pas reculer devant ces obstacles, on se trouve dans une immense excavation dont la voûte est soutenue par des colonnes cannelées rangées à des intervalles symétriques et qu'on dirait taillées par le ciseau des hommes. C'est la salle de bal des *bonnes gens,* et les paddies assurent que lorsqu'une illumination féerique éclaire les innombrables cristallisations qui forment les colonnes et les parois de la grotte,

le tableau devient trop éblouissant pour que des yeux mortels puissent le contempler sans être aveuglés.

L'autre passage aboutit au ruisseau souterrain dont j'ai déjà parlé, et qui roule des débris d'ossements sont encore entiers, ainsi que j'ai pu m'en assurer lorsque j'ai visité la grotte de Dunmore afin de peindre avec plus de fidélité un des décors du drame que je raconte. Plongeant le bras dans l'eau limpide, au grand effroi de mon guide, j'en ai retiré un tibia parfaitement conservé et d'une dimension peu commune. C'est sans doute à l'époque de nos dernières guerres civiles que des malheureux y auront cherché un refuge et y seront mort de faim.

C'est à l'entrée de ces caves, en face de l'orifice béant, que Pierce se disposa à attendre le retour de sa nouvelle connaissance. Repassant dans son esprit les paroles du recors (dont la profession, du reste, inspire une grande méfiance à tout bon Irlandais), il se demanda s'il devait y ajouter foi. La physionomie rusée et les façons de l'homme de loi n'étaient pas faites pour dissiper ses doutes. Mais une pensée accablante vint bientôt s'emparer de lui et changer le cours de ses réflexions. Peut-être sa maîtresse, sa bien-aimée Alice avait-elle été entraînée par Crohoore au fond de cette sombre caverne! Peut être en ce moment, y appelait-elle la mort pour la délivrer d'une existence devenue odieuse! Peut-être même n'était-elle plus qu'un cadavre pourrissant dans l'obscurité et privé d'une sépulture chrétienne! Le souvenir de l'horrible scène qu'il avait contemplée le lendemain de l'assassinat des Dooling vint alors l'assaillir, et il s'assit sur le gazon, en proie à un sinistre pressentiment. Il resta plongé dans sa pénible rêverie, jusqu'au moment où la voix d'Andy vint le rappeler à la réalité.

Levant les yeux, il aperçut ce dernier qui tenait son fusil d'une main et de l'autre la boîte à lait. On avait eu toutes les peines du monde à décider Andy à adopter

comme moyen d'attaque ou de défense, un instrument aussi compliqué qu'un fusil. A son gré, une bonne trique valait beaucoup mieux; cette arme primitive n'exigeait aucun apprêt, on ne perdait pas un temps infini à la charger, à en renouveler l'amorce, à la porter à son épaule, à viser; il n'y avait pas besoin de fermer un oeil avant de pouvoir s'en servir. Il avait d'ailleurs un autre motif pour la préférer, c'est qu'il la maniait avec beaucoup plus de dextérité que sa carabine. Quoi qu'il en soit, il se présenta à Pierce armé à la fois d'un fusil et d'un pot à lait.

Passant auprès de la cabane d'un cousin éloigné de la soeur du père de sa mère, Andy avait aperçu une fumée bleue qui s'échappait par la porte, indice certain qu'on venait de renverser sur la table toute une marmite de pommes de terre et qu'on allait déjeuner. Fort de sa parenté (dont ses cousins cependant n'avaient jamais entendu parler) il se mit à table, et après avoir fait honneur aux pommes de terre, qu'il arrosa de lait caillé, il obtint pour Pierce une galette et une mesure du même liquide. En traversant un champ, il avait aperçu une vache qui ne demandait pas mieux que de lui fournir du lait plus frais, et renversant le contenu de sa boîte, il l'avait remplie d'une boisson plus agréable.

—Et je parie bien que celle qui viendra traire la jolie bête, va croire que les *bonnes gens* l'ont devancée, continua Andy en terminant son récit.

Pierce, malgré ses préoccupations, ne put s'empêcher de sourire à l'histoire de cette parenté improvisée et de ce repas extorqué. Andy tira de sa poche la galette annoncée, qu'il offrit à son frère de lait en lui disant:

—Mangez, maître Pierce, vous devez avoir faim... Mais vous avez choisi un vilain endroit pour vous asseoir, continua-t-il en dirigeant les yeux vers la cave; nous serons mieux là-bas.

Ces paroles réveillèrent les craintes de Pierce, qui répondit en se levant :

—C'est ici qu'il faut attendre, Andy ; Crohoore à la faucille est dans la cave de Dunmore, et je l'en arracherai, dût-il m'en coûter la vie !

La boîte à lait s'échappa des mains d'Andy et tomba à terre. Le maladroit tâcha de la rattraper ; mais, loin de réussir, il lui imprima un nouvel élan qui l'envoya rouler sur la pente qui menait aux caves. Il la suivit du regard et s'écria en la voyant disparaître :

—Le diable t'emporte !... puisque tu veux rouler, roule donc jusqu'à ce que tu arrives au fond de l'enfer !

—Voyons, Andy, il n'y a pas de quoi te désoler, le mal est fait...

—C'est vrai. *A lait versé pas de remède*, comme dit le proverbe. Mais ce que je voudrais empêcher, mon cher maître, c'est que vous ne suiviez ce satané pot à lait... Dites-moi que vous plaisantiez. Vous ne songez pas à poursuivre Crohoore jusqu'à dans cette maudite caverne ?

—Dans quelle autre intention serais-je venu puisque je sais qu'il est là ?

—Comment savez-vous qu'il s'y trouve ? En êtes-vous sûr ?

Pierce raconta ce qui s'était passé entre lui et le recors.

—Mais, là-dedans, vous avez encore moins de chance contre lui que partout ailleurs ! s'écria Andy après avoir écouté ce récit ; songez donc que les *bonnes gens* l'y entourent par milliers !

—Rien ne m'arrêtera, Andy... rien que les portes de l'enfer même.

—Ma foi, entre l'enfer et ces grottes la différence n'est pas grande.

La conférence fut interrompue par l'arrivée du nouvel allié de Pierce.

—Qui diable avez-vous là? demanda-t-il tout bas à ce dernier en lançant un regard plein de défiance dans la direction d'Andy.

—C'est mon frère de lait, vous pouvez vous fier à lui comme à moi.

—Très bien! mais s'il lui prenait envie de vouloir partager la récompense avec moi?

—Soyez tranquille quant à cela... je vous réponds que ce garçon ne consentirait pas pour tout l'or du monde à jouer le rôle d'un dénonciateur.

—Alors c'est justement l'espèce d'imbécile qu'il nous faut... Mais nous ne pouvons pas nous aventurer là-dedans sans lumière, et je n'en trouverai qu'au prochain village... N'y aurait-il pas un peu d'argent blanc dans la poche où vous avez pris l'or?

Pierce lui remit un schelling.

—J'aime vos poignées de main, di tle recors en empochant l'argent; j'ai à Castlecomer un vieux cheval qui me ramènera, et, soyez tranquille, je ne m'arrêterai pas en route. En attendant, faites bonne garde.

Andy, qui avait à peu près deviné la profession de l'étranger, se consola en pensant que ce dernier mentait en affirmant avoir vu Crohoore se réfugier dans la grotte, et il tourmenta Pierce en lui faisant part de ses doutes.

—Cet homme est un filou, qui a réussi à vous soutirer une assez jolie petite somme, et il ne reviendra pas... Je suis fâché, mon bon maître Pierre, de voir que vous continuez à jeter votre argent par la fenêtre, continua Andy, qui aurait cru manquer à un devoir sacré s'il eût laissé passer une aussi belle occasion de faire le mentor.

Pierce ne répondit pas à cette remontrance. Cependant à mesure que le soleil baissait, Andy répétait ses assertions sur un ton encore plus affirmatif, déclarant que Crohoore n'était pas dans les caves, pas plus que lui-même, Andy, n'y était. Pierce, néanmoins, ne désespérait pas. Le village le plus voisin, Castlecomer, se

trouvait à une distance de cinq milles, et, en prenant en considération le cheval dont le recors avait parlé, il fallait au moins trois heures pour aller et venir. En effet, à la grande joie de Pierce et au grand dépit de son frère de lait, le porteur de contraintes, parti vers midi, fit son apparition trois heures après, monté sur un vieux cheval appartenant à l'illustre famille des Rossinantes, et muni de deux chandelles et d'un briquet.

Andy contempla d'un air ébahi les préparatifs auxquels se livrèrent Pierce et son compagnon avant de pénétrer dans les caves. Il ne pouvait comprendre qu'on eût le courage de mettre à exécution un pareil projet, et lançait de temps à autre au malencontreux paddy des regards pleins de colère.

Les préparatifs terminés, Pierce se retourna vers son frère de lait et lui dit :

—Andy, vous monterez la garde à l'entrée de la grotte. Si par hasard l'assassin nous échappait, il est impossible que vous le manquiez. Allons, une poignée de main, Andy, poursuivit le jeune fermier en voyant de grosses larmes inonder les yeux de son ami d'enfance, et et tenez-vous prêt à agir.

—Oh ! Pierce, mon cher Pierce, répliqua Andy en faisant d'étranges grimaces pour cacher son émotion et sans lâcher la main qu'on lui avait tendue, Pierce, mon ami (la poignée de main le rendait familier), suivez mon conseil, n'entrez pas là dedans, car si vous y entrez vous n'en sortirez pas vivant.

—Vous vous alarmez à tort, Andy.

—Songez donc à quels êtres vous avez affaire ! des gens qui se soucient de votre fusil comme d'un brin de paille !

—Mon parti est pris, ne cherchez pas à me retenir.

—Qnue dirai-je à votre père, le vieux Ned Shea, quand il me faudra m'en retourner sans vous ?

—Voyons, Andy, lâchez ma main, le temps presse.

—Mais, on ne pourra pas même vous enterrer comme un chrétien ! persista le fidèle Andy. Croyez-vous qu'on reconnaisse vos ossements au fond du ruisseau ensoleilé ?

—Lâchez-moi, vous dis-je !

—Eh bien, puisque vous ne voulez rien écouter, allez donc au diable ! s'écria Andy furieux de l'obstination avec laquelle on repoussait ses salutaires conseils, sans toutefois relâcher l'étreinte dans laquelle il retenait la main de celui qu'il voulait sauver.

—Dites donc, grand dadais, cria Paddy qui s'était déjà rapproché des caves, laisserez-vous votre maître vaquer à ses affaires, à la fin ?

—Vous ferez bien de vous taire, vous, si vous ne voulez pas que je détériore votre vilaine carcasse, riposta Andy... Si je vous tenais !

—Ah çà, Andy, est-ce que vous prétendez me retenir de force ?

—Ma foi, s'il n'y a pas d'autre moyen de vous sauver j'essayerai celui-là ! Et Andy, lâchant son fusil qu'il tenait de la main gauche, enlaça son frère de lait dans ses bras.

—Bah ! il faut un homme plus solide que vous pour ça, dit en souriant Pierce qui se débarrassa de cette étreinte amicale par une secousse un peu vive qui fit perdre l'équilibre à Andy.

Celui-ci trébucha et alla rouler à quelques pas de là : avant qu'il eût eu le temps de se relever, Pierce avait disparu dans la caverne précédé de Paddy.

Le fidèle Andy oublia un moment ses terreurs et s'y élança à son tour. Guid épar la clarté des chandelles il tâcha de suivre son frère de lait, mais il tombait ou glissait à chaque pas sur des pierres inégales et humides. Enfin, il aperçut la lumière au-dessus de lui. Les explorateurs franchissaient cette barrière rocheuse que j'ai indiquée.

—Attendez-moi un instant, Pierce! cria-t-il, que je puisse au moins dire que j'ai été tué à vos côtés!

—Veux-tu retourner à ton poste, grommela Paddy; tu es grand, mais tu n'as pas plus de coeur qu'une souris.

—Je te ferai bien voir le contraire si tu me donnes le temps de te rejoindre! répondit Andy en poussant un cri de rage et en jetant son chapeau à terre en signe de défi.

Mais Paddy était trop loin pour apercevoir le cartel qu'on lui lançait, et il continua son chemin laissant Andy cuver sa colère dans le froid et l'obscurité. Le chapeau, lassé sans doute de tous les mauvais traitements qu'on lui faisait subir depuis si longtemps, se cacha si bien que son propriétaire fit de vains efforts pour le retrouver et dut enfin se résigner à regagner le grand jour en abandonnant sa coiffure aux habitants de la cave. Une fois dehors il s'assit et se livra au monologue suivant:

—Dieu t'assiste, mon pauvre Pierce! mais je crains bien de t'avoir v upour la dernière fois! Et quel est celui qui, t'ayant rencontré par hasard, ne te regretterait pas!... Quel est celui qui ne s'écrie en apprenant ton sort fatal: "Quel dommage qu'il n'ait pas prêté l'oreille aux bons avis que lui donnait son frère de lait!... Par ce fusil que voilà je me réfugierai dans le Connaught ou dans quelque autre pays sauvage plutôt que de m'en retourner chez nous sans mon pauvre Pierce!... Hélas! son pareil n'existe pas sur la terre..."

Andy, de plus en plus ému à mesure qu'il prononçait cette oraison funèbre anticipé, finit par éclater en sanglots.

—Qu'avez-vous à vous désoler de la sorte? lui demanda une vieille qui venait de descendre la pente à la recherche d'une vache égarée.

Comme Andy n'avait aucun motif pour cacher la cause de sa douleur, il raconta tout ce qui s'était passé.

—Vous avez bien raison de pleurer, car il ne faut rien moins qu'un miracle pour le retirer vivant de cette cave endiablée, dit la vieille en s'éloignant à la poursuite de sa génisse.

En continuant ses recherches dans diverses directions, elle annonça la grande nouvelle à tous ceux qu'elle rencontrait. L'histoire ne tarda pas à se répandre, et, au bout d'une heure, Andy se trouva entouré d'une foule de vieillards et d'enfants qui lui offraient leurs compliments de condoléance et lui répétaient une foule de traditions affreuses concernant la grotte. Puis ces consolateurs, à la façon de ceux de Job, lui fournirent des preuves plus ou moins convaincantes de la puissance surnaturelle du nain, et des détails effrayants sur ses dernières apparitions dans les endroits les plus ensorcelés.

Tandis qu'on s'efforçait ainsi de rassurer le pauvre Andy, le jour commença à baisser. Les rochers qui encadraient le paysage se rembrunirent, et l'orifice menaçant de la grotte devint de plus en plus sombre. On ne se parla plus qu'à voix basse et le groupe des causeurs se resserra autour d'Andy. Personne ne se souciait de s'en retourner seul, personne non plus ne voulait témoigner de la frayeur en proposant aux autres de partir tous ensemble. On n'osait plus désigner ni regarder la cave: on chercha même un autre sujet de conversation. Mais, tandis qu'on s'efforçait de parler d'autre chose, la cave elle-même se mit à parler tout à coup, laissant échapper des sons d'autant plus terribles que la distance ne permettait pas de leur assigner une cause certaine. Etaient-ce des cris de menace ou des cris de détresse que l'écho leur apportait?

—Misère! misère! cria Andy, c'en est fait de lui!

—Voyez !voyez! reprit en choeur deux ou trois de assistants.

Une lueur rougeâtre venait d'apparaître au fond de la cavité. Cette lumière, se rapprochant par degrés permit bientôt aux spectateurs de distinguer le visage bien connu de celui qui la portait. Les paysans poussèrent un cri d'effroi et la lumière disparut; mais une seconde après on entendit un léger bruit à l'entrée même de la cave, et Crohoore à la faucille s'élança au milieu des spectateurs épouvantés qui lui barraient bien involontairement le passage.

Andy, faisant un effort désespéré pour dominer sa terreur, porta son fusil à son épaule, coucha en joue le nain, et tira. Le mouvement de recul de la vieille carabine fut si violent qu'Andy faillit tomber; tandis que Crohoore, traversant le groupe consterné qui, à son approche, se dispersa dans toutes les directions, gravit la côte qui fait face à la grotte et ne tarda pas à disparaître grâce à l'obscurité naissante et à la nature du terrain. Sa disparition fut le signal d'un *Te Deum* général, et les curieux, heureux d'en être quittes pour la peur s'éloignèrent en silence abandonnant Andy aux horreurs de sa position.

Tandis que ce dernier s'assurait si dans sa chute (que chacun naturellement attribuait à une mauvaise plaisanterie des protecteurs du nain) il ne s'était pas brisé quelques côtes, il vit apparaître le recors nue tête, le visage pâle et défait, en proie à une grande agitation. L'allure sournoise et impudente de Paddy avait disparu pour faire place à une frayeur qu'il ne cherchait pas à cacher.

—Qui a tiré ce coup de fusil? demanda-t-il à voix basse.

—C'est moi... et je n'ai pas envie de recommencer répondit Andy en continuant son inspection.

—Vous avez tiré sur Crohoore?

—Sur qui voulez-vous que j'aie tiré, si ce n'est sur lui?

—Et l'avez-vous atteint?

—Parbleu!... mais quel mal ça pouvait-il lui faire? Vous savez bien que les gens de sa sorte se moquent pas mal d'une balle.

—Où est Pierce?

—Ah çà, oiseau de malheur, est-ce pour m'adresser cette question que vous sortez de votre trou?... C'est à vous de m'apprendre où il est, sinon...

—Vite! vite! prenez cette lumière et cherchez-le dans la galerie gauche; puisqu'il n'est pas sorti vous le trouverez sans doute là.

A ces mots, Paddy sauta lestement sur le vieux cheval qu'il avait attaché par la bride avant de pénétrer dans la grotte.

Andy, demeuré seul, entra résolument dans la cave, soutenu par l'affection qu'il avait vouée à Pierce et rassuré par la certitude de ne pas y rencontrer le nain. Il s'élança à travers les dangereuses inégalité de ce sol humide appelant à grands cris son frère de lait; mais les échos logés dans les détours et les cavités du souterrain ne lui renvoyèrent que le son de sa propre voix qu'il traduisit en mille sombres et vagues menaces. Il gagna enfin, non sans avoir parfois hésité, la source qui traverse la galerie de gauche, et là ses pressentiments se trouvèrent confirmés. Il y aperçut son frère de lait immobile et sans connaissance.

Poussant un cri de douleur, Andy souleva son ami d'enfance afin de le transporter hors de ce séjour maudit. Pierce, cependant, après avoir poussé un profond soupir, ne tarda pas à rouvrir les yeux et à regarder autour de lui d'un air effaré. Dès qu'il eut reconnu Andy, il exprima le désir de quitter immédiatement la grotte, désir auquel celui-ci, comme on le pense bien, n'opposa pas la moindre résistance. La fraîcheur de l'atmosphère

extérieure acheva de ranimer le jeune fermier, qui de
manda à son compagnon s'il s'était écoulé beaucoup d
temps depuis qu'il avait pénétré dans le souterrain, e
s'enquit de ce qui s'était passé au dehors. Il se laissa
aller à un accès de fureur en apprenant que Crohoore
était parvenu à s'échapper, et accusa Andy de négli
gence et de poltronnerie. Ce dernier plaida en vain
qu'il n'y avait pas de sa faute si une balle assez bien di
rigée pour infliger une blessure mortelle à tout autre
individu, avait passé sans lui nuire à travers le corps
d'un être aussi invulnérable qeu Crohoore; Pierce n'en
soutint pas moins que, lui présent, le ravisseur d'Alice
n'eût jamais réussi à s'enfuir de la cave.

Lorsque Andy voulut à son tour procéder à un interrogatoire, Pierce se montra peu disposé à répondre aux questions qu'on lui adressait. Tandis que son frère de lait cherchait à le rendre plus communicatif, Jack Doran, accompagné du vieux Ned Shea, les rejoignit. Ils étaient venus à la rencontre de Pierce et avaient amené un troisième cheval destiné à ce dernier. Celui-ci, épuisé par les émotions de la journée, harassé de fatigue, s'empressa d'en profiter pour retourner à Clarah.

On se rappelle que Doran avait le matin même conduit l'assassin de Ballyfoile chez le père de Pierce. Cet homme avait enfin avoué que c'était bien Crohoore qui l'avait poussé à commetetre l'attentat; mais il ignorait ou prétendait ignorer les motifs du nain qu'il ne connaissait que pour l'avoir rencontré par hasard et dont il devait recevoir une assez forte somme s'il réussissait à le débarrasser d'un persécuteur acharné. On espérait cependant que le coupable livré à la justice ferait des aveux plus complets. Pierce, dès qu'il eut regagné la maison paternelle, s'empressa d'aller interroger le prisonnier qui, loin de témoigner le moindre repentir, se montra encore plus effronté que le matin et parut se moquer des menaces qu'on lui adressa.

On l'avait enfermé dans un caveau récemment construit et dépourvu de croisée; la porte, les verrous et la serrure étaient d'une solidité à toute épreuve. Pierce furieux, déclara que le lendemain même il livrerait à la justice ce dangereux bandit.

Le lendemain matin, lorsqu'il ouvrit la porte afin d'amener son prisonnier, le caveau était vide! Le nom de *Crohoore à la faucille*, tracé sur le mur en lettres de sang, semblait indiquer que le nain avait favorisé l'évasion de son complice.

IX

Les circonstances qui avaient marqué cette dernière expédition firent une vive impression sur le fiancé d'Alice. Il devint sombre et rêveur; il avoua même à son frère de lait qu'il commençait à croire que le nain était en effet protégé par une puissance invisible. Les terreurs superstitieuses d'Andy se réveillèrent plus fortes que jamais en entendant cet aveu. La conversion apparente de Pierce lui causa une joie mêlée de crainte. Il demeura quelques instants immobile, les yeux fixés sur le plancher, puis s'éloigna en murmurant:

—Allons, il n'y a plus qu'un moyen, il faut consulter Garrohde le sorcier.

—Ma foi, s'écria Doran, lorsque Pierce lui parla à ce sujet, si Alice n'est pas ensorcelée, il faut s'arrêter à une hypothèse plus déplorable encore...

—Que voulez-vous dire? interrompit vivement son compagnon.

—Parbleu, je veux dire ce que j'ai dit, ni plus ni moins.

—Ce n'est pas là une réponse... Expliquez-vous!

—Sot que je suis! s'écria Doran, du ton d'un homme qui vient de commettre une étourderie, j'avais bien besoin de parler de cela!... Il s'agit d'un cancan de vieille femme, d'un bruit en l'air... N'y pensons plus...

—N'y plus penser?... J'exige au contraire, que vous me les expliquiez.

—Non, non, dans votre propre intérêt, je dois me taire.

—Voyons, Doran, est-ce se conduire en honnête homme, en ami, que de me cacher quelque chose concernant Alice?... Vous ne sortirez pas de cette chambre sans m'avoir donné l'explication que je demande.

La scène se passait, à une heure assez avancée de la nuit, dans la grande salle de la ferme appartenant à Ned Shea, où les deux interlocuteurs fumaient et buvaient en attendant que le sommeil vint les réclamer.

—Alors je ne bougerai pas d'ici, mon garçon, répliqua tranquillement Doran en remplissant de nouveau son verre. J'aimerais mieux y rester d'un bout de l'année à l'autre que de vous raconter les sornettes auxquelles j'ai été assez étourdi pour faire allusion : je suis convaincu qu'il n'y a rien de vrai dans ce qu'on dit, mais cela augmenterait votre chagrin, et je ne veux pas être pour vous un messager de malheur.

—Ecoutez-moi, Doran. Je sais que je possède en vous un ami sincère, vous me l'avez prouvé autrement que par des mots : mais dans la situation d'esprit où je me trouve, je ne puis souffrir que vous me teniez en suspens. Donc, à moins que vous n'ayez l'intention de m'irriter outre mesure, vous allez dissiper ou confirmer les doutes que vos paroles ont éveillés en moi.

Pierce était devenu très pâle et tremblait de colère.

—Eh bien, plutôt que de me brouiller avec vous, je vous dirai tout ce que je sais ; mais, si je cède à vos prières, n'allez pas croire que je me suis laissé intimider. Jamais on ne réussira à me faire peur!...

—Je vous connais trop bien pour en douter : cela doit vous suffire... Au nom du ciel, ne continuez pas à me torturer ainsi.

—Souvenez-vous que j'ai cédé à vos supplications...

—Je ne l'oublierai pas, et je vous pardonne d'avance la douleur que vous pouvez me causer.

—Eh bien, on pense que, si Alice n'a pas perdu la raison, si elle n'est ni morte ni ensorcelée, c'est de son

propre gré qu'elle reste auprès de Crohoore à la fa
cille.

—Ah! on croit cela? demanda Pierce; j'avais pre
que deviné ce que vous alliez me dire.

—Oui, répliqua Doran qui paraissait observer l'eff
de ses paroles, on prétend qu'elle aurait pu profite
d'une des nombreuses absences du nain pour s'échappe
et rejoindre ses amis. Leur retraite se trouve évidem
ment dans le voisinage; or, nous avons parcouru le pay
à plusieurs lieues à la ronde, visitant tous les endroit
que le misérable aurait pu transformer en une prison
solide. C'est ce qui fait penser qu'elle doit habiter vo
lontairement quelque cabane dont elle pourrait abattre
les murs d'un coup de pied...

—Et quels sont ceux qui disent cela? interrompit
Pierce qui avait peine à comprimer son émotion.

—Des gens qui ne demandent pas mieux que de deve-
nir vos amis, et qui, probablement, pourraient vous en
apprendre davantage. Vous savez de qui je veux parler?

—Oui, oui, oui... il s'agit des Enfants Blancs?

—Chut!... Ah! Pierce, voilà des gaillards déterminés qui se mettraient au feu pour obliger un ami!... Mais vous comprenez, poursuivit Doran en posant la main sur le bras de son interlocuteur, vous comprenez qu'il faut que, de leur côté, ils puissent compter sur le camarade...

—Le ciel me préserve de croire un seul mot de ce que vous avez avancé! s'écria Pierce, se livrant tout à coup à une douleur qu'il avait réussi à contenir jusqu'alors. J'aimerais mieux savoir Alice morte, j'aimerais mieux me voir condamné à creuser sa tombe, que de supposer que c'est de son propre gré qu'elle reste avec l'assassin de ses parents!... Cette idée me rend fou!...

Suffoqué par les larmes, Pierce se tut et laissa retomber sa tête sur le bras de son ami.

—C'est ma faute, dit Doran, je n'aurais pas dû céder

à vos instances... mais, pour ma part, je ne crois pas un mot de tous ces bruits...

—Je voudrais bien voir qu'on osât me dire qu'on y croit! s'écria Pierce en se redressant. Je vous défends d'y croire, entendez-vous!

—Je crois que vous avez envie de chercher querelle à quelqu'un, répliqua son compagnon d'un ton de reproche; mais je vois combien vous souffrez, et je vous plains trop pour me formaliser de ce que vous pourrez me dire dans un moment d'irritation... Seulement, j'avoue que je ne m'attendais guère à être traité ainsi après tous les efforts que j'ai tentés, après avoir pris fait et cause pour vous, lorsque vous étiez incapable de lever un doigt et qu'il ne se trouvait pas un autre ami ou plutôt un autre sot pour s'intéresser au sort de votre fiancée!...

L'amertume de ce reproche parut calmer l'agitation du jeune fermier et le rappeler à de meilleurs sentiments. De nouvelles larmes remplacèrent celles que la colère avait séchées dans ses yeux, et il se rassit en tendant la main à son ami.

—Pardonnez-moi, Doran, dit-il, je suis un ingrat; je n'aurais pas dû oublier que c'est un ami qui me parle.

—Un ami véritable, qui vous supplie de ne plus songer à une ridicule calomnie, dont il se repentira toujours de vous avoir entretenu.

—Ce ne sera pas une tâche facile, Jack, répliqua Pierce.

Il avait raison: le coup avait porté, la blessure était profonde; jamais, depuis les tristes événements qui étaient venus troubler son bonheur, il n'avait éprouvé un désespoir plus violent, une angoisse plus poignante.

—Vous me parliez tout à l'heure des... de vos amis, reprit-il avec une certaine hésitation. Comment, en quoi peuvent-ils m'aider?

—D'abord, j'ai lieu de croire qu'ils ont enfin décou-

vert la retraite de Crohoore, ou du moins qu'ils sont sur la piste.

—Je croyais qu'ils avaient refusé obstinément de rien entreprendre contre ce nain maudit?

—En effet, mais aujourd'hui que je suis leur chef dûment élu, aujourd'hui que je les ai guidés avec succès dans une ou deux expéditions, j'exerce sur eux plus d'influence que jamais. J'en ai profité pour leur apprendre à se moquer des *bonnes gens;* si bien que j'en connais qui riraient au nez du diable avec ou sans cornes. J'ignore comment ils sont parvenus à découvrir la retraite ou les traces de celui que nous cherchons; ils ne me l'ont pas dit, et vous comprenez que je n'ai pas le droit d'exiger des aveux sur un point qui ne touche en rien aux intérêts de l'association. Ils ne font rien pour rien; voici leurs conditions: "Si Pierce Shea consent à se joindre à nous et à se conduire en homme de coeur qu'il est, nous nous engageons à retrouver Alice Dooling en moins de trois jours et à obtenir, pour Crohoore un logement gratis dans la prison de Kilkenny.

—Qu'exigent-ils de moi en échange de ce service? Que je m'enrôle parmi eux? que je prête un serment demanda Pierce après une pause de quelques minutes.

—Silence! les murs ont des oreilles. Pour ce soir, laissons de côté les détails. Consentez seulement à écouter ce qu'ils ont à vous dire, vous ferez ensuite ce que bon vous semblera.

—Où pourrai-je les rencontrer?

—Nous les chercherons ensemble, si cela vous plaît, répliqua Doran avec insouciance; mais faites comme vous l'entendrez, je ne veux pas vous influencer.

—Quand puis-je leur parler? demain soir?

—Justement, cela tombe bien; demain soir nous les trouverons sans aller bien loin.

Pierce ne répondit rien; mais ses dents serrées, la ri-

gidité de ses traits, et l'incertitude de son regard annonçaient une grande agitation morale. Au bout de deux ou trois minutes, il se leva brusquement, saisit un chandelier en disant :

—C'est entendu, nou sirons ensemble. Afin de ne pas éveiller les soupçons, vous ferez bien de m'attendre auprès de la grande croix de pierre au lieu de venir me prendre ici.

—C'est convenu, dit Doran, je vous y attendrai à dix heures ; mais soyez exact, car autrement je serais obligé de partir sans vous. Bonne nuit.

Les deux amis échangèrent une poignée de main, et se retirèrent chacun dans sa chambre.

Le lendemain soir, à dix heures précises, ils se retrouvèrent au pied de la grande croix. Après une conversation qui ne dura que quelques minutes, Doran engagea Pierce à le suivre, puis s'éloigna d'un pas rapide, s'arrêtant parfois pour regarder autour de lui, et choisissant de préférence les chemins de traverse fort mal entretenus que Pierce ne connaissait pas ; après avoir ainsi marché pendant près de trois quarts d'heure, ils arrivèrent dans une lande sauvage couverte de genêts et semée de rochers, où l'on apercevait, adossé contre une colline, une misérable cabane, seule habitation qui s'élevât dans cette solitude.

Une lumière brillait à travers les crevasses de la porte et à travers le trou pratiqué dans un des murs et servant à la fois de fenêtre et de cheminée. A mesure qu'ils se rapprochaient, le murmure confus d'une gaieté désordonnée, de conversations et de chants bruyants que dominaient les notes criardes de la cornemuse nationale parvint jusqu'à eux.

—C'est là que sont les amis, dit Doran lorsqu'ils furent arrivés à quelques pas de la porte.

Il avait à peine parlé, qu'un homme de haute taille

surgit de derrière un épais buisson de genêts auprès d
quel ils venaient de s'arrêter, et cria:

—Qui va là?... Quel temps fait-il?

—La nuit est belle, répondit Doran, bien que la lu
se tînt cachée derrière d'épais nuages, et qu'on n'ape
çût pas une étoile.

—C'est bien, vous pouvez passer, dit la sentinelle qu
disparut aussi rapidement qu'elle s'était montrée.

—Entrons, dit alors Doran en se dirigeant vers la
cabane.

—Un moment! s'écria Pierce, tandis que son compa-
gnon cherchait à soulever le loquet de bois qui mainte-
nait la porte Je voudrais avant de me décider...

—Quel enfantillage! Auriez-vous peur? interrompit
Doran. Le moment est bien choisi pour hésiter!

—Vous avez raison: il est trop tard pour reculer.

Au même moment, Doran souleva le loquet, la porte
s'ouvrit et les deux amis pénétrèrent dans la cabane.
Leur entrée fit succéder un profond silence au tapage
qu'ils avaient entendu du dehors. Huit ou dix hommes
qui s'étaient levés tout à coup, portèrent leur main à
leur poitrine, comme pour y chercher une arme cachée,
témoignant par ce geste, aussi bien que par leurs sour-
cils froncés, qu'un étranger ne devait pas s'attendre à
trouver parmi eux un accueil très favorable. Mais lors-
que Doran eut répété le mot d'ordre: *La nuit est belle,
mes enfants,* et qu'on eut reconnu sa voix, on lui sou-
haita la bienvenue avec des démonstrations aussi vives
que bruyantes. Dès que cet enthousiasme se fut un peu
calmé, les assistants remarquèrent que leur chef n'était
pas seul, et commencèrent à diriger sur Pierce des re-
gards où perçait, sinon le mécontentement, du moins
une certaine contrainte. Doran s'en aperçut, et s'as-
seyant ou plutôt s'appuyant sur la table grossière au-
tour de laquelle les *white boys* étaient groupés, pronon-
ça quelques paroles à voix basse, tout en affectant un

air d'insouciance : aussitôt on s'écarta pour faire place à Pierce, on but même à sa santé avec un ensemble qui prouvait qu'on s'attendait à sa visite, ou que Doran avait assez d'influence pour faire disparaître le sentiment d'hostilité que l'arrivée d'un inconnu semblait avoir soulevé. Les groupes se reformèrent, on reprit les conversations interrompues, les rires et les chants éclatèrent de nouveau, et, au bout de quelques instants, personne ne paraissait s'occuper du nouveau venu.

Celui-ci, après s'être assis, put donc examiner à loisir l'endroit où il se trouvait, et les gens qu'il était venu y chercher. L'intérieur de la cabane ne formait qu'une salle, ayant environ quinze pieds de long sur dix de large, et à peine assez élevée pour qu'on pût s'y tenir debout. Les murs, formés de boue desséchée et hérissés de brins de paille, n'étaient pas même recouverts d'une couche de chaux. Les menues branches qui soutenaient un toit de chaume disparaissaient sous la suie. Le plancher (si on peut appeler plancher un sol qui ne différait en rien de celui de la lande extérieure) présentait une foule d'inégalités causées par la présence de grosses pierres qu'on n'avait pas pris la peine d'enlever, et d'ajoncs mal déracinés. Tout, en un mot, indiquait que la cabane avait été élevée à la hâte par des gens qui se souciaient fort peu de construire une habitation durable.

Le long d'une des parois de ce mur primitif, une planche de chêne raboteuse et soutenue par deux pierres formait un banc sur lequel se pressaient, devant une table étroite, une douzaine de white-boys, tandis que, du côté opposé, plusieurs blocs de granit servaient de sièges à cinq ou six autres membres de l'association. Il n'existait pas de cheminée ; mais deux bancs de terre, revêtus d'ardoises, renfermaient un espace d'où brûlaient les dernières mottes d'un feu de tourbe. Une vieille femme en haillons, hôtesse de ce cabaret solitaire, était accroupie auprès de ce foyer rustique, les genoux à la hauteur

de tête, et ne paraissait pas entendre le tapage qui s'élevait autour d'elle. On eût pu la prendre pour une statue, si elle ne se fût dérangée de temps à autre pour puiser, dans un petit tonneau grossièrement fabriqué, le *whisky* de contrebande qu'elle servait à ses pratiques dans des timbales de bois.

Pierre avait pour voisin un petit homme à l'allure prétentieuse, coiffé d'une perruque qui, se relevant par derrière, comme la queue d'un canard, laissait voir la nuque. Un foulard de soie rouge entourait son cou, tandis que les gorges et les poitrines hâlées de ses compagnons restaient exposées aux regards. Sa mise plus soignée, pointe aux airs d'importance et de supériorité qu'il affectait, suffisait pour le faire remarquer. C'était en effet un des notables de Clarah, l'unique maître d'école du district, qui, après avoir rempli pendant le jour, les fonctions de magister, rédigeait le soir la correspondance, les règlements, les résolutions et les rapports des white-boys, et ne manquait jamais l'occasion de prononcer un discours. En face du secrétaire de l'association se trouvait un personnage qui ne lui ressemblait en rien, un homme d'une taille élevée, au visage hâve et décharné et encadré par une foret de cheveux noirs et une barbe inculte, couvert de haillons malpropres, dont les yeux, abrités par d'épais sourcils, brillaient d'un éclat fiévreux et sauvage. Pierce se rappela avoir rencontré cet homme dans les circonstances suivantes.

Surpris un jour par une averse, il s'était dirigé vers une cabane et avait frappé à la porte. Une voix enrouée avait répondu et l'ayant engagé à entrer, il se trouva en face d'une scène de misère telle qu'il n'en avait jamais contemplé. La cabane dans laquelle il venait de pénétrer ne renfermait en fait de meubles qu'un tas de paille sur lequel grelottait une petite fille de neuf à dix ans, tandis que deux autres enfants, plus jeunes de quelques années, étaient accroupis sur le sol humide, dans

un morne silence et une immobilité que la plus horrible misère peut seule inspirer à l'enfance. Pierce, n'ayant d'abord aperçu que les enfants, leur demanda :

—N'avez-vous donc pas de père ?

La même voix à rauque qui l'avait invité à entrer répondit avec un espèce de ricanement :

—Si, parbleu ! ils ont un père.

Le jeune fermier, dirigeant les yeux vers l'endroit d'où partait la voix, aperçut dans l'ombre, debout sous le manteau de la cheminée, un homme d'une quarantaine d'années, n'ayant pour tout vêtement qu'une chemise déchirée et noircie par la fumée et des pantalons en lambeaux. Il se tenait les bras croisés, le menton appuyé sur la poitrine, balançant une de ses jambes avec un mouvement machinal qui indiquait un désespoir hébété et devenu presque indifférent à la misère qui l'étreignait.

—Oui, oui, en voilà trois, continua-t-il, tandis que Pierce contemplait les enfants ; c'est moi qui suis leur père, et je ne vois pas trop ce qu'ils deviendront ni moi non plus.

—Où est leur mère ? demanda le jeune homme.

—Hier, elle était encore ici, mais je l'ai enterrée ce matin. Je leur ai bien dit qu'elle se mourait, à ces brigands qui sont venus enlever nos pauvres meubles ; mais ils ont fait semblant de ne pas me croire. Une heure après, elle était morte ; et ce matin je l'ai enterrée, sans veillée, sans linceul !... Et tenez, voilà ce qu'elle m'a laissé...

Il se baissa et ramassa ce qui paraissait être un paquet de chiffons noirs ; aux cris qui s'en échappèrent, Pierce reconnut que ces chiffons formaient à la fois le berceau et le maillot d'un nouveau-né, que le père se mit à bercer dans ses bras en ajoutant :

—Et voilà comment il faudra que je passe la nuit à

veiller ce petit être, et je n'ai que quelques pommes terre froide à lui donner!...

Pierce reconnut l'homme qu'il voyait en face de pour le père de cet enfant. Quant aux autres indi dus dont se composait la réunion, ils n'avaient rien bien remarquable. C'étaient pour la plupart de jeu étourdis sur lesquels Doran avait acquis une dangereu influence.

L'état de la table et celui des convives attestaient qu' vant l'arrivée de Pierce ces derniers n'avaient pas m nagé le tonneau de whisky. Tout en buvant, ils avaie sans doute discuté quelque projet important, car le gaieté bruyante et désordonnée ne les empêchait pas d se parler fréquemment à voix basse et d'échanger des r gards d'intelligence.

C'était à contre-coeur que le jeune fermier avait pri place parmi les buveurs et accepté un des verres qu Doran avait demandés, car il n'était guère d'humeur à partager la folle hilarité des gens au milieu desquels il se trouvait. Cependant on but si souvent à sa santé, et il fut si souvent obligé de faire honneur à ces toasts qu'il ne tarda pas à devenir moins réservé. Dès que la glace est rompue, il n'est personne qui boive plus volontiers qu'un homme en proie à des idées noires. Heureux du prompt oubli qu'il a trouvé dans le vin, il continue à remplir son verre, afin que l'effet produit ne se dissipe pas trop rapidement. Aussi Pierce, devenu de moins en moins soucieux, ne tarda pas à boire avec autant d'entrain que ses compagnons et à se montrer très expansif.

Le maître d'école choisit ce moment pour lui frapper sur l'épaule et lui demander:

—C'est donc vrai que vous cherchez toujours Alice Dooling? Comment se fait-il alors que vous n'ayez jamais songé à vous joindre aux joyeux compagnons qui

combattent pour la bonne cause, et qui sont les seuls gens capables de vous aider à la retrouver?

—Quel est celui d'entre vous qui peut m'indiquer sa retraite? s'écria Pierce avec beaucoup de vivacité.

—Doucement! répondit celui auquel on semblait reconnaître le droit de prendre la parole au nom de tous. Vous demandez si nous savons où est votre fiancée? A ça je ne réponds ni oui ni non. Dans le cas où nous connaîtrions sa retraite pourquoi refuserions-nous de vous l'indiquer? Voici pourquoi: vous ne vous conduisez pas comme doit le faire un vrai fils de la vieille Irlande. Vous restez les bras croisés parce que le mal ne vous atteint pas, oubliant vos pauvres voisins qui meurent de faim ou sont chassés de chez eux, dès qu'ils ne peuvent plus payer la dîme à un clergé hérétique, à qui il faut des chevaux de chasse, des voitures bien rembourrées, de la viande tous les jours de la semaine, et du vin à tire-larigot...

Ici l'orateur s'interrompit un moment pour vider son verre, regrettant sans doute qu'il ne fût pas plein de ce vin auquel il faisait allusion, puis il continua:

—Vous n'avez pourtant pas l'air d'un gaillard à vous tenir à l'écart parce qu'il y a un peu de danger à courir.

Le maître d'école fit une seconde pause, comme s'il attendait une réponse; et Pierce allait prendre la parole, lorsqu'il remarqua sur les traits des jeunes paysans qui l'entouraient une expression ironique qu'il crut soulevée par l'allusion qu'on venait de faire à son manque de courage. Fronçant le sourcil et regardant en face le plus jeune et le plus vigoureux des rieurs, il s'écria:

—Qui donc oserait m'accuser de lâcheté?

Le jeune homme à qui cette interpellation paraissait

s'adresser devint tout à coup très sérieux, et tendant la main à Pierce, lui dit d'un ton plein de franchise :

—Personne n'y songe, maître Pierce. En écoutant Mourteen, nous pensions que, s'il s'avait agir aussi bien que parler, le diable lui-même n'aurait pas beau jeu avec lui !

Cette sortie contre le maître d'école dont la poltronnerie était notoire, fut accueillie par de nombreux éclats de rire. L'éloquence de Mourteen avait valu à la bonne cause bien des adhésions et on lui savait gré de ses efforts ; mais, comme Démosthène, il trouvait plus facile de réveiller par ses discours le courage d'autrui que de payer de sa personne. Cependant le maître d'école se croyait trop au-dessus du railleur pour daigner lui répondre. Il se contenta de lui lancer un regard plein d'un mépris indicible ; puis, ramenant sur son front sa perruque rebelle, se tourna vers Pierce, et continua ainsi son discours :

—Est-ce que le clergé saxon ne touche pas le dixième de ce que produit le pays, de sorte que tous les dix ans l'Irlande leur appartient ? En bonne conscience, cela devrait leur suffire, sans mettre à nos trousses le dîmeur, qui finit par nous enlever jusqu'à notre dernière pomme de terre ! Que reste-t-il après cela, à nos pauvres prêtres, à ceux qui ne nous abandonnent ni dans le besoin ni dans la douleur, qui accourent, par la pluie et le froid, s'asseoir au chevet de nos malades, afin d'en faire de bons chrétiens tout prêts pour le paradis ? Il leur reste ce que le Saxon veut bien leur laisser, car on nous force de payer l'étranger qui ne fait pas la besogne et qui voudrait nous extirper du pays comme autant de mauvaises herbes, et qui nous persécute, nous et nos prêtres, comme des bêtes fauves... Voilà ce que vous voyez d'un oeil tranquille, Pierce Shea !

—Il y a du vrai dans ce que vous dites, répliqua le jeune fermier ; mais j'ai appris de mon père à me de-

mander quel bien vous avez jamais fait, quel bien vous pouvez faire.

L'homme en haillons que Pierce avait remarqué en face de lui se leva tout à coup, et lui adressa la parole dans sa langue maternelle, avec ces gestes violents et ces jeux de physionomie naturels aux paysans irlandais. Il s'exprimait avec une facilité qui eût étonné ceux qui ignorent que le prolétaire irlandais qui hésite et bégaye lorsqu'il s'exprime en anglais devient quelque fois éloquent dès qu'il emploie l'idiom national.

—Qui donc parle de faire du bien? s'écria-t-il. Nous ne cherchons pas à faire du bien, mais à nous venger! Et nous poursuivrons notre oeuvre de vengeance tant que nous pourrons lever le bras, tant que notre coeur battra, tant que le souvenir de notre misère enflammera notre cerveau!... Ah! jeune homme, votre père est riche; il n'a pas souffert ce que nous avons eu à souffrir! Regardez-moi.

Et tandis qu'il indiquait d'une main son visage flétri, de l'autre il mettait à nu un torse aussi décharné que celui d'un squelette.

—Je n'ai rien à manger: je ne sais où reposer ma tête; mon corps affamé est à peine couvert; ceux que j'aimais sont morts en criant famine. Il y a douze mois à peine, j'avais encore une demeure, un foyer autour duquel venaient s'asseoir ma jeune femme et mes petits enfants. Mais le dîmeur a passé par là! Je lui devais de l'argent, et j'ai osé m'asseoir dans un cabaret autre que celui qu'il a ouvert dans le village. Il a saisi ma vache, il a saisi mon cheval, et se les est adjugés à lui-même. Je les ai vus dans son champ et j'ai cru que je deviendrais fou. Puis le propriétaire est venu à son tour et ne m'a laissé que les quatre murs de la cabane. Ma femme, effrayée, est morte en couches. Vous me demanderez si je n'avais pas d'amis. Non, pas un, Il n'y a pas d'amis, pas de miséricorde, pas de justice pour

le pauvre Irlandais. On peut le dépouiller, le vol l'insulter, lui tuer femme et enfants. S'il ne se ven pas lui-même, personne ne le vengera! Voilà pourqu je suis ici.

A ces mots, l'infortuné saisit son verre et s'écria av une énergie sauvage:

—Si quelqu'un hésite à tirer vengeance de la ra maudite des dîmeurs, puisse son coeur se flétrir! pui sent ses enfants et son nom périr à tout jamais! puiss l'herbe croître au seuil de sa porte, et nul parent ne sui vre son cercueil!

Tout le monde se leva, jusqu'à la vieille hôtesse a visage de parchemin qui allongea un cou pareil à u rouleau de cordes, et mêla sa voix stridente aux voix en rouées, qui répondirent par de sympathiques *amen* a voeu qu'on venait de formuler. Dans un moment d'é garement, sinon d'ivresse, ému par les paroles de ce homme, poussé surtout par l'espoir de retrouver sa maî tresse, Pierce se décida à prononcer le serment exig des white-boys. La réception du nouvel initié fut sa luée par des acclamations unanimes.

—Maintenant, dit Doran, dès que le bruit se fut un peu calmé, écoutez-moi: je nomme notre nouveau cama rade mon premier lieutenant pour la paroisse de Cla rah.

Un hourra général, suivi de nouvelles félicitations et de force poignées de main, accueillit ces paroles.

—Et vous, Pierce, consentez-vous à devenir mon se cond? demanda Doran en fixant les yeux sur son com pagnon.

—J'y consens... J'aurais désiré néanmoins... mais, n'importe!... J'accepte, j'accepte sans réserve. Je me joins à vous par sympathie pour les opprimés, par haine pour les oppresseurs. Je suis à vous à la vie, à la mort!

—Cela suffit, dit Doran dont la pâleur et les yeux brillants annonçaient une forte émotion.

—Cependant, reprit le jeune fermier, je dois avouer que c'est un intérêt tout personnel qui m'a d'abord conduit parmi vous.

—Nous savons de quoi il s'agit, interrompit le maître d'école, et vous pouvez compter sur nous; ce n'est que justice, nous aidons qui nous aide.

—Vous n'ignorez pas dans quelle horrible position je me trouve, continua Pierce, qui sentit renaître son accablement.

—Oui, oui, et il n'est pas un de nous que ne vous plaigne de tout son cœur, et qui ne soit disposé à vous aider, lui cria-t-on de tous les côtés.

—Seulement, reprit le maître d'école, nous demandons que notre nouveau lieutenant nous accompagne une nuit, afin de prouver son dévouement à la bonne cause, et vingt-quatre heures après, nous le mettrons à même de s'emparer de Crohoore à la faucille.

—A quand la prochaine expédition? je serai des vôtres, répliqua Pierce.

—Dans ce cas, je crois que demain soir nous avons une visite à rendre à Peery le dîmeur, l'ami de Terence que voilà, dit Doran en désignant l'homme qui leur avait adressé la parole en Irlandais.

—On n'attentera pas à ses jours ?demanda Pierce en remarquant que Térence souriait d'une façon sinistre.

—On se contentera de lui couper les oreilles, répondit Doran en riant.

—Ce serait grand dommage de ne pas lui rendre ce service, ajouta un des plus jeunes buveurs, car le pauvre homme est un peu sourd, et il suffira de lui raser les oreilles à fleur de tête pour qu'il reconnaisse la voix d'un white-boy à une lieue de distance.

—Pendant qu'on y est, reprit le maître d'école, on fera aussi bien de l'enterrer jusqu'au menton, pour voir si par hasard il ne poussera pas un honnête homme.

—Bah! riposta un des assistants, qui n'était autr que notre vieille connaissance le joueur de cornemuse bah! vous savez bien qu'on aurait beau planter des dî meurs plein un champ, on n'y récolterait jamais que d mauvaises herbes.

—Hé! hé! qui sait? dit un autre, on y trouverai peut-être une belle récolte de chanvre pour nous fair des cravates bien solides. Ces brigands de dîmeurs son capables de tout!

La conversation continua quelque temps sur ce ton de raillerie et de plaisanterie qu'on remarque chez l'Irlandais même le plus misérable, et qu'on voit percer au milieu des discussions les plus sérieuses. Enfin, lorsqu'on eut pris rendez-vous pour le lendemain, Doran, se levant, frappa trois coups sur la table et donna le signal du départ en disant:

—Allons, il est tard, que ceux qui ont un domicile rentrent chez eux. Et vous, André [illegible] soin de prévenir à temps les amis. J'aime mieux [illegible] façon dont vous vous acquittez de cet emploi que votre musique.

—Ah! ah! je vous ferai de la bonne musique demain, lorsqu'on aura rendu l'ouïe au dîmeur, répondit le joueur de cornemuse; en attendant, toute la paroisse sera prévenue, pourvu que Dieu me prête vie.

X

Lorsque Pierce se réveilla le lendemain matin, et que les fumées de l'ivresse se furent dissipées, ce ne fut pas sans remords qu'il songea qu'il avait désobéi aux ordres formels de son père. Le bon sens du vieillard avait deviné que les actes de violence des sociétés secrètes ne sauraient avoir que de mauvais résultats pour ceux qui en font partie et pour le pays. Les persécutions dont se plaignaient ses malheureux voisins ne l'atteignaient pas; bien qu'il la payât à contre-coeur, l'odieuse taxe qui les écrasait et les exaspérait, cette taxe ne pesait pas assez sur lui pour lui troubler la raison et lui faire approuver les cruelles vengeances des *Enfants blancs*. Pierce aimait et respectait son père, dont il connaissait l'esprit plein de droiture et de patriotisme. Le regret d'avoir tenu si peu de compte des recommandations paternelles vint augmenter son angoisse; et lorsque, la nuit venue, il s'éloigna d'un pas furtif de la maison où il était né, pour rejoindre ses nouveaux compagnons, un sinistre pressentiment lui serra le coeur.

Mais il avait juré d'obéir aveuglément aux ordres de son capitaine, et il reculait devant un parjure et devant la crainte de se voir accuser de lâcheté s'il manquait au rendez-vous. D'ailleurs, un motif plus puissant encore l'empêchait de reculer: sa démarche imprudente avait pour but de retrouver sa fiancée et de livrer Crohoore à la justice. Il se persuada qu'il était de son devoir d'employer tous les moyens possibles pour arriver à ce résul-

tat, et qu'il devait accepter la seule alternative que lui laissât la fatalité.

Doran l'attendait à peu de distance de la ferme, portant par-dessus ses vêtements une chemise blanche, uniforme adopté par l'association et qui lui avait valu le surnom d'*Enfants blancs*. On voyait à sa ceinture une paire de pistolets, et, suspendue à son côté, une trompe formée d'une énorme corne de boeuf, qui servait à transmettre différents signaux. Cette corne était en même temps un signe de distinction pour les chefs. Pierce, qui, à la recommandation de son capitaine, s'était procuré une chemise, des armes et une trompe, compléta son costume, et les deux amis s'éloignèrent d'un pas rapide.

Pierce jugea inutile de confier à Doran les sentiments qui l'agitaient, car il craignait que ce dernier n'attribuât son trouble à la pusillanimité; il essaya, au contraire d'imiter l'allure décidée de son compagnon.

Après une course assez rapide, ils gravirent une colline escarpée qui s'élevait à une demi-lieue environ de la demeure de Pierce, et Doran, portant la trompe à ses lèvres, sonna une fanfare. Un signal pareil se répéta de colline en colline en se rapprochant, et retentit bientôt au bas de celle où ils venaient de s'arrêter.

—Vous voyez qu'on est exact, dit Doran, tandis que son lieutenant et lui descendaient rapidement la colline et se rapprochant d'un groupe rassemblé dans un champ voisin, et auquel venaient à chaque instant se joindre d'autres hommes qui arrivaient de différents côtés en escaladant les barrières ou en traversant les haies. Tous portaient le vêtement distinctif des white-boys; mais fort peu d'entre eux étaient armés, et deux ou trois seulement portaient la trompe, insigne du commandement. Bientôt la réunion parut être au complet, et, l'appel terminé, on se rassembla en silence autour de Doran et de Pierce.

—Sommes-nous prêts, mes enfants? demanda alors le chef de l'expédition.

—On n'attend plus que vos ordres, capitaine, lui cria-t-on de tous côtés.

—A cheval! alors, cria Doran.

A ces mots, les white-boys coururent aux quatre coins du champ ou sautèrent dans les prés voisins, d'où ils revinrent avec des chevaux que chacun d'eux avait mis en réquisition chez les fermiers des environs en venant au lieu du rendez-vous. On amena devant le capitaine et son aide-de-camp les deux plus belles montures qu'on put trouver.

—En route! cria Doran, et que le diable emporte le dernier arrivé!

En un instant chacun fut à cheval, un hourra satanique retentit dans le silence de la nuit, et on s'élança au galop, franchissant les haies et les barrières, les fossés et les tourbières, afin d'éviter les grandes routes. On eût dit une bande de mauvais génies emportés sur les ailes du vent et se jouant de tous les obstacles.

Il arriva moins d'accidents qu'on ne devait s'y attendre dans cette course effrénée où, à l'exception de Doran et de Pierce, aucun des cavaliers n'avait une selle pour se maintenir, ni une bride pour gouverner sa monture, et où celui qui avait un licou pour tout harnais se considérait comme fort heureux. Certes, il fallait de grandes dispositions hippiques pour lutter si victorieusement contre de pareils désavantages, et je suis convaincu qu'un escadron de cavalerie, soumis aux mêmes conditions, aurait laissé beaucoup de monde en route.

Enfin, après une heure de cette course au clocher, tandis que les hardis cavaliers continuaient à pousser en avant, cherchant à animer leurs montures par des hourras que répétaient les échos, celles-ci commencèrent à broncher et à donner d'autres signes de fatigue.

—Où trouverons-nous un relais? demanda Doran à un de ceux qui se trouvaient derrière lui.

—Tout près d'ici, capitaine, dans un champ voisin répondit l'homme auquel il s'était adressé.

Doran porta sa trompe à ses lèvres, et dès qu'on eut répondu à son signal, il donna l'exemple en animant son cheval de l'éperon et du fouet. Les montures essoufflées, firent des efforts désespérés et gagnèrent enfin l'endroit où l'on devait relayer.

—Bravo! bravo! vive le capitaine! vive les braves compagnons qui chevauchent la nuit, leur crièrent plusieurs voix au moment où ils débouchaient dans l'enclos indiqué.

—C'est bien, c'est bien, nous n'avons pas de temps à perdre, cria Doran en mettant pied à terre; combien avez-vous de chevaux?

—Quarante-cinq, capitaine.

—C'est plus qu'il n'en faut; n'oubliez pas que nous repasserons ici dans une heure; et tenez-vous prêts avec les chevaux de rechange.

—Vous serez contents de nous, capitaine.

—Allons, lieutenant, une poignée de main; par saint Patrice, vous êtes déjà un brave white-boy! continua le chef en se retournant vers Pierce qui s'était constamment tenu à ses côtés: en route!

La troupe, ayant changé de montures, repartit au galop à travers champs; mais la prudence semblait imposer aux cavaliers un silence dont ils avaient cru pouvoir se dispenser au début de leur expédition. Enfin, on passa devant quelques cabanes isolées, construites à des intervalles irréguliers et qui ne méritaient guère le nom de village. Aucune lumière ne brillait dans ces misérables demeures, aucun bruit ne s'y faisait entendre. On eût dit que ceux qui les habitaient étaient plongés dans un sommeil profond. Cependant, au passage des cavaliers, chaque porte s'entrouvrait doucement, et on

voyait apparaître des hommes et des femmes à moitié vêtus, qui saluaient leurs vengeurs par des cris d'encouragement assez semblables à ceux qu'on emploie pour exciter un bouledogue, et qui indiquaient que le but de ce voyage nocturne n'était pas un secret pour eux.

Arrivé devant une maison dont la devanture annonçait une boutique de forgeron ou de maréchal-ferrant, le capitaine s'arrêta et siffla. Aussitôt un homme, qui semblait attendre ce signal, apparut sur le seuil, armé d'un grand marteau de forge et d'une motte de tourbe tout allumée.

—Trouverons-nous l'oiseau au nid ?lui demanda Doran.

—Oui, oui, il est chaudement couché à cette heure: mais bah! il se dérangera bien pour vous recevoir.

—A la bonne heure, voilà ce que j'appelle un homme poli... Prenez les devants et indiquez-nous le chemin.

L'homme au marteau obéit et se dirigea vers une maison plus grande et plus solidement construite que les autres, dont elle se distinguait d'ailleurs par une enseigne suspendue au-dessus de la porte au moyen d'une fourche fixée dans le toit de chaume. S'il eût fait assez jour, on eût pu distinguer sur cette enseigne la forme d'un quadrupède excentrique peint en noir sur un fond bleu, sous le ventre duquel l'artiste avait eu la précaution (fort nécessaire en ce cas), d'indiquer en grosses lettres que c'était là le *boeuf noir* qui accueillait les voyageurs à pied et à cheval.

La troupe s'arrêta devant cette maison: c'était celle du dîmeur dont nous avons tracé le portrait dans un chapitre précédent.

On commença par cerner l'auberge, de façon que personne ne put s'échapper. Les ordres étaient donnés à voix basse et exécutés aussi silencieusement que possible. Enfin on alluma plusieurs chandelles en soufflant sur la tourbe, et d'un coup de son énorme marteau, le for-

geron enfonça la porte. Doran et deux ou trois hommes armés s'élancèrent dans la maison, tandis que Pierce, d'après les ordres de son chef, se tenait en dehors avec l'arrière-garde, prêt à donner l'alarme ou à protéger la retraite de ses compagnons. Doran avait été bien renseigné, car on saisit le malheureux dîmeur au moment où il cherchait à se glisser sous le lit.

—Qu'alliez-vous faire là-dessous, imprudent? Mais vous y seriez mort au bout de dix minutes, faute d'air! lui dit un des lieutenants de Doran en le traînant par les jambes jusqu'au milieu de la chambre.

—Si ce n'est pas une honte, s'écria un autre, de voir un homme établi se cacher comme un rien du tout quand on est venu d'aussi loin pour le voir! Est-ce ainsi qu'on traite les cousins de sa femme? Fi donc!

—Puisqu'il en agit ainsi avec nous, je lui promets qu'il ne nous reverra pas de longtemps.

—Voyons, ne parlez pas si durement à notre cher parent, reprit un quatrième; je suis sûr, à en juger par sa mine, qu'il est enchanté de notre visite, et qu'il va nous offrir à boire de très bon coeur.

On continua à échanger ces cruelles railleries, tandis que le dîmeur épouvanté, assis au milieu de la chambre, regardait autour de lui d'un air effaré et reconnaissant à leur costume les terribles visiteurs auxquels il avait affaire. Deux fois déjà on lui avait intimé l'ordre de se lever sans que rien vînt témoigner qu'il eut compris le sens des paroles qu'on lui adressait. Enfin, un vigoureux coup de fouet que Doran lui appliqua sur les épaules parut le tirer de sa léthargie.

—Allons, Peery, viens recevoir tes dîmes! répéta le chef des *Enfants blancs*.

Le malheureux fit un effort pour obéir; mais il ne put que lever des mains suppliantes et crier miséricorde: les white-boys le soulevèrent de vive force et se disposèrent à l'entraîner hors de la maison, les tentatives dé-

désespérées qu'il fit pour leur échapper n'eurent d'autre résultat que de lui attirer de nouveaux coups de fouet.

—Ayez pitié d'un pauvre vieillard! s'écria-t-il en voyant l'inutilité de ses efforts.

—Tiens-toi tranquille, Peery, et interroge ta conscience au lieu de nous demander ce que tu n'as jamais accordé aux autres, lui répondit-on en lui faisant franchir le seuil de l'auberge.

Doran, après avoir distribué à ses hommes l'ale et l'eau-de-vie trouvées dans le cabaret, les rangea en ordre de procession. Il appela d'abord André, le joueur de cornemuse, qui, en pareille occasion, devenait un personnage important, attendu qu'il était chargé d'ouvrir la marche en jouant un air approprié à la circonstance. Disons de suite qu'il s'acquitta à merveille de sa tâche; jamais musicien ne tira d'aucun instrument des accords plus lugubres.

Derrière André venait le dîmeur, monté sur son propre cheval, escorté de deux cavaliers armés de carabines et suivi de Doran ayant à sa droite un boucher qui remplissait en amateur les fonctions d'exécuteur des hautes oeuvres de l'association, et à sa gauche un second musicien qui répétait sur sa trompe les notes funèbres du premier. Pierce, à la tête du gros de la troupe, fermait la marche.

Tandis que la procession s'avançait dans l'ordre que nous venons d'indiquer cette symphonie discordante (qui ne parvenait pas à étouffer les cris de la victime) attirait aux portes les habitants des masures environnantes qui, loin de plaindre le dîmeur, répondaient à ses supplications par des cris de triomphe.

On gagna ainsi l'endroit où l'impitoyable usurier devait subir son supplice. Une fosse avait été creusée d'avance auprès d'une haie de clôture. On y enterra jusqu'au cou le malheureux Peery, puis on combla de terre l'espace resté vide. Ces préparatifs terminés, ce-

lui qui avait sollicité l'office de bourreau, et qui depuis quelques instants s'était occupé à aiguiser la large lame d'une serpette, s'approcha de la fosse en disant avec l'orgueil d'un opérateur devenu expert dans son art de prédilection :

—Me voilà prêt. Soyez tranquille, Peery ; ce n'est pas là une de ces lames qui n'est bonne qu'à couper du beurre ; elle enlèverait du coup les cornes d'un taureau de dix ans, pour ne pas parler des oreilles d'un dîmeur, quand même elles seraient assez dures pour ne jamais entendre les prières qu'on lui adresse. Voyons, à quoi sert de crier mon vieux ? poursuivit le boucher en s'agenouillant, et du ton qu'on emploie pour calmer un enfant mutin ; n'ayez pas peur, je connais mon métier. Silence donc... quand je vous dis que je vous rendrai l'ouïe sans enlever un morceau de la tête...

Le dîmeur poussa un cri terrible ; le bourreau venait d'accomplir la moitié de sa tâche.

—Ah çà ! qu'avez-vous donc à beugler de la sorte ? Vous devriez plutôt remercier le ciel de vous avoir fait tomber entre les mains d'un garçon adroit... (là, penchez un peu la tête)... qui se contente d'exécuter les ordres de son capitaine, au lieu de laisser glisser son couteau jusqu'à votre gorge... Tenez, voilà qui est fini... Trouvez-moi quelqu'un qui fasse mieux sa besogne...

—Voyons, Peery n'oubliez pas que c'est pour le salut de votre âme que nous vous avons donné cette petite leçon ; il y a cent à parier contre un que dorénavant vous ne ressemblerez en rien à l'homme auquel on vient de couper les oreilles... Bonne nuit.

—Bonsoir Peery ; conduisez-vous mieux à l'avenir, s'écrièrent d'autres voix.

—Pour être sûr qu'il ne recommencera pas, dit Doran, nous allons lui faire prêter serment... Donnez-moi le livre.

On lui apporta un livre de messe sur lequel le dî-

meur jura d'abandonner la profession peu populaire qu'il avait suivi jusqu'alors. Puis le capitaine plaça près de cette tombe anticipé une sentinelle à qui il fit également jurer de délivrer son prisonnier au bout d'une heure.

Doran, mettant le pied dans l'étrier, donna alors le signal du départ, et on reprit le chemin qu'on avait traversé pour arriver à l'auberge sans ménager davantage les chevaux. On avait déjà fait quelques lieues lorsque Doran, qui galopait à côté de Pierce lui dit d'un air insouciant :

—Ma foi, je suis presque fâché, après tout d'avoir laissé ce pauvre diable entre les mains de Térence.

—J'allais faire la même remarque, répliqua Pierce ; croyez-vous donc que ce malheureux Peery soit en danger de mort ?

—Dieu sait ! Mais n'avez-vous pas observé l'intonation étrange et sinistre avec laquelle Térence a répété mes paroles lorsque je lui ai fait jurer de *délivrer* son prisonnier au bout d'une heure ?

—En effet. Si nous rebroussions chemin ?

—Vous êtes fou, en vérité ! Que diraient mes hommes si je les abandonnais au milieu d'une expédition ? Et croyez-vous qu'ils consentent à retourner là-bas lorsque l'alarme s'est peut-être déjà répandue au loin ?... Ma foi, tant pis, que le dîmeur et Térence s'arrangent !

—Non, Dorran, Peery a déjà assez souffert, trop souffert même, et je regrette d'avoir sanctionné par ma présence de pareilles cruautés. Je tenterai au moins d'empêcher un assassinat..

—Fort bien, lieutenant ; je n'ai nulle envie de contrecarrer vos bonnes intentions ; seulement je crains qu'il ne soit trop tard.

—Eh bien, il ne sera pas dit que je n'aurai pas essayé... Adieu.

Personne n'est sorti de l'auberge tandis que vous la cerniez ?

—Personne, que je sache.

—Alors, je ne pense pas que vous ne couriez aucun danger. Bonne chance, et rejoignez-nous le plus tôt possible.

Pierce avait déjà tourné bride et reprit le chemin du village. Voici ce qui s'était passé pendant son absence.

Le bruit des hourras s'était à peine perdu dans l'éloignement, lorsque Peery, levant les yeux, aperçut au-dessus de lui le visage implacable de son gardien. Terence, immobile et silencieux comme un spectre, le contemplait les bras croisés. Le dîmeur poussa de faibles gémissements, mais il n'osa pas implorer la pitié de celui qu'il avait réduit à la misère. Terence ne tarda pas à sortir de son immobilité, se dirigeant vers la barrière auprès de laquelle le fossé avait été creusé, il se baissa, parut chercher quelque chose, puis revint courbé sous le poids d'une énorme pierre qu'il déposa auprès de la tête mutilée du dîmeur. Il se redressa alors et se croisa de nouveau les bras. Après une courte pause il interrompit le silence :

—Peery, savez-vous quel est l'homme qui se penche en ce moment au-dessus de vous ? demanda-t-il en irlandais d'une voix rauque et sinistre.

—Je le sais ; mais si vous avez l'âme d'un chrétien, vous ferez cesser mon supplice.

—Avez-vous jamais songé que, grâce à vous, Terence et sa femme et ses pauvres petits enfants n'avaient plus ni feu ni lieu ; qu'il ne leur restait plus qu'à mourir de faim et de froid ? Cette pensée a-t-elle jamais éloigné le sommeil de votre chevet lorsqu'à la suite d'un bon repas vous vous allongiez dans un bon lit ?

—Je suis perdu ! murmura le dîmeur.

—Ah ! ah ! je vois que vous me reconnaissez ! Oui,

vous savez que vous avez causé la mort de ma femme et de mon dernier né; vous devinez que je ne ferai pas grâce maintenant que je tiens ma vengeance.

La victime poussa un cri de terreur et de supplication.

—Je vais m'éloigner pendant quelques minutes, continua Terence, profitez-en pour dire vos prières, et lorsque vous entendrez de nouveau le bruit de mes pas, recommandez votre âme à Dieu!

A ces mots il s'éloigna. Par une étrange coïncidence le ciel s'assombrit tout à coup, la lune se cacha derrière d'épais nuages, les étoiles parurent s'éclipser, le vent siffla dans les haies dépouillées. Terence leva les yeux vers le firmament comme s'il eût été frappé de ce soudain changement, et attendit dans cette position que l'heure de la vengeance eût sonné. Mais le répit fut de courte durée. Il ne tarda pas à se rapprocher, chercha avec son pied la tête du dîmeur, se pencha, et soulevant avec effort la lourde pierre qu'il avait ramassée, la tint un moment suspendue au-dessus de sa victime.

Au même instant la lune se dégagea; Pierce, s'élançant à travers la haie, se précipita sur le meurtrier et la pierre alla rouler à quelques pas de celui dont elle devait causer la mort. Terence, revenu de la surprise que lui avait causé cette attaque imprévue, saisit son adversaire à la gorge. Celui-ci, à son tour, prit le paysan à bras-le-corps croyant qu'il suffirait d'une étreinte vigoureuse pour l'obliger à lâcher prise. La main de Terence ne se desserra pas. Pierce sentant sa respiration devenir plus faible fit un effort désespéré pour se dégager et roula à terre avec son antagoniste. Le jeune fermier réussit à se relever, entraînant avec lui son ennemi étourdi dont il se débarrassa par une violente secousse, puis le renversa d'un seul coup de poing.

Le vainqueur demeura quelque temps sans pouvoir profiter de sa victoire. Dès qu'il eût retrouvé son sang-

froid, son premier soin fut de se mettre à l'abri d'une nouvelle attaque en garrottant Terence. Puis il saisit une pelle qu'on avait laissé là, s'empressa de déterrer le dîmeur, le prit dans ses bras et l'emporta à moitié mort jusqu'à l'auberge où il le déposa sur un lit. Alors, épuisé de fatigue, il retomba lui-même dans un fauteuil.

Il fut tiré de l'espèce d'assoupissement dans lequel il était tombé par un bruit qui annonçait l'arrivée d'une troupe de cavaliers. Il pensa d'abord que ses compagnons, inquiets de son absence, étaient venus le rejoindre; mais un vague pressentiment lui fit bientôt craindre que ses cavaliers ne fussent des ennemis, et il se cacha derrière le lit du dîmeur, persuadé que l'homme auquel il venait de sauver la vie serait le dernier à le trahir.

Un instant après une dizaine de dragons, précédés par un magistrat, pénétrèrent dans la chambre. Un jeune home de seize à dix-huit ans (qui passait pour le fils de Peery et dont la fuite n'avait pas dû échapper à Doran) leur servait de guide.

Pierce, comme on le pense, écouta dans une vive anxiété les questions que le magistrat adressait à Peery et auxquelles la souffrance empêcha d'abord celui-ci de répondre. Mais bientôt le dîmeur parut reprendre courage et il demanda s'il aurait droit à une récompense dans le cas où il ferait tomber un white-boy entre les mains de la justice. Le magistrat ayant répondu affirmativement, Pierce s'entendit dénoncer par le misérable qu'il avait arraché à une mort certaine. L'ingrat l'accusa même d'avoir pris une part active dans les événements de la soirée. Le costume du jeune fermier vint confirmer cette accusation. Cette preuve accablante, jointe à la déposition du lâche dénonciateur, ne laissait à Pierce d'autre perspective qu'une mort ignominieuse.

XI

On se figurera aisément quelles furent les sensations de Pierce en se trouvant sous le coup d'une condamnation infamante. Un être endurci dans le crime, qui a longtemps tremblé en songeant aux vengeances que la société exerce contre ceux qui violent ses lois, s'est préparé, en quelque sorte, à subir une peine qu'il a prévue et bravée. Pierce, au contraire, n'avait pas réfléchi à tous les dangers auxquels il s'exposait ; et il éprouvait cette espèce de surprise qu'on ressent au sortir d'une syncope. La fatalité l'avait poussé à jouer un rôle dans l'attentat qui motivait son arrestation. Etranger aux sentiments haineux qui animaient ses compagnons, il avait regretté de ne pouvoir empêcher les cruautés qu'on lui reprochait. Sa conscience, du moins, était tranquille, et nul remords ne venait ajouter aux horreurs de sa position. La pensée de la mort ne le faisait pas trembler ; mais il ne pouvait songer sans frémir qu'il avait encouru le supplice des assassins et déshonoré à jamais le nom de ses parents... Et Alice, qu'il avait voulu sauver, que deviendrait-elle ?...

A la suite d'un interrogatoire sommaire, le magistrat avait ordonné l'arrestation de Pierce, qu'on avait emprisonné provisoirement dans une des salles de l'auberge. Térence dont on s'était également emparé, fut enfermé dans la même chambre ; mais le visage sombre de ce dernier témoignait assez qu'il n'était guère disposé à s'entretenir avec son compagnon d'infortune ; d'ailleurs, ils étaient gardés à vue par une sentinelle

qui avait ordre d'empêcher toute communication entre les prisonniers. Le lendemain matin, ils furent placés, pieds et poings liés, dans une charrette, et partirent sous l'escorte de quinze dragons chargés de les conduire à la prison de Kilkenny. Ils avaient accompli environ la moitié du trajet, et, laissant derrière eux une route resserrée entre des collines incultes, ils se rapprochaient d'un petit village, lorsqu'un concert de cris éplorés se fit entendre. Bientôt ils virent arriver, dans la direction opposée, un convoi que suivait un grand nombre d'hommes et de femmes. Lorsque le funèbre cortège ne fut plus qu'à quelque distance, le sous-officier qui commandait l'escorte ordonna à ses hommes de faire halte, et les disposa autour de la charrette de façon à laisser le passage libre.

—Sacrebleu, Jack! dit un des soldats à son voisin, dire que ce sont des femmes qui hurlent de cette façon-là! Il paraît que le défunt est joliment regretté.

—Oui, ça fend le coeur, reprit l'autre.

—Bah! c'est une coutume qu'ont ces sauvages Irlandais que nous n'apprivoiserons jamais, reprit un troisième en se penchant sur le pommeau de sa selle afin de se mêler à la conversation; cela ne veut pas dire qu'ils aient du chagrin.

—Diable m'emporte! je crois que tu as raison. Ils ont l'air de s'amuser plutôt que de pleurer; ils ont les yeux aussi secs que nous, malgré leur gestes désolés et leurs cris déchirants... Regarde-moi cette femme qui...

Tout à coup, l'homme qui paraissait conduire le deuil s'écria en Irlandais:

—A bas! à bas!

A ce signal, le cercueil roula à terre, la foule entoura les dragons, qui, sans défiance, s'étaient laissé envelopper et qui, en moins d'une minute, se virent désarçonner et désarmés, tandis qu'on délivrait les prisonniers en poussant des exclamations de joie et de triomphe.

—Dites donc, sergent, voilà un joli tour, n'est-ce pas ?s'écria un des vainqueurs. Vous allez vous mettre à tuer tous les morts que vous rencontrerez, hein? Ma foi, commencez par celui-là si cela vous plaît, continua-t-il en désignant le cercueil renversé, dont le couvercle s'était détaché et avait laissé échapper trois ou quatre grosses pierres. Mais votre besogne est faite et nos amis n'ont plus besoin de vous, messieurs les habits rouges. Vous pouvez remonter à cheval, car vous vous êtes conduits trop gentiment envers nous pour que nous vous fassions le moindre mal. Nous garderons en souvenir de vous ces jolies petites carabines et ces beaux sabres. Vous direz à vos chefs que vous les avez laissé tomber en route ainsi que vos prisonniers.

—Braves gens! répondit le sous-officier, car il faut être vraiment brave pour accomplir ce que vous venez de faire, et pour nous accorder la vie et la liberté, lorsque vous pouviez nous priver de l'un et de l'autre. Braves et généreux adversaires !écoutez-moi!... Vous dites que vous ne nous voulez aucun mal; mais le plus grand tort que vous puissiez nous faire, c'est de nous renvoyer sans nos armes. On nous accusera de lâcheté et nous passerons devant un conseil de guerre. Je serai mis dans les rangs, et mes pauvres camarades seront fouettés jusqu'au sang en présence de tout le régiment. En un mot, il vaut mieux nous tuer que de nous déshonorer ainsi. Je vais vous proposer un traité. Déchargez vous-mêmes nos carabines avant de nous les rendre, nous ne pourrons plus nous en servir contre vous; quant à nos épées, chacun jurera sur la sienne de la remettre au fourreau et de s'éloigner aussi vite sans l'en retirer. Vous pouvez vous fier à la parole et à l'honneur d'un soldat.

—Il ne faut pas être trop dur avec ces pauvres gens dit celui qui avait d'abord pris la parole.

—C'est qu'on les traiterait comme il le dit, reprit un autre.

—Il ne demande rien que de raisonnable.

—On peut s'en rapporter à eux, ils ont de bonnes figures.

—Nous ne sommes pas vos ennemis, poursuivit le sergent en voyant les dispositions de la foule, mais des soldats obligés de remplir un devoir souvent désagréable. D'ailleurs, la reconnaissance seule nous empêcherait de rien tenter contre vous, quand même nous en aurions les moyens.

—Allons, il faut leur rendre leurs armes! crièrent plusieurs voix.

—Un moment! dit Pierce en s'avançant, il est de mon devoir, puisque je dois la liberté aux amis inconnus qui m'entourent, d'empêcher que mes courageux défenseurs ne soient victimes d'un excès de confiance. Déchargeons d'abord les armes.

Cet ordre fut immédiatement exécuté.

—Et maintenant, sergent, vous prouverez votre bonne foi en vidant vos cartouchières.

Le sergent y consentit de bonne grâce. Pierce vida les gibernes qui furent ensuite rendus aux dragons ainsi que leurs carabines déchargées et les sabres dont ils avaient juré de ne point faire usage contre leurs généreux ennemis. Ils remontèrent alors à cheval en renouvelant leurs protestations de reconnaissance, et les paysans ouvrirent les rangs pour leur livrer passage. Mais à peine les misérables Anglais eurent-ils fait quelques pas que le sergent, faisant faire volte-face à sa troupe, cria:

—Soldats! feu sur cette canaille!

Les paysans n'avaient pas songé aux pistolets cachés dans les fontes. Chaque balle porta: quinze hommes tombèrent.

—Maintenant, suivez-moi! cria le sous-officier, enfonçant ses éperons dans le ventre de son cheval.

Trois cavaliers purent imiter son exemple avant qu'on songeât à leur barrer le chemin; mais les paddies, revenus de leur stupeur, entourèrent les autres dragons en poussant des cris de rage. Ceux-ci enfermés dans un cercle qui se rétrécissait à chaque instant, eurent recours à leur second pistolet, qu'ils déchargèrent presqu'à bout portant. Les paysans, voyant tomber plusieurs des leurs n'en devinrent que plus altérés de vengeance. Ils n'avaient d'autres armes que leurs bâtons; mais ils étaient plus furieux que des taureaux qu'on agace, plus agiles et plus féroces que des tigres. Celui-ci renversant un cavalier afin de l'étrangler ou de l'assommer à coups de bâton; celui-là écrasé sous les pieds des chevaux, se cramponnait d'une main mutilée à son adversaire. Les soldats parjures, ne pouvant agir de concert, déployaient en vain une bravoure isolée: ils étaient accablés par le nombre ou épuisés par les attaques sans cesse renouvelées. Un paddy sauta en croupe derrière un des dragons, le saisit par le milieu du corps, roula à terre avec lui, et se relevant le premier, posa le pied sur la poitrine de son adversaire; puis, lui arrachant son sabre, lui enfonça la pointe de la lame dans la tempe, et s'élançant au plus fort de la mêlée en poussant un cri sauvage qui retentit au-dessus du tumulte de cette lutte de cannibales. Un des chevaux se cabra, et retomba en arrière sur son cavalier, qui ne tarda pas à être immolé à la fureur des paysans qui se mirent à danser sur le cadavre. L'homme qui avait donné le signal de l'attaque transforma en massue une des lourdes perches qui avaient servi à porter un mort imaginaire. Un coup de sabre lui ayant ouvert le ventre, il arracha un mouchoir du cou d'un des combattants afin de maintenir l'horrible blessure qu'il venait de recevoir, s'élança de nouveau contre le soldat qui l'avait blessé, lui enleva son arme et lui

fendit le crâne. Cette vengeance accomplie, il retomb expirant à côté de son ennemi; son dernier râle fut un exclamation de triomphe.

Les femmes, spectatrices involontaires de ce combat étaient alignées de chaque côté de la route, s'arrachan les cheveux, encourageant leurs amis ou lançant d'af freuses imprécations contre les soldats, et ajoutant pa leurs cris à l'horreur de cette scène.

Les événements que nous venons de raconter s'étaient accomplis en moins de temps qu'il ne m'a fallu pour le décrire. En effet, lorsque le sergent et les trois hommes qui avaient réussi à s'échapper se retournèrent et se rapprochèrent de la haie vivante formée par les paysans furieux, déjà dix de leurs camarades avaient péri. Le sous-officier, ignorant le nombre des victimes, voulut opérer une diversion: ses deux compagnons et lui firent feu de leur second pistolet et parurent s'apprêter à lancer leurs chevaux sur la foule.

—Ouvrez les rangs! Laissez-les venir! s'écria Terence, nous les tenons!

Les paysans qui se trouvaient sur le premier rang s'écartèrent pour livrer passage aux cavaliers. C'est ce qu'avait désiré le sergent, sa feinte avait réussi. Il se recula aussitôt en criant:

—Sauvez-vous, camarades, le chemin est libre!

Un seul dragon, pâle et couvert de sang s'élança à sa rencontre.

—En avant, sergent, en avant! dit-il d'une voix haletante.

—Où sont les autres? demanda le sous officier.

—Ils sont morts, répondit le dragon.

—Dans ce cas, il n'y a rien à faire. Suivez-moi!

Le sergent lança son cheval au galop, suivi de ses deux hommes au milieu des cris de rage et de triomphe de leurs adversaires.

Ce serait attribuer à Pierce plus de modération que

n'en possèdent la plupart des hommes, ce serait même l'exposer à une accusation de lâcheté que de laisser supposer qu'il se fut contenté d'assister à cette lutte en spectateur inactif. Nous avons trop de respect pour la vérité pour dissimuler plus longtemps que le sabre ensanglanté sur lequel il s'appuyait tout essoufflé lui avait servi à venger l'infâme trahison dont ses trop crédules libérateurs avaient été victimes.

Il s'écoula quelque temps avant que toutes les mauvaises passions que soulève un combat meurtrier pussent se calmer. Le bruit et la confusion avaient à peine diminué. Les uns se vantaient de leurs récents exploits ou montraient avec orgueil les blessures qu'ils avaient reçus: d'autres brandissaient les armes enlevées à l'ennemi, racontant les prodiges de valeur qu'ils auraient voulu accomplir. Quelques-uns, avec la férocité d'une rage inassouvie, frappaient les cadavres mutilés des soldats ou les foulaient aux pieds en poussant de sauvages imprécations.

La victoire, cependant, avait été chèrement achetée. Plus de trente paysans gisaient inanimés sur la route; douze étaient gravement blessés. Aussi aux cris de triomphe venaient se joindre les cris de désespoir de femmes qui découvraient parmi les morts un frère ou un mari, et les sanglots étouffés, mais non moins lugubres, d'hommes qui s'agenouillaient auprès d'un père ou d'un fils expirant.

Pierce, épuisé par les émotions violentes de la lutte, et par la part active qu'il y avait prise, contemplait ce spectacle avec les sensations d'un homme qui vient de faire un mauvais rêve. Il cherchait à réprimer les battements de son coeur et à ramener un peu de calme dans ses idées, lorsqu'un corps étendu à ses pieds, qui jusqu'alors n'avait donné aucun signe de vie, allongea le bras pour attirer son attention, et une voix affaiblie, mais dont l'accent ne lui était pas inconnu, prononça

son nom. Pierce tressaillit et reconnut Terence. Une profonde blessure sillonnait le crâne de l'infortuné paddy et un sang épais coulait le long de sa joue et inondait sa poitrine. Pierce s'agenouilla à côté du blessé, et voulut le soulever; mais celui-ci le pria de n'en rien faire.

—Non, non, dit-il en irlandais, laissez-moi où je suis; autrement il ne me resterait plus assez de force pour vous faire entendre ce que j'ai à dire. C'est un mourant qui vous parle: voulez-vous lui promettre de faire ce qu'il vous demandera?

—Je le jure.

—Détachez d'abord ceci, continua-t-il en désignant quelques schellings cousus dans la ceinture de son misérable pantalon; vous porterez cet argent à ma mère, qui désormais n'aura plus d'autres enfants que les miens... C'est pour elle que j'ai mendié... Vous la trouverez non loin d'ici, dans une grange en ruine, auprès des murs noircis d'une ferme incendiée. Ramenez-la vers mon cadavre, et dites-lui que je suis mort en demandant sa bénédiction et en bénissant les orphelins que je laisse. Dites-lui aussi (la voix de Terence devint moins faible, son regard vitreux s'éclaira, tandis qu'il ajoutait en soulevant le bras et en montrant son poing fermé)... dites-lui que je suis mort couvert du sang des traîtres.

Le bras retomba, la voix se tut, et Pierce crut que le blessé était mort; mais celui-ci ne tarda pas à reprendre la parole.

—Je vais enfin te rejoindre, Aline, toi, le bonheur de ma vie, qui me fus plus chère que le pouls de mon coeur, lorsque ce coeur était jeune et joyeux. Tu aurais pu être riche avec un autre, mais tu as préféré être pauvre avec Terence...

Un tressaillement convulsif parcourut les membres du blessé, qui fit un effort pour saisir la main de Pierce

vers lequel il venait de tourner ses yeux aux paupières immobiles. Un sang plus frais ruissela le long de ses joues, tandis qu'il ajoutait d'une voix affaiblie...

—Vous m'avez empêché de commettre un lâche assassinat... Puissent donc vos jours être pleins de joie, et celle que vous aimez ressembler à mon Aline! Puissent vos enfants et les enfants de vos enfants honorer votre vieillesse. Mais baissez-vous... vous avez un ennemi... défiez-vous de...

Les paroles expirèrent sur ses lèvres: il enfonça ses ongles dans la terre comme pour se raccrocher à la vie: il était mort.

Et ici je crois devoir prévenir le lecteur qu'il aurait tort de m'accuser d'avoir placé dans la bouche de Terence un langage qui n'est pas celui d'un paysan. L'idiome irlandais exclut tout ce qui ressemble à la vulgarité, et, même dans les conversations familières, les paddies, qui parlent encore cette langue, trouvent des expressions que ne dédaignerait pas un poète.

Pierce, avec le concours de deux femmes, transporta le cadavre jusqu'au village voisin, où on le déposa dans une grange spacieuse, à côté de ceux d'entre les morts dont on ignorait la demeure. Ce premier devoir rempli, il se dirigea rapidement vers l'endroit où il devait trouver la mère et les enfants du malheureux Térence.

Quelques mois auparavant un immense incendie avait réduit en cendres une ferme voisine. Le feu s'était communiqué à une grange contiguë, et, pour en arrêter les progrès, il avait fallu abattre une partie de la toiture. Cette grange à moitié détruite, qui n'offrait qu'une faible protection contre le vent et la pluie, servait d'habitation à la famille de l'infortuné white-boy.

Pierce s'arrêta sur le seuil de ce logis où il allait apporter de nouvelles douleurs. Une vieille femme d'une taille élevée, dont les traits offraient une grande ressemblance avec ceux de son malheureux fils, [illegible] ait le dos

appuyé contre le mur et les yeux fixés sur le sol. Elle portait dans ses bras une petite fille de douze à quinze mois; deux enfants plus âgés contemplaient d'un oeil affamé quelques pommes de terre qui achevaient de rôtir dans les cendres blanches d'un feu de genêts.

Le jeune fermier, qui, dans la rapidité de sa course, n'avait pas suffisamment réfléchi aux difficultés de la mission qu'il avait acceptée, ne savait comment s'en acquitter. La vieille femme, absorbée dans sa rêverie, ne s'était pas aperçue de sa présence, et lorsqu'il lui adressa la parole, elle leva la tête en tressaillant, et après avoir observé le jeune homme, lui dit d'une voix triste et douce:

—Soyez le bienvenu. Je vois à votre trouble et à votre costume que vous êtes poursuivi. Eh bien! reposez-vous sur ce lit de paille et dormez tranquille, je ferai bonne garde devant la porte.

—Vous vous trompez, répondit Pierce le coeur navré, mais sans s'étonner de cette offre, je ne cherche pas un asile, je viens seulement accomplir une promesse faite à votre fils...

—Mon fils! Vous m'apportez de ses nouvelles?... Je ne l'ai pas vu la nuit dernière... Lui serait-il arrivé un accident?... Votre visage m'effraye! s'écria la mère en s'avançant vers Pierce.

—Mon visage doit annoncer la triste nouvelle que je vous apporte! répondit le jeune homme en tendant la petite somme que Térence lui avait confiée.

—Mère de Dieu! J'ai rêvé cette nuit que je pleurais sur son cadavre, et je viens de voir dans le feu l'image de son cercueil... Mon fils est mort!... continua-t-elle en saisissant le bras de Pierce et en fixant sur lui des regards effarés. Mon fils est mort, et c'est vous qui êtes son meurtrier! C'est son sang qui tache vos habits!...

—Le ciel m'en préserve!

—Mais dites-moi donc qu'il vit encore! Dites-moi que

le bon Dieu ne l'a pas laissé mourir avant sa vieille mère!

—Hélas! vous n'avez plus de fils! dit Pierce en cherchant en vain à comprimer son émotion.

La mère fit quelques pas en trébuchant comme un lutteur que vient d'étourdir un coup de poing; mais elle ne tomba pas. Elle s'assit à terre, appela les enfants et leur annonça que leur père était mort. Elle pressa le plus jeune contre sa poitrine, de façon à le faire pleurer, tandis que de l'autre bras elle entourait les deux aînés qui poussaient des cris déchirants. Au bout de quelques instants, elle demanda à Pierce les détails de la mort de son fils. Pendant ce triste récit, la douleur, le désespoir, la rage et le désir de la vengeance animèrent tour à tour le visage de la vieille femme; mais lorsque Pierce lui eut répété les dernières paroles du mourant, une expression de triomphe fit place à divers sentiments, les larmes se séchèrent dans ses yeux.

—Il est mort couvert du sang des traîtres Saxons? répéta-t-elle. Alors, il est mort comme j'aurais voulu le voir mourir, et mes yeux ne verseront plus une larme.

Elle se leva, prit à terre un vase de bois et répandit sur la braise l'eau qu'il contenait. Alors, faisant signe aux enfants de se lever, elle s'avança vers la porte et dit à Pierce:

—Conduisez-nous vers mon fils. Ceux qu'il laisse derrière lui doivent s'asseoir auprès de son cercueil."

Pierce, malgré son désir de rejoindre sa famille, ne put résister à cette prière. Il prit le plus jeune des trois enfants des bras de la grand'mère, qui le suivit d'un pas ferme, tenant par la main les deux aînés. Arrivés à la grange, ils trouvèrent qu'on ne les avait pas attendus pour rendre les derniers devoirs au défunt. La mère alla droit au cercueil de Terence, ne jetant que de rapides coups d'oeils sur les autres cadavres exposés

sous le même toit; elle se tint debout auprès de la bière, contempla les traits inanimés de son fils, puis se pencha et posa ses lèvres sur la bouche glacée du mort. Enfin elle comença le chant des funérailles et improvisa, sur un rythme irrégulier, les paroles suivantes:

"Je t'ai tenu sur mon sein, je t'ai pétri ton gâteau de noce, et voilà que je me penche sur ton cercueil.

"Je t'ai nourri de mon lait, je t'ai donné le sang de mon coeur; je vois couler le tien.

"J'ai chanté pour t'endormir; j'ai bercé tes enfants et il me faudra suivre ton convoi.

"Tes enfants m'entourent; je vois les enfants de mon fils: mais lui, mon fils, où donc est-il?

"Je me rappelle ton jeune visage: ton bras était le plus fort, quand tu luttais avec les jeunes gens; personne n'était beau ni fort comme mon fils!

"Nul n'était aussi beau que toi aux yeux de ton Aline la femme de ton coeur; Aline aux yeux bleus, aux cheveux d'or. Tes enfants me regardent avec ses yeux.

"Plus d'un a voulu t'enlever ta fiancée, mais elle a quitté la riche demeure de son père pour habiter ta cabane; tu étais l'époux de son choix.

"Aline était gracieuse et douce; vous vous aimiez l'un et l'autre; mon coeur riait de vous voir assis à votre foyer joyeux, le coeur de la vieille mère à qui vous faisiez une place sous votre cheminée.

"Et nous avons passé bien des jours heureux dans la pauvre cabane; mais Peery le dîmeur est venu: vos joues ont pâli, la gaîté s'est éteinte dans vos yeux et mon coeur a cessé de rire.

"Le malheur a terni votre jeunesse; il vous a vieilli avant de vous tuer: Aline est partie la première; tu es allé la rejoindre. Dis-lui que sa vieille mère l'aime toujours.

"Me voilà seule; les enfants d'Aline n'ont plus de père.

"Mais je ne verserai pas une larme; tu es mort en te vengeant; le sang des traîtres qui a rougi ta main fera verdir l'herbe sur ta tombe.

"Je t'ai tenu sur mon coeur; je t'ai donné le sang de mon coeur, et voilà que je me penche sur ton cercueil."

Le vent grondait dans les arbres dépouillés du verger de Ned Shea, et, furieux de ne plus trouver de feuilles à enlever, se vengeait en secouant les volets de la ferme. Les grelons, auxquels une large cheminée offrait un libre passage, tombaient et fondaient en sifflant sur le grand feu de tourbe devant lequel se chauffait notre ami Andy. Tout près de lui, se tenait Mlle Brigitte Coeur, sa camarade, et qui plus est sa future, double qualité qui autorise un tête à tête nocturne.

Andy n'était pas beau: grand, sec, maigre, osseux, il paraissait s'être approprié par erreur des bras et des jambes qui ne lui appartenaient pas, et dont il ne savait que faire. Son visage hâlé exprimait tantôt la bêtise, tantôt la ruse, la bonne humeur toujours. Quant à ses vêtements, il ne s'en occupait guère, ils tenaient comme ils pouvaient. Il portait, hiver et été, une large redingote dont le collet s'obstinait à se rabattre sur ses épaules et gênait le mouvement de ses bras, tandis que les pans, trop longs, traînaient à une boutonnière; jamais le col de sa chemise ou son gilet n'étaient fermés; ses culottes, ouvertes aux genoux, laissaient échapper ses bas qui, retombant en spirales, ne protégeaient guère que le haut de ses brodequins. Son chapeau était tantôt porté en arrière du crâne dans un équilibre hasardeux, tantôt ramené en avant, de manière à cacher les yeux, ou incliné sur l'oreille, de façon à ne couvrir que la moitié de la tête, selon que ladite tête se sentait disposée à envisager les choses sous un point de vue humoristique, sérieux ou badin.

Mais si Andy n'était pas beau, il ne manquait nu'

ment de courage lorsqu'il s'agissait d'affronter un adversaire en chair et en os. Un soir, quelque mauvaise langue ayant osé soutenir que Brigitte Coeur avait les jambes cagneuses et louchait à faire peur, Andy s'était empressé d'imposer silence au détracteur en lui cassant plusieurs côtes. Ce procédé lui avait valu les bonnes grâces de celle dont il avait pris la défense, et peu de jours avant l'assassinat, elle avait consenti, en rougissant, à laisser publier les bans.

En dépit de la victoire d'Andy, je dois avouer que l'imprudent dont le bavardage avait été si cruellement puni, n'était pas tout à fait dans le faux.

Au physique, Brigitte Coeur semblait l'antithèse vivante de son futur. Andy était grand, brun et maigre; Brigitte était petite, blanche et potelée. Les yeux d'Andy regardaient toujours droit devant eux; ceux de Brigitte paraissaient condamnés à ne contempler que le bout du nez au-dessus duquel la nature les avait placés, ce qui permettait à notre amoureuse de contempler l'objet de sa passion, tout en ayant l'air de regarder par la fenêtre. Les jambes d'Andy ressemblaient à deux perches; celles de Brigitte, au contraire, étaient conformées de façon à l'obliger à imiter la démarche des canards qu'elle soignait. Mais, d'un autre côté, la maîtresse d'Andy avait de grosses lèvres appétissantes, fraîches comme des cerises, qui riaient sans cesse et montraient des dents d'une blancheur éclatante. D'ailleurs les futurs se ressemblaient par le caractère, étant tous deux d'un naturel simple et aimant.

Nos amoureux causaient donc auprès du feu de tourbe que Brigitte était chargée d'étouffer, dès que les maîtres avaient disparu pour la nuit.

—Andy! Andy! comment avez-vous jamais eu le courage de faire un voeu pareil? disait Brigitte, qui semblait bouder et détournait la tête en portant la main à ses yeux.

—Mais, voyons, ma chérie, suis-je donc un sans-coeur pour aller me marier au moment où notre pauvre Pierce vient de perdre sa promise?

—Et vous avez juré pour tout de bon de ne pas prendre femme avant qu'il ait retrouvé Alice?

—Dame! ça m'avait fait perdre la tête de le voir maigrir à vue d'oeil.

—Et moi qui ramassais un penny par-ci, un penny par-là pour acheter nos habits de noce!... C'était bien la peine!

—Voyons, ne vous désolez pas ainsi, ma petite Brigitte.

—Il n'y a pas de quoi, n'est-ce pas?... Que dira Peggy, qui était si jalouse de me voir trouver un mari avant elle? "Ah! ma chère, ton Andy a fait un voeu, et il ne t'épousera pas avant que Pierce ait retrouvé sa future! On connaît ça; il sait bien qu'Alice ne se retrouvera jamais..." Voilà ce que diront les mauvaises langues.

Ce n'était pas sans un motif caché qu'Andy avait communiqué à sa future le voeu fatal qu'il avait prononcé; mais en voyant combien elle prenait la chose à coeur, il s'empressa d'adoucir le coup qu'il venait de porter.

—Après tout Brigitte, une année est vite passée; on en voit bientôt la fin.

—Une année?

—Vous devez bien penser que je n'ai pas été assez bête pour ne pas faire mes réserves... Voici ce que j'ai juré, et Dieu sait que je me suis imposé là une grande pénitence, car j'aime ma petite Brigitte comme la prunelle de mes yeux...

—Andy, tenez-vous tranquille... Vous êtes un grand scélérat...

—J'ai donc juré de ne pas me marier avant que Pierce en fasse autant... pourvu, ai-je ajouté, pourvu qu'il

ne laisse pas passer plus d'une année, car je ne peux pas attendre plus longtemps... ni Brigitte non plus.

—Pourquoi ne m'avoir pas dit ça tout d'abord?...

—Comment voulez-vous que je n'oublie pas quelque chose, quand vous pleurez à me fendre le coeur? Allons, essuyons ces larmes.

Et le trop sensible Andy, prenant le coin du tablier de Brigitte, essuya les yeux de sa future, lesquels, bien qu'ils lançassent parfois des regards équivoques, n'étaient pas de vilains yeux.

—Je suis aussi contrarié que vous, quoique je ne pleure pas, continua Andy. Douze mois, c'est bien long... Et dire que si j'avais un peu d'argent, j'arriverais peut-être à les abréger de moitié!

—Peut-on vous demander comment?

—Est-ce que j'ai jamais pu cacher quelque chose à ma petite Brigitte?... Mais ne me regardez pas de cette façon, ça m'embrouille les idées...

—Encore une fois, Andy, tenez-vous tranquille.... Quand on a fait un voeu on n'embrasse plus les gens...

—Doux comme miel! fit l'audacieux Andy, qui n'avait tenu aucun compte de cette défense; pour lors, ma petite Brigitte, j'allais vous dire que c'est en pure perte que l'on poursuit Crohoore à la faucille; autant vaudrait chercher à prendre la lune avec les dents!... Pierce, qui est un savant, m'a avoué ce matin même qu'il voit bien que les *bonnes gens* y sont pour quelque chose. Or, je sais bien maintenant ce qu'il faudrait faire, je devrais prendre mon bâton et aller trouver Garrohde le sorcier, qui demeure là-haut au milieu des collines... Malheureusement je n'ai qu'un schelling au monde et je ne crois pas qu'on le consulte pour si peu. C'est grand dommage, ma foi, car si j'étais plus riche, le sorcier me dirait où est Alice, et si je savais où la trouver, j'y enverrais Pierce, de façon que Pierce pourrait l'épouser de suite et moi je pourrais épouser ma petite Brigitte...

Bah ! à quoi bon parler, je n'ai pas d'argent, et il faudra peut-être attendre les douze mois !...

Brigitte tira de sa poche une petite boîte de fer-blanc, y prit une demi-guinée qu'elle glissa dans la main d'Andy en lui disant :

—Il n'y a pas, d'ici aux montagnes de Connaught, un garçon plus avisé que vous... Quand le sorcier verra cette pièce, il nous tirera d'embarras... Malgré ça, notre vieux maître ne crois pas aux *bonnes gens.*

—Il y croirait bien s'il s'était trouvé avec nous tandis que nous courions après Crohoore... Est-ce que je ne l'ai pas vu se mettre à cheval sur son fusil et sauter par-dessus un ruisseau mieux que ne l'aurait fait un lièvre? Vous savez bien, Brigitte, que maître Pierce est le garçon le plus agile du pays : eh bien ! il a manqué de se noyer en voulant le suivre. Il faut bien que les bonnes gens aient aidé Crohoore à faire ce saut-là... Et quand nous avons voulu tirer sur lui, est-ce que nos fusils ne se sont pas trouvés ensorcelés? Et quand je l'ai visé au sortir de la cave de Dunmore, est-ce que je n'ai pas été renversé par mon propre fusil, tandis qu'il se sauvait comme si ma balle ne l'avait pas touché?

—Ce sont là des preuves ! Mais le maître ne veut pas entendre raison... Il devrait pourtant savoir ce qui en est après ce qui est arrivé dans la famille...

—Racontez-moi ça, Brigitte.

—Non, il est tard... Si la maîtresse allait se réveiller et nous attrapper ici !

—Est-ce qu'on ne lui a pas fait la cour, à elle, lorsqu'elle était jeune?

—Si fait, mais il y a si longtemps, qu'elle ne s'en souvient plus... et vous savez que quant on a fini de dîner on n'aime pas à voir manger les autres... Enfin, comme je n'ai guère envie de dormir, je me risque.

Peut-être Andy avait-il déjà entendu le récit que va faire Mlle Brigitte ; mais les Irlandais sont comme les

enfants, on les intéresse en racontant dix fois de suite la même histoire. D'ailleurs, une fois la narration commencée, la politesse défendait à Andy d'interrompre sa fiancée.

Ceci dit, je ferme ma parenthèse et je rends la parole à Brigitte.

—Vous savez, Andy, quelles méchantes gens sont les bohémiens qui fréquentent les foires pour dire la bonne aventure, et qui suivent les pèlerins dans leurs voyages de dévotion pour leur vendre des scapulaires ou des chapelets. Or, il y a cinquante ans, deux ou trois années de plus ou de moins ne font rien à l'affaire, on venait en foule au puits de Saint-Jean, tout près d'ici. Dans ce temps-là il n'y avait qu'à s'y agenouiller, et, après avoir récité un *Pater* et deux *Ave*, on s'en allait guéri de toutes sortes de maladies. Vous devez bien penser que les bohémiens ne manquaient jamais de s'y rendre. Eh bien, quand tous ceux qui avaient fait voeu de pèlerinage furent partis, un de ces bohémiens vint mendier à la porte de Ned Shea et fut reçu dans la salle où nous sommes. On avait peur de lui à cause des sorts que ces gens-là jettent aux bêtes et aux moissons de ceux qui les mécontentent... Pour lors il but et mangea, et fut logé comme les maîtres. On dit que c'était un beau garçon, bien gai et très adroit de ses mains... Mais j'espère que vous ne lui ressemblez pas en tout, Andy, car c'était un enjôleur de filles... Le vieux Ned Shea (pas notre Ned Shea à nous, mais son père) le garda tant qu'il voulut. Le mendiant resta quatorze ou quinze jours à la ferme faisant par-ci par-là un petit bout de besogne, mais pas bien souvent, car il ne paraissait pas aimer le travail. Le soir il s'asseyait sous le cheminée et racontait ce qu'il avait vu dans ses voyages; et si on n'avait pas eu un peu peur de lui, tout le monde l'aurait aimé. Le vieux Ned Shea avait alors une soeur belle comme une princesse, à ce que m'ont dit ceux qui

l'ont vue. Pas une fille de fermier des environs n'allait à la messe plus bravement mise qu'elle, car son père l'aimait comme la lumière de ses yeux, et ne regardait pas à l'argent qu'elle lui coûtait. Vous comprenez que les amoureux pleuvaient autour d'elle, mais les plus riches et les plus beaux y perdirent leurs peines. Elle était difficile ou bien elle ne voulait pas se marier... (elle n'avait pourtant pas eu la sottise de faire un voeu, Andy)... Elle allait donc la tête haute et le coeur libre... Pour lors, ne voilà-t-il pas que ce gueux de bohémien s'avise de lui faire la cour? Vous pensez bien qu'après s'être montrée si dédaigneuse à l'endroit de gens qui valaient aussi bien ou mieux qu'elle, elle ne voulut pas prêter l'oreille à un amoureux de cette espèce. Non, non, elle savait garder son rang; mais quand le bohémien a vu qu'il ne pouvait pas se faire aimer par les moyens ordinaires, il employa les moyens que le diable mettait à sa disposition. Vous savez que les bohémiens vendent des épingles ensorcelées? Celui qui veut se faire aimer d'une fille n'a qu'à lui donner une de ces épingles pour qu'elle le suive jusqu'au bout du monde.

—Oui, j'en ai entendu parler, mais je ne sais pas comment on les fabrique.

—Eh bien, Andy, je pourrais vous le dire s'il n'était pas trop tard, et si la chose n'était pas si effrayante.

—Dites toujours; pendant que vous parlerez, nous ne détournerons pas les yeux du feu.

—Pour lors, il y avait un cousin à moi qui était amoureux d'une jeunesse qui ne se souciait pas de lui. Il alla donc trouver un vieux sorcier afin de se faire donner une de ces épingles; comme il était très curieux, il demanda à voir comment on s'y prenait pour accomplir le sortilège; il paya en conséquence et les bohémiens consentirent à l'amener avec eux... Voici comment les choses se passèrent... Mon cousin vit deux de leurs vieilles femmes aller dans une tourbière, au milieu de la

nuit, en prononçant des mots qu'il ne comprit pas: ça ressemblait à des prières, mais vous devinez qu'elles ne s'adressaient pas au bon Dieu. Les vieilles avaient trouvé une petite herbe qu'elles cherchaient, s'en servirent pour teindre en noir du chanvre cru tout mouillé de la rosée du soir; après ça elles allèrent droit au cimetière et déterrèrent un cadavre... celui d'un homme enseveli depuis neuf jours et mort sans confession; autrement le charme n'aurait pas réussi... Elles enlevèrent donc le couvercle, et aux rayons de la lune...

—Dieu ait pitié de nous, pauvres pécheurs! fit l'impressionnable Andy.

—Amen... Pour lors, une des vieilles enfonça neuf épingles dans la main gauche du mort... dans la paume de la main, qu'elle ferma ensuite et rattacha avec du chanvre en question... le tout au nom du diable bien entendu... Enfin, on remit le cercueil dans la fosse, et neuf jours après on le déterra de nouveau, on enleva les épingles et on enroula le chanvre autour de chaque doigt du mort; le tour était fait...

—Et le cousin, s'est-il servi de l'épingle?

—Non, Andy... Heureusement pour le salut de son âme... la repentance lui vint, il alla à confesse, jeta l'épingle à la rivière, et fit sa pénitence en bon chrétien. Mais son amoureuse, comme de raison, lui fut bien reconnaissante de ce qu'il ne l'avait pas ensorcelée; elle finit par l'épouser, et à l'heure qu'il est elle a douze enfants.

—Ah! on a toujours raison d'écouter M. le curé dit Andy d'un ton pieux. Mais, voyons la fin de votre histoire, Brigitte.

—J'allais donc vous dire que le bohémien donna une de ces épingles à Dora (c'était le nom de la tante de notre Pierce) et s'en alla, sachant bien ce qui allait arriver... Ca ne manqua pas... Dora, qui avait toujours été fière ni plus ni moins qu'une princesse, le sui-

vit au bout de vingt-quatre heures. Depuis ce temps-là son père prit les mendiants en grippe : il chassait à grands coups de fouet tous ceux qui venaient demander l'aumône à la ferme... Vous pensez bien qu'il se moquait du mal qu'il pouvait lui faire, maintenant que sa fille était partie... On raconte qu'un soir qu'il neigeait et qu'il faisait un froid de loup, une pauvresse à moitié nue, qui avait un enfant dans les bras, s'arrêta à sa porte et demanda un morceau de pain et un abri pour la nuit. Mais le vieux Ned prit son fouet et la chassa, car depuis le départ de Dora le vieillard était devenu méchant comme tout. Il menaça donc la mendiante et la renvoya au milieu de la nuit quand il y avait deux pieds de neige sur la route. Elle se sauva, et quand elle fut un peu loin elle cria son nom. C'était Dora. Oui, Andy, il avait chassé sa propre fille ; il n'avait pas reconnu celle que, pendant dix-huit ans, ses yeux suivaient partout avec amour. Depuis ce temps on n'en a plus entendu parler.

—Pauvre fille ! espérons qu'elle ne sera pas morte de faim, dit Andy en se levant.

—Et à quelle heure irez-vous voir le sorcier ? demanda Brigitte.

—Je serai sur pied avant que les oiseaux commencent à chanter, pourvu que Dieu me prête vie.

—Bonne chance, Andy, et tâchez d'éviter les mauvaises rencontres.

—Oh ! j'espère que tout ira bien, car c'est moi qui brûle d'envie de vous appeler Mme Andy...

—Alors, il ne fallait pas faire un voeu... Mais, allez vous coucher et laissez-moi dire mes prières : il faudra aussi que je me lève de grand matin, car j'ai huit jours de lait à baratter.

Après quelques tendres démonstrations de la part d'Andy... Mais je serai discret ; ceux de mes lecteurs qui ont été amoureux (ce qui, au fond, n'est qu'une fa-

çon de diviser en deux catégories les aimables personnes dont j'ai la prétention de charmer les loisirs) tous mes lecteurs, dis-je savant comment se quittent des gens qui s'aiment. Je me contenterai donc de dire qu'Andy s'éloigna en tenant à la main ses lourds brodequins, afin de ne pas réveiller ses maîtres, tandis que Brigitte, tournant le dos au feu, s'agenouillait pour dire ses prières, et ne quittait cette pieuse et confortable position qu'après avoir récité le *Pater* habituel au bénéfice de son cher promis.

XIII

A l'époque où se passe ce récit, l'Irlande était infestée de bohémiens qu'on désignait ordinairement sous le nom de *mendiants estropiés*, et qui, aujourd'hui, sont loin d'avoir complètement disparu du pays. Ces industriels ressemblaient aux bohémiens des autres contrées, ayant les mêmes moeurs et les mêmes moyens d'existence que ces derniers; seulement ils ne formaient pas une race à part, et ne pouvaient pas se vanter d'une origine autre que celle des gens au milieu desquels ils vivaient. Fourbes, rusés, fertiles en expédients, ils vivaient à l'aise en exploitant la charité, la superstition ou les terreurs de leurs compatriotes moins avisés. Ils savaient simuler toutes sortes de maladies et d'infirmités, et ce talent, joint à leurs habitudes de mendicité, leur avait valu le surnom que j'ai rapporté plus haut. Tantôt ils simulaient la cécité, se privaient, sans amputation, d'un ou de plusieurs membres, ou appelaient la sympathie par des plaies repoussantes qu'ils faisaient naître en se frottant le corps de certaines herbes.

Cette dénomination de mendiants écloppés constituait une usurpation de titre, puisque la presque totalité de ces bohémiens jouissaient d'une excellente santé, et recouvraient à volonté l'usage de leurs bras et de leurs jambes. L'aveugle devenait clairvoyant, et le cul-de-jatte ingambe, dès qu'il s'agissait de dépenser en orgies l'argent arraché à la crédulité publique; la nuit venue, tous deux se débarrassaient de leurs infirmités en même temps que de leurs costumes de mendiants, et, sans

crainte d'être reconnus, allaient se griser au milieu de ceux qui leur avaient fourni les moyens de mener une si joyeuse vie.

On les voyait à toutes les foires et dans tous les grands marchés, et ils se rassemblaient en foule sur ces points de l'Irlande, qui à certaines époques de l'année, ont le privilège d'attirer la portion la plus dévote de la population, et devançaient les pieux pèlerins qu'un voeu volontaire ou une expiation imposée par le confesseur conduisait vers les fontaines consacrées à quelque saint populaire. Les uns obtenaient de belles recettes en offrant, dans leurs propres personnes, des preuves irrécusables de guérisons merveilleuses opérées par le saint dont on allait solliciter l'intervention ; l'aveugle recouvrait tout à coup la vue ; le sourd-muet de naissance devenait aussi bavard qu'un avocat et répondait à toutes les questions ; le paralytique courait comme un lièvre ; les plaies disparaissaient au bout de quelques jours. Le récit de ces cures miraculeuses, racontées d'une voix de stentor ,et entremêlé d'appels judicieux à la charité des auditeurs, ne manquait jamais de provoqner d'abondantes aumônes. D'autres se contentaient de vendre des chapelets et des crucifix, afin de fournir à leurs compagnons une occasion de visiter les poches des fidèles.

Mais le talent des bohémiens ne se bornait pas là. C'étaient parmi eux que se trouvaient les plus éloquents pleureurs à gages ; la facilité avec laquelle ils improvisaient les éloges et les élégies funèbres leur valait un accueil empressé partout où la mort venait de s'abattre ; ils allaient de ferme en ferme, assistaient à toutes les veillées mortuaires, et leur départ était souvent signalé par la disparition simultanée d'une foule d'objets faciles à emporter. Ils participaient, directement ou indirectement, à tous les vols qui se commettaient dans les campagnes, leur vie vagabonde rendait leur entre-

mise fort utile à ceux qui avaient à disposer de marchandises d'une origine équivoque.

Brigitte Coeur ne s'était pas trop avancée en affirmant qu'ils avaient une haute réputation comme sorciers, et que les paysans les craignaient à l'excès. En effet, si on leur refusait l'aumône ou l'hospitalité, ils proféraient des menaces, et ces menaces étaient rarement vaines. La fille aînée de l'imprudent fermier était enlevée, son plus jeune enfant disparaissait, ou ses vaches, bien portantes la veille, mouraient tout à coup sans qu'aucune trace de violence vint indiquer la cause de la mort. Ces malheurs, ainsi que la disparition de certains articles d'un usage journalier étaient attribués, non pas à l'intervention directe mais au pouvoir occulte des bohémiens, de sorte que leurs méfaits même leur attiraient des égards hypocrites et leur permettaient de mener une vie d'aisance et de paresse, en attendant qu'une grande réunion les appelât à exercer leur industrie d'une façon plus lucrative encore.

Ces remarques étaient nécessaires pour l'intelligence de la scène qui fait l'objet de ce chapitre.

Dans une étroite allée, la plus sale de celles qui terminent les faubourgs irréguliers de Kilkenny, vivait une petite femme qui avait une mère encore plus petite qu'elle. Cette femme s'appelait Christine Moore bien que sa voisine Molly (faisant allusion à sa taille l'eût surnommée Christinette, un jour que l'unique cochon de ladite Molly avait eu des démêlés avec les canards de Christine. Le quadrupède en question, ayant dévoré une cane en bas âge qui ne lui était nullement destinée, s'était attiré, ainsi qu'à sa maîtresse, de sévères remontrances. Celle-ci avait pris le parti du meurtrier, soutenant qu'il était trop jeune pour avoir agi avec discernement, et que d'ailleurs il avait manqué de s'étrangler. La partie adverse avait riposté, et enfin on en était arrivé aux injures, et Mme Moore s'était vu appli-

quer le diminutif injurieux sous lequel elle était plus connue que sous son véritable nom.

Cinquante printemps avaient passé sur la tête de Christine, et sa mère était presque centenaire; la fille avait eu trois maris, et on prétendait qu'elle en cherchait un quatrième. Mais ce canceñ ne mérite pas d'être approfondi, et si j'ai parlé des trois époux de Christine, c'est pour arriver à apprendre au lecteur qu'elle avait, entre autres choses, occupé son second mari à tailler divers pieux et à les enfoncer dans le sol de la cabane à une centaine distance du mur, puis à fixer contre ces pieux diverses planches, de façon à isoler un espace égal à celui qu'occupe un homme de taille ordinaire en s'allongeant sur le dos. Christine avait ensuite rempli cette espèce de boîte de tan usé, par-dessus lequel elle avait placé un sac de grosse toile à matelas plein de menue paille et des draps assez rugueux pour satisfaire un Ecossais irrité par la maladie cutanée qui infeste son pays. Elle avait recouvert le tout d'une bonne grosse couverture, et avait contemplé ce lit avec d'autant plus de satisfaction que la toile de la paillasse, les draps et la couverture étaient le produit de son fuseau et de celui de sa vieille mère aveugle. Avec le temps, six lits pareils à celui que j'ai décrit se trouvèrent disposés dans la cabane, et, pour la faible somme de deux sous, on avait le droit de s'y allonger, je ne dirai pas de s'y reposer. Il y avait aussi dans la grande salle de l'hôtel Christinette un foyer auquel il ne manquait que la cheminée, de façon que la fumée sulfureuse du charbon de terre remplissait toujours la cabane et donnait un avant-goût de ces fumigations qui, selon d'antiques traditions, attendent les méchants dans un monde souterrain. Je remarquerai en passant que les habitués de ce dortoir enfumé avaient raison de s'accoutumer à l'odeur du soufre, et que c'est peut-être pour cela que les lits de dame Christine restaient rarement sans locataires.

Au moment même où Andy et Brigitte Coeur causaient dans la cuisine où je me suis glissé à leur insu, trois de ces bohémiens, sur les méfaits desquels la conversation s'était engagée, venaient de s'établir pour la nuit dans l'auberge en question. En payant quatre sous au lieu de deux, ils avaient obtenu entière possession du dortoir jusqu'au lendemain, et en considération d'une somme de six pence, l'hôtesse leur avait fourni une provision de combustible.

Christine, enchantée d'un marché si avantageux pour elle s'était retirée avec sa mère dans une chambre intérieure, où les deux femmes partageaient le même lit.

Dès qu'il entendit ronfler la maîtresse du logis, Richard l'Ecloppé tira de son bissac deux canards au cou tordu, et se mit à les plumer avec une dextérité qui annonçait que ce n'était pas la première fois qu'il se livrait à ces préparatifs culinaires. Pierre l'Aveugle déposa sur la table trois pains bis...

—Ils sont un peu trop cuits, dit-il, mais bah!

—Chez qui les as-tu pris? demanda Richard en glissant dans une des paillasses le duvet superflu des deux volailles.

—Chez le boulanger, parbleu!

—Il fallait les lui faire changer.

—Oh! je n'ai pas voulu le déranger... le pauvre homme dormait.

Pendant ce colloque, Sheog l'Incendié ajouta aux provisions de bouche apportées par ses camarades, deux gourdes remplies jusqu'au goulot d'une excellente eau-de-vie de contrebande, qu'il avait reçu en échange de son silence, relativement à une tonne de ce même liquide qu'il avait vu déposer dans un certain endroit, ce qui n'avait pas empêché le bohémien de dénoncer la fraude aux douaniers, moyennant finance, bien entendu.

Richard l'Ecloppé, au moyen d'un grand couteau qui ne le quittait jamais, venait de démembrer les canards

et s'apprêtait à poser les morceaux sur le gril, tandis que Sheog l'ncendié mettait la table, lorsque le chien noir de l'Aveugle courut à la porte et se mit à aboyer.

Au même instant on frappa au volet.

—Qui diable peut venir ici à cette heure? demanda le maître du barbet.

—Bah! qu'il frappe jusqu'à demain, si ça lui convient, dit Sheog, pas une goutte de cette eau-là ne lui passera par le gosier.

On frappa de nouveau à coups redoublés.

—Qui est là? demanda Richard l'Ecloppé. Est-ce qu'on vient réveiller des honnêtes gens à cette heure de la nuit?

Pan! pan! pan!

—Eloignez-vous, dit Pierre l'Aveugle; laissez-nous dormir.

—Oui, tu dors d'une drôle de façon, Pierre, répliqua une voix railleuse; je sens quelque chose de bon, et j'en veux prendre ma part.

—Le diable m'emporte, si ce n'est pas l'ami Simon! dit Pierre.

—Si c'est lui, nous pouvons le laisser entrer, reprit Richard.

—Et ma foi! il aura une goutte de notre eau dorée tout de même! ajouta Pierre.

—Comment vous nommez-vous? demanda le prudent Shéog.

—Ceux qui me connaissent m'appellent Simon le Gazouilleur, répondit la voix.

Et Simon le Gazouilleur, toujours derrière la porte, reprit d'un ton nazillard:

—Ames charitables, ayez pitié d'un malheureux vieillard qui a perdu l'usage de ses deux mains et qui n'a plus les moyens de gagner sa vie! Ayez pitié d'un malheureux père de famille privé de...

—Ca suffit, dit Richard; attends un peu, nous allons t'ouvrir.

—Que le bon Dieu vous bénisse et vous le rende! reprit la voix nazillarde, qui ajouta d'un ton plus naturel:

—Dépêche-toi, Richard, j'ai faim et froid.

Mais ici se présenta un obstacle qu'on n'avait pas prévu. Christinette, avec cette prévoyance qui lui était habituelle, avait fermé à clef la porte de son caravansérail de crainte que les voyageurs ne disparussent pendant la nuit avec les draps et les couvertures.

Sheog alla lui demander la clef. Lorsque l'hôtesse, réveillée en sursaut, vit au chevet de son lit un homme noir, à la mine peu rassurante, elle poussa un cri d'épouvante, et sa mère aveugle, qui avait peur de tout parce qu'elle ne voyait rien, se mit à crier comme elle. Enfin, quand Sheog fut parvenu à lui faire comprendre ce qu'il désirait, Christinette refusa de lui confier la clef et se leva aussitôt; mais elle ne consentit à ouvrir au nouveau venu qu'après avoir reçu d'avance le prix de location d'un de ses lits. Les conditions arrêtées et le compte soldé, Christinette laissa entrer Simon le Gazouilleur, referma la porte, et retourna à son lit, sans s'être donné la peine de regarder celui auquel elle accordait l'hospitalité.

—Ah! ah! mes gaillards! dit le nouveau venu, je savais bien où vous trouver!

—Et pourquoi diable viens-tu ici à pareille heure? lui demanda-t-on.

—C'est Garrohde qui m'envoie.

—Et que nous veut Garrohde?

—Il veut que vous les rejoigniez tous les trois mercredi prochain.

—A quelle heure? demanda Richard l'Ecloppé.

—Après la foire, quand vous aurez fini vos affaires.

—C'est bien, nous irons... Mais qu'apportes-tu là?

—J'ai flairé le souper de loin, répondit Simon, et comme Garrohde a tué un moutin hier matin, il ne m'a pas laissé partir les mains vides... Tiens, Richard l'Ecloppé, puisque te voilà en train de cuisiner, fais-nous quelque chose de bon avec ce morceau-là... Et tu es toujours aveugle, mon pauvre Pierre?

—Toujours, Simon,... La charité s'il vous plaît, pour un pauvre aveugle qui n'a jamais pu distinguer le jour de la nuit, répondit Pierre, qui, rejetant sa tête en arrière, abaissa à moitié ses paupières et ne montra que le blanc de ses yeux.

—Je prendrai des leçons de toi quand je voudrai devenir aveugle, reprit Simon d'un ton d'admiration; mais Richard l'Eclappé a besoin de toi...

Et tandis que les deux cuisiniers terminaient les apprêts de ce festin nocturne, Sheog et Simon le Gazouilleur s'entretinrent à voix basse.

—Eh bien, Sheog, tu n'as pas encore réussi à attraper Rhia Doran? demanda Simon.

—Pas encore. Je n'ai jamais pu le rencontrer avec l'autre depuis le jour où Crohoore m'a chargé de cette besogne; mais avec l'aide du Seigneur...

—Voyons, mon vieux, garde ces façons de parler pour ceux qui ne te connaissent pas.

—Avec l'aide du diable alors, je finirai par les faire pincer tous les deux, et l'homme à la faucille sera content.

—Plus bas, Sheog; il est inutile que les autres connaissent nos secrets...

—Tu parles comme un livre... J'allais te dire que je ne sais pas trop s'il est bien à moi de contribuer à faire danser Rhia Doran sous une potence: il mérite mieux que ça de ma part...

—Comment l'entends-tu?

—Je veux mourir dans le péché si...

—Ah çà, vieux sournois, as-tu fini de me rompre les

oreilles avec ta piété d'emprunt? Si tu ne peux arriver droit au fait, lâche-moi de bons jurons, comme un gueux que tu es...

—Laisse-moi jaspiner à ma façon, Simon; ça ne coûte rien et ça me vient tout naturellement; je ne peux parler autrement.

—Alors tu iras en enfer avec une prière à la bouche. Mais, voyons, pourquoi dis-tu que tu ne devrais pas aider à faire pendre Rhia Doran?

—Parce qu'il a toujours de l'argent plein les poches et qu'il n'en refuse jamais aux gens qui l'aiment... et j'ai souvent fait partie de ces gens-là, moi.

—Voudrais-tu reculer maintenant, Sheog? demanda Simon avec une colère concentrée.

—La sainte Vierge me préserve de manquer à ma promesse!... Ce que j'en dis, c'est pour te montrer quel sacrifice je fais... Je poursuivrai Doran jusqu'à ce que je le rencontre avec l'autre, dont j'ai le signalement; alors je m'arrangerai pour qu'on les empoigne tous les deux, et je m'en laverai les mains... Tu peux répéter mes paroles à Crohoore... A propos, qu'est-ce que Garrohde nous veut demain soir?

—Pierce Shea doit se rendre dans la vallée de Ballyfoile, et il s'agit de le garrotter et de l'emmener dans la caverne, où il sera en sûreté.

—Ah bien, je ne m'attendais pas à celle-là! C'est bien de Pierce Shea qu'il s'agit?

—Parbleu!

—Ma foi, Crohoore à la faucille, tu peux te vanter d'avoir de drôles d'idées tout de même, fit Sheog en joignant les mains.

A ce moment un des cuisiniers vint interrompre le mystérieux entretien qu'on vient de lire.

—A table, les chuchoteurs! cria Pierre l'Aveugle, et puisse la première bouchée que vous avalerez ne pas vous étrangler!

On s'empressa de se rendre à cette invitation. Les quatre bohémiens prirent place autour de la table et attaquèrent les canards, le pain, le mouton et l'eau-de-vie avec un ensemble qui annonçait que le repas ne durerait pas longtemps.

Or, comme mes devoirs de romancier ne me retiennent plus auprès d'eux, je m'empresse de quitter une aussi mauvaise société, au risque de la retrouver bientôt sur la route qu'il me reste encore à parcourir.

XIV.

Un jour de foire est une époque de bruit et de trouble pour la ville de Kilkenny, si tranquille d'ordinaire. Cette fête étant surtout destinée à la vente des bestiaux, les rues sont envahies dès l'aurore par des troupeaux de bœufs et de vaches dont les mugissements furieux se mêlent aux bêlements plaintifs de la brebis et aux grognements saccadés du cochon irritable. A ce concert qui suffit cependant au delà pour troubler le sommeil des paisibles habitants de la cité, vient se joindre le bruit du piétinement des animaux et des coups de trique que les conducteurs distribuent d'une main libérale sur le dos et les cornes de leurs bêtes. Parmi les représentants de la race bovine, l'observateur eût pu distinguer au premier coup d'œil deux familles bien différentes : le bœuf lourd et superbe des grands pâturages à la démarche hardie, à la tête fièrement portée, aux beuglements impatients, dont les yeux étonnés semblent demander pourquoi on lui fait quitter ses fraîches prairies pour les rues poudreuses d'une ville, la bête efflanquée du cottier, qui s'avance à pas lents, la tête baissée, sans paraître s'inquiéter de ce voyage, comme si elle savait qu'elle ne peut que gagner à un changement de résidence. Cet animal est bien le pendant de son maigre et indolent propriétaire, qui, les habits en lambeaux, le suit en traînant la jambe, et les traits saillants annoncent le découragement d'une misère incurable et honteuse d'elle-même. On eût pu, au contraire, observer de fréquents contrastes, au physique comme au moral, en-

tre la plupart des porcs et leurs conducteurs : autant le compagnon de saint Antoine est gras et folâtre, autant le maître est grêle et morose. L'hôte le plus choyé de la cabane dont il doit payer le loyer, le camarade des enfants s'arrête à tout propos et refuse obstinément d'avancer, tandis que le propriétaire affligé, mais non moins opiniâtre, cherche à l'entraîner vers le marché. Il faudrait toute une odyssée pour décrire les scènes étranges ou ridicules auxquelles donne lieu cette incompatibilité d'humeur.

Mais la foire de Kilkenny offre aux regards des visiteurs bien d'autres denrées, sinon plus précieuses, du moins plus rares. Tonneliers, chapeliers, fabricants d'escabeaux et de tables exposent à l'envi le produit de leur industrie. Ailleurs s'établit la faïence multicolore et la brillante vaisselle d'étain. Sous des tentes de toile grossières, des portes démontées forment des comptoirs improvisés où le campagnard trouve des couteaux, de s fourchettes, des ciseaux, des jarretières et mille autres menus objets. Quelques magasins attirent les gastronomes friands de pain d'épice, de sucre d'orge, de fruits ou de fromage. Plus loin, des broes, des cuillers, des assiettes et des timbales de bois brillent dans tout l'éclat de leur blancheur primitive.

Les débitants de ces diverses marchandises se lèvent avant le jour afin de s'assurer d'un emplacement avantageux pour leur comptoir. On court, on se bouscule, on s'injurie, on se bat ; les taureaux beuglent, les chevaux hennissent et les porcs épuisent toutes les notes de leur gamme criarde.

En vérité, les habitants de la paisible et peu commerçante cité sont bien à plaindre.

Notez aussi que, ce jour-là, les pimpantes laitières, qui se présentent à chaque porte coiffée d'un seau aussi blanc que la neige, que chaque servante, en un mot, que toutes les filles (et même quelques mères) de la

ville et des environs profitent de l'occasion pour mettre à contribution les dits citoyens. Et, comme si ce n'était pas assez de ces tracasseries, il y a congé dans toutes les pensions. Quel maître voudrait exposer ses chers petits élèves à traverser les rues encombrées de carrioles et de bestiaux? Et les chers petits s'empressent naturellement de s'échapper de chez eux, et de se faufiler au plus fort de la cohue, afin d'aller dépenser en joupoux et en sucreries le montant de certaines taxes prélevées sur les grands parents et les amis de la maison.

On me pardonnera de m'étendre un peu longuement sur une scène qui est restée gravée dans ma mémoire, et qui me rappelle l'époque où j'avais l'âge heureux et insouciant de ces écoliers dont je viens de parler.... D'ailleurs, pourvu que je n'ennuie pas le lecteur, n'ai-je pas le droit de raconter mon histoire comme je l'entends?...

Des centaines de villageoises, jeunes et jolies, fraîches et potelées, font irruption dans la ville. Elles viennent sous prétexte d'y faire emplette de quelque objet indispensable. Mais, comme elles ont revêtu leurs plus beaux atours, je soupçonne fort qu'elles tiennent moins à acheter un ruban ou une paire de jarretière qu'à rencontrer leurs amoureux, à faire voir leur toilette des dimanches et à partager la gaieté contagieuse d'un jour de fête.

Je ne parlerai ni des disputes qui s'élèvent entre les rivaux de ces beautés villageoises, et qui ne se terminent guère qu'à coups de poing ou à coups de bâton, ni des rixes provoquées par l'ivresse; de tels incidents, bien que trop communs dans une foire, forment les ombres d'un tableau dont je ne veux rappeler que le bon côté.

Mais je me garderai d'oublier les bohémiens qui tendent la main à chaque détour, ou les chanteurs de ballades (car où rencontre-t-on des chanteurs comparables aux tiens, ô mon pays, île verdoyante qu'on a nommée

l'île de la chanson et de la beauté?), ou les romanciers en plein vent qui, tenant à la main une feuille tachée plutôt qu'imprimée, feignent d'y lire ces histoires ébouriffantes et facétieuses qui font rire jusqu'aux larmes un auditoire charmé.

Je pourrais continuer pendant une heure à analyser la physionomie et le tumulte de la foire, qui devient de plus en plus encombrée et affairée à mesure que l'heure s'avance. Je pourrais vous faire admirer l'éloquence plus que cicéronienne du vendeur et de l'acheteur de certain pourceau en bas âge, lequel est enfin adjugé à un prix raisonnable. Je pourrais vous montrer les regards d'admiration et de convoitise que les jeunes filles jettent sur divers objets de toilette. Je pourrais vous citer la belle figure de rhétorique du fabricant de castors, qui prétend que la peluche de ses chapeaux retapés s'agite au vent comme les épis sur un champ de blé. Je pourrais pénétrer avec vous dans les magasins de la grande rue, et entendre les témoignages flatteurs que les négociants patentés accordent à leurs propres marchandises, sans toutefois convaincre leurs pratiques, qui, dans leur méfiance exagérée, sont persuadés d'avance de la fausseté de tout ce qu'on dit.

Une heure, ai-je dit?... Mais une journée suffirait à peine pour saisir les mille aspects du marché, pour contempler toutes les merveilles de ce panorama animé!

Je dois donc renoncer à en retracer tous les détails; car je ne suis pas libre de bavarder à mon gré et je retourne à l'histoire à laquelle je me suis attelé.

Parmi les bohémiens qui se font remarquer au milieu de la foire, nuls n'excitent autant de compassion, nuls n'empochent autant d'argent que les quatre personnages que nous avons laissés la nuit dernière attablés devant un bon souper dans l'hôtel Christinette. Selon leur habitude, ils s'étaient séparés en arrivant dans la grande rue, et chacun d'eux avait pris une direction op-

posée, afin d'éviter une concurrence inhabile. Vers la fin de la journée, Sheog l'Incendié quitta son porte, et, se rapprochant comme par hasard de l'endroit où se tenait Simon le Gazouilleur, fit un signe auquel celui-ci répondit, en le rejoignant quelques minutes après dans une allée déserte.

—Le Seigneur me protège, Simon, dit-il alors à son collègue, car je viens de voir Rhia Doran et l'autre au beau milieu de la foire. C'est bien l'homme que tu m'as décrit, et je le connais: c'est Tim Lindop, le garçon boucher de Kilkenny.

—Tu es un fameux duron. J'espère que Doran ne t'a pas vu?

—Quand il m'aurait vu! Crois-tu qu'il reconnaisse Ned Farrell sous la peau de Sheog l'Incendié?

—C'est juste, il n'y a pas de danger. Si le garçon boucher est encore à la foire, tu me le montreras: je verrai bien si c'est l'individu que nous cherchons.

—Oh! je sais où le trouver, son patron habite la grande rue, dit Sheog.

—Pour le coup, Crohoore va être content!... Mais dis-moi, as-tu aperçu Pierce Shea dans le marché?

—Il a passé près de moi il y a vingt minutes.

—Eh bien! il faut qu'un de nous le retrouve et le prévienne. Si d'ici à une heure, il n'a pas quitté la ville, il court un grand risque de se voir accrocher une cravate de chanvre autour du cou... Allons, en avant, marche! Crohoore serait furieux si nous laissions les constables mettre la main sur Pierce.

—Non, non, par l'âme de mon grand-père (que je n'ai jamais connu), il ne faut pas qu'on nous l'enlève comme ça!

—Eh bien, jouons des quilles et tâchons de le retrouver.

Les deux bohémiens se séparèrent. Sheog l'Incendié déboucha dans la grande rue, chantant, sur un mode

larmoyant, une complainte où il racontait comme quoi sa maison, sa vache et sa femme avaient été dévorées par les flammes; comme quoi ses quatorze enfants avaient été roussis; come quoi, enfin lui-même avait eu la poitrine et les bras endommagés en les sauvant, ainsi que chacun pouvait s'en assurer. Et Sheog montrait ses poignets solides, mais affreusement contournés depuis le jour de sa naissance.

Pierce se trouvait en effet à Kilkenny. Il venait d'apprendre, non sans un certain saisissement, que le matin même on avait exécuté six des paysans auxquels il devait sa liberté. Les assises se tenaient à Kilkenny. Sur le rapport du sergent, et dès qu'on avait pu rassembler une force suffisante, on avait arrêté les six hommes en question : les malheureux paddies, jugés sommairement, n'avaient eu qu'une nuit pour se préparer à la mort. En apprenant ces détails, Pierce eut hâte de retourner à Clarah. Les gens qui l'avaient délivré ne le connaissaient pas personnellement, et c'est à sa qualité d'enfant blanc qu'il devait une liberté si chèrement payée. Il comptait donc être en sûreté dans la ferme de son père, où personne, à l'exception de Doran, ne connaissait la part qu'il avait prise dans l'expédition dirigée contre le dîmeur, car Pierce, craignant la colère de son père, ne lui avait révélé aucune des circonstances qui se rattachent à ce malheureux événement.

Pierce songeait donc à rejoindre son père et à se retirer du marché, lorsqu'une femme à l'air effaré, les cheveux flottants sur les épaules, le visage pâle et décomposé, le saisit par le bras. Cette femme, qui d'abord avait paru hâter le pas, s'était arrêtée tout à coup en apercevant le jeune homme, et s'était élancée vers lui :

—Ah ! vous voilà !... Pourquoi ne vous a-t-on pas pendu ce matin ?... Pourquoi ne vous a-t-on pas coupé la tête comme aux autres ?... vous avez mérité la mort aussi bravement que mon mari !... Je vous ai vu sabrer

les soldats saxons!... Mon mari est mort pour vous avoir délivré! Oui!... Ils me l'ont tué ce matin, ajouta-t-elle à voix basse; tenez, c'est son sang qui a taché ma robe... J'étais près de l'échafaud, et sa tête a roulé à mes pieds... Je l'ai là, je l'emporte à la maison... Chut! n'en dites rien à personne, on me la reprendrait...

Et, comme si elle eût complètement oublié la première partie de son discours, elle fit un signe de tête amical à notre héros et s'éloigna en courant. Bien qu'il fût évident que celle qui venait de parler était folle, cet incident avait attiré l'attention de plusieurs groupes sur Pierce, qui fut quelque temps avant de se remettre de l'émotion bien naturelle que lui avait causée cette scène. Il avait retrouvé son sang-froid, lorsqu'il se vit accoster par un personnage bien différent du premier:

—Ayez pitié d'un pauvre malheureux, une créature du bon Dieu comme vous, qui a perdu l'usage de ses bras et ne peut pas gagner son pain, dit en s'arrêtant devant lui un mendiant qui paraissait assez robuste malgré ses cheveux blancs.

Ce mendiant, portait suspendu à son cou, au moyen d'un bout de ficelle, un chapeau déformé qui se trouvait maintenu à la hauteur de la poitrine. Sans trop savoir ce qu'il faisait, Pierce mit la main à sa poche et en tira une pièce de monnaie qu'il laissa tomber dans le chapeau.

—Que le bon Dieu vous le rende, mon bon monsieur! et, en échange de votre charité, écoutez bien ce que je vais vous dire, continua le mendiant, que le lecteur intelligent a sans doute déjà reconnu.

Mais le jeune fermier, qui songeait encore aux paroles qu'avait prononcé la folle, ne paraissait pas entendre le discours de Simon le Gazouilleur.

—Fils de Shea, Pierce Shea, écoutez-moi! reprit le bohémien à voix basse, mais très distinctement.

Pierce tressaillit en entendant prononcer son nom par cette voix inconnue, et regarda le mendiant.

—Quittez la foire au plus vite, continua celui-ci en se penchant à son oreille. Si dans une heure vous êtes encore dans la ville de Kilkenny, vos jours sont comptés. Tandis que je vous parle, il y a quelqu'un qui raconte au juge votre entrevue nocturne avec le dîmeur et votre affaire avec les dragons. Ne laissez pas pousser l'herbe sous le pied de votre cheval; retournez à Clarah sans perdre un instant... Encore un conseil: prenez la route de Windgap.

L'idée d'un guet-apens au moyen duquel on comptait s'emparer de lui sur un chemin isolé, au lieu d'essayer de l'arrêter au milieu de la foule toujours hostile aux agents de l'autorité, se présenta à l'esprit de Pierce.

—Comment se fait-il que vous me connaissiez? Qui vous a si bien renseigné sur mon compte?

—Ne perdez pas votre temps à me questionner; mettez votre main dans mon chapeau et prenez ce que vous y trouverez, répondit Simon le Gazouilleur.

Durant une de ses visites à Kilkenny, Pierce avait fait faire son portrait, une espèce de miniature dont je ne garantirai ni la ressemblance, ni la valeur comme objet d'art. Quoi qu'il en soit, ce portrait avait fait grand plaisir à Alice qui le portait toujours sur elle et ne s'endormait jamais sans lui adresser de tendres paroles. C'était cette miniature que Pierce venait de retirer du chapeau du mendiant.

—Celle à qui cet objet appartient vous enjoint de faire ce que je vous ai dit; partez donc à l'instant, si vous tenez à la revoir.

Pierce demeura un moment indécis, regardant tour à tour le mendiant et le portrait.

A ce moment le vieux Ned Shea, qui revenait de visiter un troupeau de boeufs, appela son fils. Celui-ci fit signe qu'il allait le rejoindre et se retourna pour de-

mander de nouvelles explications à son étrange conseiller.

Simon le Gazouilleur avait disparu.

Pierce, pensant que le mendiant ne pouvait encore être bien loin, le chercha dans tous les groupes environnants, mais il ne réussit pas à le retrouver. Enfin, divisé entre la crainte d'une trahison et la confiance que lui inspirait la vue du portrait, il rejoignit son père et fut bientôt sur le chemin de la ferme, choisissant en dépit de ses doutes l'itinéraire que lui avait indiqué le mendiant.

XV

Malgré les adroites combinaisons de notre ami Andy, ce ne fut que le jour-même de la foire, et lorsque l'absence de ses maîtres lui permit de disposer de son temps, qu'il put réaliser son projet de rendre visite à Garrohde le sorcier. Le matin en question il se leva au point du jour afin d'accomplir sa périlleuse mission, et la tendre Brigitte ne manqua pas de se trouver également sur pied dès l'aurore pour assister au départ de son fidèle amoureux, pour l'aider de ses sages conseils et lui souhaiter un bon voyage.

Il est indispensable ici de faire connaître les antécédents du devin qu'Andy allait consulter.

D'abord il n'était pas né dans le comté qu'il habitait depuis une vingtaine d'années sans que personne sût d'où il venait. Tout le monde, cependant, connaissait les circonstances extraordinaires qui avaient fait de Garrohde un adepte dans les sciences occultes. Les détails qu'on fournissait à ce sujet étaient d'autant plus authentiques qu'on les tenait du sorcier lui-même.

De tous les jours de la semaine, le vendredi est celui où la rencontre des bonnes gens présente le plus de danger. Or, un certain vendredi, Garrohde revenait d'une foire. Peut-être avait-il dépassé les limites de la sobriété, ce qui explique pourquoi il avait plus de confiance que jamais dans l'infaillibilité de son jugement. Quoiqu'on fut au mois de novembre, et qu'il fit aussi noir que dans un four, il était persuadé qu'il ne pouvait pas se tromper de chemin, tant il connaissait bien les sentiers

qu'il devait prendre à travers les collines et les tourbières pour rentrer chez lui ; il aperçut bientôt la lumière qui éclairait la cabane paternelle située au bord du marécage. Il continua donc sa route le coeur léger, chantant à tue-tête quelque refrain national qu'il interrompait au premier couplet pour siffler une mélodie qui n'avait aucun rapport avec la chanson .

Cependant, après une promenade assez longue, Garrohde commença à soupçonner que ce soir-là la maison de son père se trouvait plus loin que d'habitude. Il avait beau marcher, il ne paraissait pas comprendre ce phénomène, il se décida à doubler le pas. Hélas ! la lumière familière continua à briller aussi loin que jamais. La maison reculait à mesure que Garrohde avançait, ou bien celui-ci, tout en croyant marcher ne bougeait pas de place. La chose était claire comme le jour ; il n'y avait pas moyen de sortir de ce dilemme.

Tandis que Garrohde ouvrait de grands yeux, cherchant à percer l'obscurité, la flamme traîtresse se mit à danser, et, après avoir exécuté quelques cabrioles moqueuses, disparut complètement. Voyant à qui il avait affaire et ne sachant plus où il était, le bohémien se laissa aller à un profond découragement. Il se jeta à terre, décidé à attendre le jour au milieu des champs. Tout à coup, les accents animés d'une cornemuse vinrent interrompre l'horrible silence de la nuit. Prêtant l'oreille, il reconnut que le musicien ne pouvait pas être bien loin. ses terreurs se dissipèrent soudain : il s'empressa de se relever et de se diriger vers l'endroit d'où partaient ces accords. A mesure qu'il se rapprochait la musique devenait de plus en plus distincte, et il s'y mêla bientôt des éclats de rire et un bruit de chants et de conversation. Garrohde, réconforté par l'idée de rencontrer si joyeuse compagnie au moment où il s'y attendait le moins, se dépêcha de tourner une petite colline et aperçut sur le

versant opposé un tableau tel qu'il est rarement donné à l'homme de contempler.

Il n'aperçut ni lampes ni torches ; on a vu que la lune s'était donné congé, et certainement le soleil dormait encore. Eh bien, malgré cela, une clarté étrange et éblouissante illuminait le coteau, sur lequel se divertissait une multitude de petits hommes et de petites femmes. On ne voyait pas de musiciens, pas même un instrument qu'on pût croire doué de la faculté de jouer tout seul, et néanmoins l'harmonie qui avait attiré et charmé Garrohde continuait à se faire entendre. Une table splendidement servie se dressait au milieu des grandes herbes ; mais parmi les plats qui la couvraient, notre intrus ne vit rien qui ressemblât à une pomme de terre. Il n'y avait ni beouf, ni mouton, ni porc, ni volaille (car Garrohde, qui connaissait ces diverses viandes pour en avoir mangé une ou deux fois dans sa vie, les aurait reconnues) ; quoiqu'il en soit, tous ces mets étranges avaient une mine des plus appétissantes. La liqueur que les convives paraissaient préférer et qu'ils buvaient dans des coupes qu'on eût prises pour des boutons d'or, ressemblait comme deux gouttes d'eau au whisky national.

Ces convives eux-mêmes, qui n'étaient pas plus grands que mon pouce, portaient tous des jaquettes vertes et une coiffure en forme de cône ornée d'un bouquet de plumes. Les *inexpressibles* ou les jupes qui, selon le sexe du personnage, complétaient ce costume, brillaient de toutes les couleurs de l'arc en ciel. Beaucoup de ces personnages microscopiques s'étaient déjà levés de table, et, allongés sur le gazon fleuri, riaient et causaient ; les amoureux se promenaient deux à deux ou s'asseyaient à l'écart. Garrohde ne fut pas peu surpris de reconnaître parmi ces derniers une cousine à lui qu'on avait cru enterrer trois mois auparavant, et qu'il retrouvait vivante (bien que considérablement diminuée) et

prêtant l'oreille aux discours d'un petit cavalier dont le bras mignon lui servait de ceinture. Une grande partie de l'assemblée se livrait au plaisir de la danse, exécutant avec un entrain tout particulier une gigue interminable.

Un borgne eut compris à l'instant qu'il assistait à une fête de bonnes gens. Aussi Garrohde, qui avait deux bons yeux, ne tarda pas à reconnaître dans quel guêpier il s'était fourré. Il se décida à quitter le plus doucement possible un si dangereux voisinage; mais il s'aperçut alors qu'il ne pouvait pas seulement lever le pied! En se sentant pour ainsi dire enchaîné, il éprouva une telle frayeur que ses cheveux se dressèrent, ses dents claquèrent, ses genoux s'entre-choquèrent, et son front se couvrit d'une sueur froide. Il songea bien à réciter son *Pater*, mais (bien que le curé ne l'ait jamais accusé de manquer de mémoire) il ne put se rappeler le premier mot de cette prière ni d'aucune autre: lorsqu'enfin sa bouche s'ouvrit, au lieu d'obéir aux bonnes intentions de son propriétaire, elle laissa échapper un gros juron, si gros que je n'ose pas le répéter.

La musique se tut tout à coup. La clarté féerique, la table, les danseurs, les buveurs, les amoureux, disparurent avec la rapidité d'un éclair au milieu des exclamations menaçantes de mille petites voix flutées, et Garrohde tomba à terre privé de connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, il ne savait plus dans quel pays il se trouvait. Dans tous les cas, il était le prisonnier des bonnes gens. Ce qu'il vit chez eux, ce qu'il y fit pendant dix longues années, sont des mystères qu'il n'osait révéler. Mais lorsqu'il obtint enfin son pardon et sa liberté, il profita des secrets qu'il avait appris pour rendre service à ses voisins dès que ceux-ci se trouvaient dans l'embarras. Il est vrai qu'il ne les obligeait pas gratis, mais pouvait-on lui reprocher la faible somme

qu'il exigeait lorsqu'on songeait aux dangers auxquels il s'exposait?

Garrohde ne manquait ni de clients ni d'honoraires. Lui et ses collègues passaient pour des bienfaiteurs de l'humanité. En effet, que deviendraient les malheureux paddies, sans cesse exposés à l'active méchanceté des bonnes gens, sans les conseils et la courageuse intervention des devins? Garrohde protégeait contre le mauvais oeil; il enseignait le moyen de sauver un enfant que convoitaient ses anciens maîtres; il indiquait surtout, sans jamais se tromper, de quel côté il fallait diriger les recherches afin de retrouver une vache égarée.

Ainsi que l'avait dit Andy, Garrohde vivait au milieu des collines dans la direction que Pierce avait suivie lors de sa première expédition à la poursuite d'Alice et de Crohoore. Le jeune fermier et ses compagnons avaient même passé devant l'habitation du sorcier; mais comme la porte ouverte leur avait permis de s'assurer du dehors que la hutte ne renfermait personne, ils ne s'étaient pas donné la peine d'y entrer. Garrohde avait construit sa cabane au milieu d'une solitude (dont les progrès de l'agriculture ont depuis changé l'aspect) à quelques mètres du lit de ce ruisseau transformé en torrent que Crohoore avait franchi à un endroit plus rapproché de sa source. Cette cabane se trouvait adossée à une colline qui remplaçait le quatrième mur que l'architecte paresseux avait sans doute voulu s'épargner la peine de construire. Au milieu du mur de boue desséchée qui faisait face au courant, on voyait une porte fragile et peu élevée. C'était la seule ouverture par laquelle l'air, le jour ou tout autre visiteur put pénétrer dans la cabane. La toiture, formée de roseaux, de genêts et de branches de sapin, se distinguait à peine de la colline contre laquelle elle s'appuyait, et qui en avait fourni les matériaux; un passant arrivant par derrière

aurait pu poser le pied sur la maison sans se douter qu'il marchait sur une habitation.

La physionomie extérieure de cette masure n'annonçait pas un grand luxe intérieur. En effet, le mobilier se composait d'une table de sapin et de deux escabeaux. On y voyait en outre, sur une planche de ce chêne noirci qu'on trouve dans les tourbières, des paquets d'herbes desséchées, des fioles et des vases de grès; plusieurs gros scarabées et quelques lézards inoffensifs, auxquels le paysan irlandais n'ose pas toucher, étaient fixés aux murs avec des épingles. La cabane ne renfermait rien qui ressemblât à un lit. Il n'y avait ni foyer, ni cheminée, mais une partie du mur, noircie par la fumée, annonçait qu'on y allumait parfois du feu. C'était là une triste et pauvre demeure pour un personnage aussi puissant que Garrohde; mais, après tout, ce n'était qu'un simple cabinet de consultation et non la demeure habituelle du devin. On savait que chaque nuit, monté sur un manche à balai, il voyageait avec les bonnes gens ou allait faire leur commissions. On savait aussi que la colline contre laquelle s'élevait sa demeure était un des châteaux de ses anciens tyrans, et qu'il y passait la plus grande partie de son temps à danser et à banqueter. Il ne pouvait exister le plus petit doute à cet égard, car ceux qui passaient par là avaient plus d'une fois entendu le bruit d'une musique et d'un tapage souterrain.

C'est pourtant vers cet endroit suspect qu'Andy comptait diriger ses pas le matin même de la foire de Kilkenny.

—Allons, que le ciel te protège, Andy, soupira Brigitte après avoir donné à son futur une foule d'excellents conseils sur la manière dont il devait se comporter en présence du sorcier.

—Merci, Brigitte; tu réciteras quelques prières à mon intention. Tes prières valent de l'or, ma fille... Adieu...

Andy s'éloigna ; mais il s'arrêta bientôt et parut se rappeler quelque chose.

—Eh bien, Brigitte, est-ce que tu ne jetteras pas ton vieux soulier après moi pour me porter bonheur ?

—De tout mon coeur, Andy...

Brigitte se baissa, ôta sa lourde chaussure et la lança avec une énergie inusitée en pareille circonstance. Ses intentions étaient excellentes, mais le soulier n'en tint pas compte et alla frapper la tête d'Andy avec une force qui eût brisé un crâne moins épais.

—Par saint Patrice, Brigitte, je ne te demandais pas de me souhaiter tant de bonheur que ça, dit-il en se retournant et en se frottant la nuque ; puis il regarda le soulier comme s'il avait envie de le renvoyer à sa future avec toute la bonne fortune dont elle avait voulu le gratifier. Mais il n'en fit rien et se contenta de la prier d'un ton de mauvaise humeur, de faire des voeux moins lourds une autre fois.

Etant arrivé auprès de la demeure de Garrohde, Andy se posta contre un des murs de manière à ne pas être vu de l'intérieur de la maison, et, après avoir ôté son chapeau, il alla réciter une prière ainsi que le lui avait conseillé Brigitte.

—Entrez, Andy ! lui cria une voix impérieuse qui partait de la hutte.

Cet ordre inattendu coupa court aux oraisons d'Andy, dont les yeux et la bouche s'ouvrirent d'une façon démesurée. Il avait peine à en croire ses oreilles. Il n'avait jamais vu Garrohde et il n'avait aucune raison de supposer qu'il fut connu de lui. Comment donc le sorcier savait-il son nom ? Comment même savait-il qu'il y eût quelqu'un derrière ce mur ? Andy qui avait pris toutes les précautions imaginables pour approcher sans être vu, s'adressait ces questions lorsque la voix reprit :

—Entrez, vous dis-je, Andy !

Andy s'avança vers la porte et franchit le seuil comme un homme qui obéit à une impulsion extérieure plutôt que comme une personne jouissant de son libre arbitre. Il fut obligé de se plier en deux pour passer sous la porte, et lorsqu'il se releva il se trouva en présence d'un vieillard qui ne pouvait être autre que Garrohde le sorcier.

—Ah, vous voilà enfin! Pourquoi m'avez-vous fait attendre? Je savais que vous deviez venir... Asseyez-vous.

Le devin indiqua à son hôte un escabeau sur lequel celui-ci prit place, bien que le peu d'élévation de ce siège l'obligeât à tenir les genoux presque à la hauteur de son menton.

Garrohde, quoique robuste, était un homme âgé; de longs cheveux blancs encadraient un visage qui conservait encore la fraîcheur d'une pomme d'hiver. Il portait une longue redingote bleue boutonnée jusqu'au cou et serrée à la taille par une ceinture de cuir. L'éclat mobile de ses grands yeux noirs produisait sur Andy un effet fascinateur très-désagréable. Ils se regardèrent ainsi pendant plusieurs minutes, le visage du visiteur conservant l'expression hébétée qu'il avait au moment qu'il s'était entendu appeler. Enfin, le devin reprit:

—Je vois que vous ne pouvez pas parler; mais, peu importe, puisque je sais ce que vous me voulez. Vous venez me demander si je puis vous aider à enlever Alice Dooling aux bonnes gens.

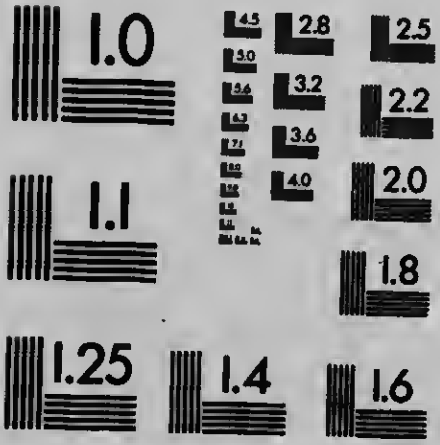
Andy ne put que pousser une exclamation de surprise.

—Oui, oui, je comprends votre pensée, vous veus demandez comment j'ai deviné ce qui vous amène; mais cela ne vous regarde pas, dit Garrohde.

Andy songeait à se concilier les bonnes grâces du sorcier en affirmant qu'il n'avait jamais songé à lui demander compte de quoi que ce soit; mais Garrohde ne lui laissa pas le temps de formuler sa pensée.

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

—Où est l'argent que vous devez me remettre en échange du service que vous me demandez et des dangers auxquels je vais m'exposer pour vous?

Andy, sans pouvoir détacher les yeux du visage de son interlocuteur, plongea la main dans sa poche, y pêcha quelque chose qu'il présenta au devin. Celui-ci, après avoir jeté les yeux sur la pièce de monnaie qu'il venait de recevoir, fixa de nouveau les yeux sur son hôte et lui dit d'un ton sévère:

—Vous savez bien qu'un schelling ne suffit pas... il y a un jaunet dans l'autre poche, mon garçon.

—Je vous demande mille pardons! Je me suis trompé, balbutia le pauvre Andy.

—L'autre ne répondit pas, et continua à fixer un regard perçant sur son visiteur troublé qui cherchait d'une main agitée la pièce d'or, tout en admirant la science inépuisable de son hôte...

—Que le... commençait-il.

—Silence, Andy! s'écria le sorcier en frappant du pied. Faites attention! Il ne faut pas prononcer ce nom-là chez moi!

Et le timide Andy s'avoua à lui-même qu'il allait invoquer le nom du diable, lorsque le devin l'avait interrompu si à propos.

—Vous alliez dire, continua celui qui paraissait lire dans la pensée d'autrui, vous alliez dire que vous ne songiez nullement à me faire tort de cet argent; je le sais aussi bien que vous, et il est inutile de jurer pour si peu. Maintenant, occupons-nous de l'affaire qui vous amène ici.

A ces mots, Garrohde s'étant levé disparut dans l'obscurité de la cabane; mais il ne tarda pas à reparaître, tenant à la main un morceau de bois enflammé et une poignée de branches sèches, dont il se servit pour allumer un feu qui répandit bientôt une vive clarté.

—Levez-vous, Andy, dit-il alors à son client, qui obéit

à cet ordre comme si ses jambes eussent été des ressorts, et prenez ce gobelet d'eau fraîche.

—Si ça vous est égal, j'aimerais mieux ne pas y toucher.

—Tenez ce gobelet à la main, vous dis-je!

—Je n'ai pas soif; mais je ne vous remercie pas moins de l'intention, persista Andy, à qui Brigitte Coeur avait vivement recommandé de ne rien accepter en fait de boissons ou de vivres.

—Pour la troisième fois, ramassez ce gobelet! cria Garrohde en frappant du pied et en fronçant les sourcils.

—Est-ce que vous auriez le coeur de me faire boire quand j'ai plutôt envie de manger?

—Eh bien, commencez par faire ce que je vous ordonne, peut-être trouverai-je plus tard de quoi vous mettre sous la dent.

—Merci bien, interrompit Andy pris dans son propre piège, j'ai fait voeu de jeûner jusqu'à ce qu'il plaise à mon saint patron de me renvoyer sain et sauf à Clarah.

—Je ne vous demande pas de boire ni de manger, je vous dis de tenir ce vase à la main! Si vous continuez à bavarder au lieu de m'obéir, je vous renverrai d'ici tellement défiguré que votre père et votre mère ne vous reconnaîtront pas.

Andy, épouvanté par cette terrible menace, prit sur la table le gobelet mystérieux et le tint à bras tendu. Le feu de sapin n'était plus qu'un amas de cendres blanches; le devin, ramassant une pincée de ces cendres et décrochant un lézard, jeta le tout dans le vase en prononçant des paroles bizarres et incompréhensibles. Puis, après avoir attentivement examiné l'effet de ce mélange cabalistique, il reprit:

—Ah! ah! le fen surnage: voilà qui s'annonce bien!

Il prit alors la coupe des mains d'Andy, la posa sur

la table, et choisissant une herbe sur la planche, il s'en frotta les mains en répétant quelques paroles magiques.

—Allons, tout marche à souhait, continua-t-il en se levant vivement et en versant dans une fiole une partie du liquide. Maintenant, Andy, j'ai fait tout ce que je pouvais faire. Prenez ce flacon et cette herbe et écoutez-moi bien : que cette nuit-même, avant le premier chant du coq, Pierce Shea se trouve dans la vallée de Ballyfoile, à l'endroit où on a tiré sur lui ; qu'il jette trois brins de cette herbe par-dessus son épaule gauche, et, à la lueur des étoiles, il verra Alice Dooling à ses côtés ; qu'il fasse alors boire à sa fiancée le contenu de cette fiole, et elle le suivra partout où il voudra la conduire. Répétez-lui mes paroles et dites-lui surtout qu'aucun être vivant ne doit l'accompagner. Malheur à lui, malheur à vous, si vous oubliez cette recommandation ! maintenant, mettez votre chapeau et allez-vous-en.

Andy, après un moment d'hésitation, osa enfin demander :

—Peut-être me laisserait-on aller avec lui, si vous brûliez un morceau de sapin à mon intention ?

—Non ! cria Garrohde, et gare à vous si vous ôsez le suivre !

—Je vous ai donné jusqu'à mon dernier sou ; mais, tenez, voici un habit qu'on peut porter sans rougir ; mon chapeau est encore bon, attendu que c'est celui des dimanches ; mes brodequins étaient tout neufs il y a six mois, de sorte que ma défroque vaut bien une demi-guinée ; eh bien, je vous la laisse, quitte à m'en retourner presque aussi nu que le jour où je suis né... je vous promets, par-dessus le marché, de me retrouver ici demain avant que vous ne soyez revenu...

—Revenu d'où ? interrompit Garrohde en fronçant les sourcils.

C'est ce que vous savez mieux que moi... Enfin, je vous cède mes habits, et je m'arrangerai même de façon

à vous apporter de l'argent, si vous m'obtenez la permission d'accompagner mon pauvre Pierce.

—Hors d'ici! hors d'ici! s'écria le sorcier, qui s'avança vers son hôte le visage irrité et les sourcils froncés.

Pour chaque pas que le devin fit en avant, Andy fit un pas en arrière, et il ne s'aperçut qu'il avait franchi le seuil de la cabane que lorsqu'il se vit fermer la porte au nez.

XVI

Brigitte, qu'intéressait si vivement le succès de ce voyage, ne manqua pas de sortir pour aller traire ses vaches, au moment où son amoureux apparut à l'horizon de la ferme. Andy commença par raconter les incidents de sa visite qui lui étaient pour ainsi dire personnels; puis il passa aux faits qui concernaient plus directement son frère de lait. Alors seulement la pauvre Brigitte, qu'avaient effrayée la clairvoyance et les sortilèges du devin, commença à sourire et à moins regretter son argent.

—En voyant votre mine, je ne m'attendais pas à une aussi bonne nouvelle, Andy, dit-elle; me voilà rassurée. Il n'y a qu'à donner l'herbe et la petite bouteille à maître Pierce, il ira là-bas, il ramènera Alice, et faut espérer qu'avant douze mois ils seront mariés.

Andy secoua la tête.

—Pourquoi pas? demanda Brigitte.

—Parce que Pierce est trop vif... Au lieu de remercier les bonnes gens, de leur tirer son chapeau (tout en les envoyant au diable), il est capable de leur reprocher d'avoir gardé Alice trop longtemps. Et même, si on allait refuser de leur dire des sottises, et Dieu sait ce qui arriverait alors!

—Comme ça, vous ne lui direz rien?

—Pas un mot. Puisque je ne peux pas aller avec lui, afin de l'empêcher de faire une bêtise, il vaut mieux qu'il reste à la maison.

—Et qui serait bien attrapé si Garrohde allait le défigurer pour n'avoir pas fait sa commission?

—Il n'y a pas de danger... Ah! si j'allais aider à enlever Alice aux bonnes gens, le sorcier, qui est leur ami, pourrait bien me jouer un vilain tour. Mais puisque j'empêche, au contraire, qu'on ne leur prenne la plus jolie fille du pays... (la présente compagnie toujours exceptée, bien entendu), personne ne peut m'en vouloir.

Au bout de quelque temps, Brigitte, voyant qu'elle chercherait en vain à vaincre l'opiniâtreté d'Andy, parut se ranger à l'avis de son futur. Seulement, elle pria celui-ci de lui remettre la bouteille et l'herbe cabalistique.

—A quoi vous serviront-elles? demanda Andy.

—Dame !elles coûtent assez cher pour qu'on ne se soucie pas de les jeter par la fenêtre... Ca peut servir un jour ou l'autre.

Mais l'astucieuse Brigitte comptait les utiliser le même jour.

Pierce venait de rentrer à la ferme, l'esprit d'autant plus agité qu'il ne voyait personne à qui il pût confier ses craintes. Son frère de lait lui-même ignorait l'imprudence qu'il avait commise en s'associant aux Enfants blancs, chacun ayant attribué son absence à quelque nouvelle tentative pour retrouver Alice. Depuis la fatale expédition dont il avait fait partie, il n'avait revu Doran qu'une seule fois. L'avis qu'il avait reçu du bohémien lui fit craindre que quelqu'un ne l'eût dénoncé; il pensa que le dénonciateur indirect ne pouvait être que Crohoore, bien qu'il ne se rendit pas compte de la façon dont cet être mystérieux était parvenu à obtenir les renseignements nécessaires.

Tandis qu'il se livrait à ces tristes pensées, regardant d'un air distrait par la fenêtre du salon, où sa mère tricotait auprès de la cheminée, Pierce fut surpris de sentir sur sa botte la pression d'un pied étranger. Re-

gardant autour de lui, il aperçut Brigitte qui s'était approchée tout doucement de la croisée et se retirait de même après avoir attiré son attention. La surprise du jeune fermier redoubla lorsque Brigitte (qui cherchait à se cacher de sa maîtresse) se mit à cligner de l'oeil en indiquant la porte vers laquelle elle se dirigeait. Depuis longtemps Pierce ne se permettait plus aucune familiarité avec les servantes de sa mère, et il ne comprenait pas trop ce langage muet. Mais bientôt la promise d'Andy devint plus explicite; dès qu'elle eut franchi le seuil du salon, elle se retourna et fit un geste qui disait clairement: *Suivez-moi.* Pierce se leva aussitôt pensant que Brigitte avait quelque nouvelle à lui apprendre.

Celle-ci, un doigt sur ses lèvres, sortit de la ferme et, traversant la cour, gagna un hangar où elle contraignit Pierce à se blottir entre deux tas de sacs; là, loin de toute oreille indiscrète, elle commença son récit. Pierce écouta, avec une surprise mêlée de joie, l'histoire détaillée de l'entrevue d'Andy avec le devin, et reçut le flacon et l'herbe cabalistique des mains de Brigitte, qui lui indiqua la manière de s'en servir et l'abandonna à ses réflexions, après l'avoir supplié de lui garder, vis-à-vis d'Andy, le secret sur cette révélation.

L'épais nuage des superstitions qui planait sur l'esprit de ses compatriotes n'était pas sans avoir projeté une certaine ombre sur celui de Pierce. Je suis loin de vouloir donner à entendre que les promesses ou les talismans du sorcier supposé lui inspirassent la moindre confiance. Mais les émotions et les inquiétudes qui pesaient sur lui ne lui permettaient pas de raisonner avec sa justesse habituelle. Les paroles du bohémien lui revinrent à l'esprit, et, cédant à une sorte de pressentiment, il résolut de suivre les avis de Garrolde, au risque de commettre une absurdité. Quant au danger qu'il courait en se risquant à une pareille heure, dans un en-

droit aussi désert que le lieu choisi pour cet étrange rendez-vous, il n'y songea pas un seul instant.

Quoi qu'il en soit, Pierce, croyant ou sceptique (le point, après tout, es fort douteux, car notre héros n'avait guère l'esprit assez libre pour analyser ses sensations), se trouva à l'heure voulue au milieu de la sauvage et solitaire vallée, à l'endroit même où l'assassin avait attenté à ses jours. N'ayant d'autres témoins que les brillantes étoiles d'un ciel d'hiver, il lança à trois reprises l'herbe magique par-dessus son épaule gauche. Au même instant, il entendit derrière lui comme le bruit d'une respiration agitée, et se retourna vivement.

Alice Dooling était devant lui.

Elle se tenait debout et immobile. Rien n'indiquait le mouvement qui avait dû précéder son arrivée, si ce n'est une légère ondulation des plis de sa robe, et le trouble de son sein, agité comme une corde qui tremble encore lorsqu'elle a cessé de résonner, ou comme un oiseau effrayé dont le coeur palpite sous son plumage hérissé. Elle avait pâli et maigri; ses yeux avaient une expression étrange et nouvelle qui fit tressaillir Pierce. Malgré la faible clarté que répandaient les étoiles, celui-ci la reconnut au premier coup d'oeil. Bien qu'il s'attendit en quelque sorte à cette apparition, son premier mouvement fut de reculer d'un pas en poussant une exclamation de surprise; mais, l'instant d'après, les deux amants étaient enlacés dans les bras l'un de l'autre. Ils ne purent d'abord exprimer leur émotion que par des larmes ou par quelques paroles sans suite.

—Chère Alice! dit enfin Pierce, il n'est pas de chagrin qu'une pareille rencontre ne fasse oublier!... J'avais presque désespéré de te revoir!

—Mon bien-aimé! Dieu sait si je désirais me retrouver auprès de toi, répondit Alice en sanglotant et d'une voix où respirait la tendresse, mon pauvre coeur était prêt à se briser, et je t'appelais en vain!

—Oublions le passé, mon cher trésor; ne songeons qu'au bonheur que l'avenir nous réserve!...

—Plût au ciel! car j'ai assez souffert... Mais, hélas! l'orage a-t-il bien cessé de gronder?

—Oui, oui, nos mauvais jours sont passés, crois-en mon coeur qui bondit de joie... Que de choses j'ai à te dire, à te demander; mais l'heure et l'endroit seraient mal choisis, laisse-moi te ramener chez toi...

—Chez moi, Pierce! s'écria Alice en fondant en larmes.

—Oui, Alice, chez toi, dans ta nouvelle famille, auprès de ma mère...

—Ta mère!... Et la mienne, où est-elle?

—Ma pauvre Alice, nous tâcherons de te consoler; appuie-toi sur moi, viens.

Alice se cacha le visage dans les mains, et s'écria d'une voix entrecoupée par les sanglots:

—Pierce, Pierce, je ne puis m'éloigner d'ici, je ne puis t'accompagner!

—Ne pas m'accompagner?... Pourquoi donc es-tu ici?... Tu refuses de quitter la vallée avec moi?

—Il le faut... plus tard, tu me remercieras.

—Je m'y perds!... Voyons, Alice, m'expliquerez-vous votre conduite? Je vous vois à mon côté, mon bras protecteur vous entoure, vous êtes libre de vos actions, libre de me rendre heureux ou de me réduire au désespoir, et vous refusez de m'accompagner!

—Non, Pierce, je ne suis pas libre, et, quoiqu'il m'en coûte, nous devons nous séparer ici même.

—Par l'enfer! quel que soit le mystère dont vous entourez votre refus et quelque soit le pouvoir de ceux dont vous subissez l'influence, cela ne sera pas!

Tout à coup un horrible soupçon s'empara de l'esprit du jeune homme qui se rappela les paroles de Doran.

—Ecoutez-moi, Alice, et répondez, continua-t-il; vous avez quitté la maison de votre père et de votre mère en

compagnie de leur assassin, avec le meurtrier encore couvert de leur sang?...

—Pierce, Pierce, épargnez-moi! s'écria Alice en frissonnant.

—J'ai le droit de vous interroger... Comment le misérable s'est-il conduit envers vous? Où vous a-t-il transportée?

Alice garda le silence.

—Est-il toujours votre compagnon?

—Je ne puis vous répondre; j'ai promis.

Pierce pâlit de colère; son regard s'alluma, les veines de son front se gonflèrent, ses narines se dilatèrent.

—Encore une question, Alice, ce sera la dernière: Refuserez-vous de quitter le meurtrier de vos parents?

Il attendit en vain une réponse; alors ivre de fureur, hors de lui, il repoussa la jeune fille qui se pressait contre lui dans une attitude suppliante:

—Pierce, mon cher Pierce, ne me repoussez pas ainsi! Je ne puis agir autrement! je ne puis agir autrement! s'écria-t-elle en jetant les bras autour du cou de son amant.

—Eloignez-vous!... votre contact me fait horreur... Dieu! oh Dieu! voilà donc la récompense de tant d'amour? Moi qui ai tout fait pour l'arracher à son ravisseur! Moi dont l'unique espoir était de la retrouver pure et innocente!... Et maintenant, Alice, laissez-moi!... Votre refus me dit assez ce que je dois penser.

Il repoussa la jeune fille avec plus de violence encore que la première fois; celle-ci fit quelques pas en étendant les bras vers lui, puis elle tomba à genoux et s'écria en levant les yeux au ciel:

—Mon Dieu, ayez pitié de moi, et donnez-moi la force de subir jusqu'au bout cette nouvelle épreuve, la plus cruelle de toutes!... Et vous, mon père, ma mère, qui lisez dans mon coeur, priez là-haut pour votre malheureuse enfant!

Il y avait une telle angoisse dans son geste et dans sa voix, que la fureur de Pierce se changea presque en remords, et qu'il se reprocha de s'être montré si dur et cruel.

—Alice, je vous aime toujours, bien que vous soyez perdue pour moi, et vos sanglots me font mal... Relevez-vous et suivez-moi. Si je puis oublier le passé, j'aurai au moins la consolation de vous avoir arraché à la honte et à l'infamie!

Il se pencha comme pour la relever; mais la jeune fille se redressa tout à coup, et, séchant ses larmes, elle répondit avec fierté:

—Personne n'a le droit de me parler ainsi:.. Eloignez-vous, ne me touchez pas; j'ai une mission à remplir, ne m'ôtez pas le peu de courage que m'ont laissé vos cruelles paroles...

Elle s'éloigna vivement, frappa à trois reprises dans ses mains. A ce signal, Pierce se vit renverser, et malgré les efforts surhumains qu'il fit pour résister à cette attaque imprévue, les quatre hommes vigoureux qui venaient de le saisir n'eurent pas de peine à lui attacher les pieds et les mains.

—Et maintenant, Pierce, il faut nous séparer, dit Alice en se penchant sur lui et en posant sur son front un baiser qu'il chercha à éviter. Adieu... puissions-nous bientôt nous retrouver!

—Que la malédiction d'un coeur trahi et brisé vous accompagne! répondit Pierce en poussant un cri de rage.

—Je vous pardonne!... L'avenir se chargera de justifier ma conduite! répliqua Alice qui se retourna et disparut dans l'obscurité.

Pierce se sentit élever sur les épaules de ses assaillants qui l'emportèrent rapidement hors de la vallée. Il cherchait en vain à s'expliquer la trahison de sa maîtresse, lorsque trois formidables coups de gaule, administrés par le bras exercé d'Andy, résonnèrent sur le crâne de

trois de ses ennemis. Ceux-ci tombèrent entraînant leur prisonnier dans leur chute, tandis que leur compagnon prenait ses jambes à son cou.

Le premier soin d'Andy fut de couper les courroies dont on s'était servi pour garrotter son frère de lait. Il demanda alors à Pierce s'il ne fallait pas achever ceux qu'un seul coup de gourdin avait mis hors de combat.

—Non, non, murmura Pierce, laissez-les; ce sont des amis d'Alice Dooling!... Quant à elle, je veux l'oublier. Je ne prononcerai plus son nom... Oh! Alice, Alice, qui donc t'aurait crue capable d'une pareille trahison! Viens, Andy, quittons ces lieux, retournons au plus vite à Clarah. Désormais, je ne veux plus m'occuper que des travaux de la ferme... Que m'importe ce que pourra devenir la perfide!

Pendant le reste du trajet il ne prononça plus une parole.

Le hasard avait voulu qu'Andy se trouvât dans la grange au moment où Pierce et Brigitte se glissaient derrière les sacs d'avoine; comme il était fort curieux de sa nature, il s'était arrangé de façon à entendre ce qu'ils avaient à se dire. Convaincu que Pierce, après avoir reçu l'indiscrète confidence de Brigitte, ne manquerait pas de se trouver au dangereux rendez-vous, il résolut de l'épier. En le voyant s'éloigner, il oublia ses terreurs: Il monta à la grange qui lui servait de chambre à coucher, saisit le bâton qui, ainsi qu'on l'a vu, était son arme de prédilection, fit un moulinet qui voulait dire: *Ma foi, il n' ya pas de sorcier qui tienne!* et suivit son frère de lait à la piste. Il avait assisté de loin à l'entrevue des deux amants et avait été témoin de la trahison d'Alice. Puis, comme il possédait assez de bon sens pour voir que les assaillants n'étaient pas des lutins, il n'avait pas hésité à saisir le moment favorable pour les mettre en déroute et délivrer son frère de lait.

Mais, hélas! Pierce ne devait pas jouir longtemps de sa liberté, et quelque fut le sort que lui réservait les ennemis inconnus auxquels il venait d'échapper, ce sort ne devait guère être plus terrible que celui qui l'attendait à la ferme. En arrivant chez lui, Pierce s'était jeté tout habillé sur son lit; on croira sans peine qu'il avait le coeur serré et qu'il se trouvait dans une situation d'esprit anomale. Il ne dormait pas, et cependant il restait plongé dans une espèce d'engourdissement qui ressemblait assez au sommeil. Immobile, les yeux fermés, il entendait, sans trop chercher à s'en rendre compte, les bruits confus et inusités qui, fort peu de temps après son retour, avaient troublé le repos de la maison. Bientôt le tumulte augmenta au point d'attirer son attention (mais sans qu'il songeât à se lever pour en demander la cause), et son père, pâle, les traits bouleversés, se précipita dans sa chambre. Ce fut en vain que le vieillard effaré pressa son fils de questions, lui annonça qu'un grand malheur le menaçait et l'engagea à fuir: ses paroles ne parurent faire aucune impression sur le malheureux jeune homme, qui, en proie à une surexcitation bien concevable, ne parlait que d'Alice Dooling.

Quelques minutes plus tard, le shérif du comté, suivi de la force armée, pénétra dans la chambre, et exhiba un mandat d'arrêt décerné contre Pierce Shea, prévenu de whiteboyisme.

Un choc électrique rend la vie à un membre paralysé; ce nouveau malheur rappela Pierce à lui-même, et il résolut de le supporter en homme. Qu'avait-il à regretter en quittant la vie? Mais lorsqu'il fut conduit au dehors, sa fermeté ne put résister à la douleur muette de son père, à l'étreinte désespérée et aux cris de désolation de sa vieille mère, aux sanglots du pauvre Andy. Il se jeta aux genoux de ses parents et leur demanda pardon du chagrin qu'il leur causait. Puis, après les avoir embrassés une dernière fois, après avoir serré la main des

serviteurs consternés, il réprima son émotion, et s'éloigna d'un pas ferme et décidé.

XVII

Ainsi que je l'ai dit déjà, les assises se tenaient en ce moment à Kilkenny, où le prisonnier arriva avant l'ouverture de la séance du matin. Deux heures après son incarcération, il paraissait devant le jury. Les témoignages furent concluants sur tous les chefs d'accusation. Pierce acquit la conviction qu'il succombait enfin aux machinations secrètes et bien combinées de Crohoore à la faucille. En effet, dans le premier témoin à charge, il reconnut l'homme qui, évidemment à l'instigation du nain, avait attenté à ses jours dans la vallée de Ballyfoile. Pierce devina sans peine que le ravisseur d'Alice, n'ayant pas réussi à le faire assassiner par ce misérable, se servait du même individu pour provoquer une condamnation à mort.

Ce témoin, interrogé sur l'attentat que lui reprochait l'accusé, se mit à rire et nia effrontément. Deux personnes pouvaient seules le contredire: Doran et Andy. Doran, poursuivi lui-même, se garda bien de comparaître. Quant à Andy, la position périlleuse de son frère de lait apporta un tel trouble dans ses idées qu'il dit tout le contraire de ce qu'il aurait dû dire.

L'assassin de Ballyfoile atteste que Pierce avait joué un rôle actif dans le massacre des dragons. Les soldats

qui avaient échappé déclarèrent aussi reconnaître le prévenu. Le dîmeur ne mit pas moins d'empressement à venir déposer contre lui, et l'accusa d'être le chef de la bande qui avait envahi son auberge; mais, interrogé contradictoirement, il fut obligé d'avouer que le jeune fermier lui avait sauvé la vie au péril de ses jours. En considération de cette circonstance atténuante, on accorda au condamné quarante-huit heures pour se préparer à la mort.

La sentence fut prononcée à deux heures de l'après-midi, le jour même de l'arrestation, qui était un mardi.

Le mercredi suivant, vers onze heures du soir, on frappait à coups redoublés à la porte d'une des plus belles maisons de *Mountjoy-square*, à Dublin. A la façon dont le lourd marteau ébranlait la porte et éveillait les échos de l'antichambre sonore, il était facile de voir que le visiteur nocturne n'avait pas de temps à perdre.

Le propriétaire de la demeure en question était un jeune homme de bonne famille, de beaucoup de talent et d'instruction, qui, malgré son âge (il n'avait que vingt-six ou vingt-sept ans), occupait un emploi élevé dans le gouvernement et siégeait dans ce parlement national dont la jalousie anglaise devait plus tard priver l'Irlande.

A la mort de son père, M. B... était devenu propriétaire de presque tout le village de Clarah, où tout jeune encore il avait souvent passé une partie de ses vacances dans les fermes hospitalières de Ned Shea et de Tony Dooling. S'il n'y trouvait pas tout le luxe que lui offrait la maison paternelle, il y goûtait les plaisirs fortifiants de la campagne, et avait, dans Pierce, un compagnon bien capable de l'initier aux secrets de la chasse, de la pêche et de l'équitation. Pierce montait un aussi beau cheval que son propriétaire, et le montait aussi bien et il était difficile, en un mot, de trouver un chasseur plus adroit, un cavalier plus accompli. Les deux jeunes

gens avaient le même âge, et, malgré la différence de leur rang, à peu près les mêmes goûts. J'ai déjà dit que Pierce avait reçu une certaine éducation; s'il ne possédait pas les connaissances variées et systématiques de son compagnon, la vivacité de son esprit le mettait à même de comprendre les explications que celui-ci se plaisait à lui donner. L'un aimait à s'instruire, l'autre à communiquer son savoir de fraîche date. Bref, les deux jeunes gens ne tardèrent pas à devenirs amis. Une circonstance qui survint pendant une de leurs courses ne contribua pas peu à augmenter leur intimité: Pierce avait sauvé, sinon la vie, du moins les bras ou les jambes de son camarade de chasse, en arrêtant au bord d'une carrière un cheval emporté qui menaçait de s'y précipiter avec son cavalier.

Plus tard, la diversité de leurs occupations et de leur position sociale était venue mettre un terme à cette intimité; mais M. B... avait le coeur trop bien placé pour oublier son ami d'autrefois et pour ne pas lui faire un accueil très-cordial, lorsque par hasard il le rencontrait.

Les coups de marteau qui ébranlaient sa porte réveillèrent en sursaut le jeune membre du parlement, qui s'était couché de bonne heure. Il prêta l'oreille: on frappa de nouveau. Il porta la main à un cordon de sonnette, lorsque son valet de chambre entra, tenant d'une main un chandelier et de l'autre un billet. M. B... prit la lettre, la parcourut rapidement et demanda:

—Qui a apporté cette lettre, Pat?

—Un petit bonhomme qui a des bras aussi longs que mes jambes, Votre Honneur, et très-mal mis.

—C'est bien. Laissez-moi cette lumière et faites-le monter.

—Monter? Où ça, monsieur?

—Ici, dans ma chambre.

—M'est avis, Votre Honneur, que si vous l'aviez vu, vous ne me diriez pas de le faire monter.

—C'est ce dont je pourrai juger quand je l'aurai vu, maître Pat... Allons, dépêche-toi d'exécuter mes ordres.

—Ma foi, murmura Pat en descendant l'escalier, le maître a tout de même une drôle d'idée de faire monter ce petit va-nu-pieds. Dites donc, monsieur, continua-t-il en se penchant au-dessus de la rampe, voulez-vous bien monter chez Son Honneur, s'il vous plaît?

—Ca ne me plaît pas; j'attendrai ici la réponse de votre maître.

—Hein! fit le domestique en ouvrant de grands yeux; vous dites?

—Etes-vous sourd!

—Vous voulez que je répète à mon maître ce que vous venez de me dire, en réponse à l'invitation polie qu'il vous fait!

—Oui. Dites-lui que je ne peux pas monter, mais que j'attends ici sa réponse. Pourquoi me regardez-vous avec cet air hébété, au lieu de faire ma commission!

—De plus en plus fort! grommela Pat en remontant *Dites à votre maître qu'il ne me plaît pas de monter!* Et Pat s'accroupit afin de contrefaire la taille exiguë de celui dont il imitait l'accent... Et avec ça il a l'air de vouloir manger les gens, au lieu de se rappeler qu'il tiendrait dans la poche de ma redingote!... Ma parole, c'est à crever de rire.

Pat rentra dans la chambre de son maître.

—Eh bien, Votre Honneur, si le petit nabot qui m'a remis la lettre n'est pas grand, il parle assez haut.... "Dites à votre maître (qu'il m'a dit) que je n'ai pas envie de me déranger, et que j'attends sa réponse ici."

Et Pat se baissant de nouveau, fit une grimace hideuse, afin d'offrir à son maître un portrait vivant de celui qui causait sa surprise et son hilarité.

—Ah ça! Pat, quand apprendras-tu à te comporter

sérieusement ! demanda M. B... qui s'était levé et avait passé sa robe de chambre.

—Quand nous serons mariés, Votre Honneur.

—En attendant, allez dire à ce petit grand homme que je vais descendre.

—De mieux en mieux ! dit Pat, qui, arrivé sur le palier, s'arrêta un instant pour préparer le discours qu'il allait adresser au visiteur nocturne ; mais, avant qu'il fut arrivé à la seconde phrase, son maître descendit l'escalier et s'approcha de l'étranger.

La lampe de l'antichambre venait d'être rallumée ; mais elle était presque épuisée et la salle ne se trouvait qu'à moitié éclairée. Dans le coin le plus obscur, appuyé contre une colonne, se tenait le messager dont la taille et les prétentions avaient soulevé la gaieté intempestive de maître Pat. Il porta la main à son chapeau de paille, tandis que M. B... s'avançait vers lui :

—Mlle Lovet m'annonce que vous lui avez rendu un très grand service, mon ami.

—Je la remercie d'avoir bien voulu le reconnaître.

—Mais elle a écrit à la hâte et ne me donne aucun détail. Comment avez-vous été à même de l'obliger !

—Ma foi, Votre honneur, c'est un sot métier que de faire son propre éloge, et je m'en tirerais fort mal. Si comme je l'espère, vous allez demain à Kilkenny, Mlle Lovet vous racontera la chose elle-même... et on dit, ajouta le messager en montrant des dents hideuses, que Votre Honneur trouve qu'elle raconte à ravir...

En effet, Mlle Lovet était la fiancée de M. B...

—Très bien, monsieur, répliqua le jeune magistrat, qui rougit légèrement. Vous pouvez compter que demain, à midi, je serai à Kilkenny. Même sans le désir exprimé par cette dame (et ses désirs sont des ordres pour moi), j'aurais fait tout ce qui dépend de moi dans cette affaire.

—Puisse Votre Honneur recevoir la récompense qu'il mérite!... plus d'un coeur reconnaissant vous bénira.

—Quand avez-vous quitté Kilkenny?

—Il y a dix heures, et la distance est de cinquante-sept milles.

—Vous n'avez pas perdu de temps.

—C'est vrai, Votre Honneur, et je ne puis en perdre maintenant. J'ai beaucoup à faire; il faut que je sois de retour là-bas dans neuf heures.

—Voulez-vous vous charger de remettre ces quelques lignes à Mlle Lovet?

—Certainement, Votre Honneur, répondit le messager, qui mit la lettre dans sa poche. Nous pouvons donc compter sur vous par rapport à ce que mademoiselle vous écrit?

—Vous le pouvez. Mes yeux ne se fermeront pas que je sois arrivé à Kilkenny et que je n'aie fait ce qu'elle me demande.

—Le temps est court.

—Nous sommes mercredi soir... Vous dites que l'exécution a lieu demain, à midi?

—Demain, à une heure.

—Comptez sur moi. Tout ce qu'il est possible de faire je le ferai. Adieu.

—Adieu, Votre Honneur; je repars de suite pour Kilkenny.

—Ouvrez la porte, Pat.

Pat, accourant une lumière à la main, obéit avec un surcroit d'étonnement. Lorsque la porte fut ouverte, l'inconnu s'avança à pas lents vers le perron, et, arrivé sur la première marche, souleva son chapeau, prit un papier caché dans la coiffe, le jeta aux pieds de M. B.... et disparut.

Lorsque la lumière éclaira le visage du messager, M. B... reconnut Crohoore à la faucille.

—Pat, cours après cet homme, et ramène-le! s'écria-

t-il en se baissant pour ramasser le papier que le nain lui avait lancé.

Pat s'élança à la poursuite de Crohoore.

—Voilà qui est étrange! dit M. B... après avoir terminé sa lecture.

A ce moment, Pat rentra seul, les vêtements couverts de boue et les traits bouleversés.

—Eh bien, où est cet homme? demanda son maître.

—Ma foi, il doit être loin maintenant, s'il court toujours, Votre Honneur, répliqua Pat, qui ne riait plus. J'ai rattrappé le petit homme à trois portes d'ici.

—Revenez que je lui crie; le maître a besoin de vous.

—Que me veut-il? qu'il me répond en se retournant et en montrant les dents.

—Il vous le dira lui-même, quand je vous aurai ramené, que je lui dis. Là-dessus je lui mets la main sur le collet.

—Alors, me répond le nabot, votre maître ne me le dira pas ce soir, car je suis pressé.

—Alors, je ne sais pas comment la chose est arrivée, mais j'ai été obligé de lâcher prise, et je me suis trouvé les pieds en l'air et la tête en bas au milieu de la boue. Quand je me suis relevé, l'autre avait grimpé sur un cheval que je n'avais pas vu, et tournait déjà le coin.

—Pat, vous êtes un imbécile... Je vais à Kilkenny; préparez tout pour mon départ.

XVIII

—Misère! misère! ne me laisserez-vous pas entrer? demandait Andy en s'accrochant à la grille de la prison de Kilkenny.

—Voulez-vous me laisser tranquille, grand escogriffe? répondit le geôlier, qui venait de refermer la porte derrière Ned Shea, le malheureux père ayant obtenu la triste faveur d'embrasser une dernière fois son fils.

—Mais vous ne savez donc pas que Pierce est mon frère de lait? que nous sommes nés dans la même maison? reprit le pauvre Andy.

—Et peut-être bien que vous méritez d'être pendus sous la même potence! répliqua le guichetier.

—Quand je vous dis que c'est mon frère!

—Que le diable vous emporte!... Je parie que vous n'avez pas seulement une autorisation du shérif?

—Qu'est-ce que c'est que ça? demanda Andy en essuyant ses larmes.

—Mettez la main à votre poche et cherchez, répondit Mathieu en faisant le geste d'un homme qui compte de l'argent.

—Je vous donnerai bien volontiers tout ce que j'ai reprit Andy, qui après avoir fouillé dans ses poches, tendit au geôlier une pièce de six pence.

—Parbleu! je m'eu doutais!... Ca ne suffit pas, mon garçon, dit Matthieu, qui n'en mit pas moins l'argent dans sa poche.

—C'est tout ce que j'ai sur moi.

—Sur vous ou ailleurs, si je ne me trompe, riposta l'autre en s'éloignant.

—Et vous ne me laisserez pas entrer, après tout?

—Pour six pence? Ma parole d'honneur, ce gaillard-là ne doute de rien! Pour votre argent, je vous ai permis d'admirer ma cour; mais on ne traverse pas ma loge à moins de deux schellings.

—Si j'avais seulement un marteau! s'écria Andy en bondissant de colère, et en faisant résonner les barreaux sous son gourdin.

—Sentinelle, faites reculer ce tapageur, dit Matthieu en revenant sur ses pas et s'adressant à un soldat qui montait la garde devant la prison.

—Grenadier, mon ami, vous êtes beau comme un amour... ayez pitié de moi, et demandez-leur de me laisser voir mon pauvre frère de lait!

—Cela ne me regarde pas, arrière! répliqua la sentinelle.

—Mais il ne peut pas mourir sans me dire adieu!

—Alors tant mieux pour lui s'il ne vous voit pas... Allons, arrière!

—Mais, grenadier, mettez-vous à sa place...

—Sacrebleu! voulez-vous vous reculer!...

—Eh bien, fichez-moi votre baïonnette dans le ventre, ça m'est égal.

Et Andy ne bougea que lorsque la sentinelle, se servant de la crosse de son fusil, l'envoya rouler au milieu de la foule que ses cris avaient attirée.

—Il mourra sans m'embrasser! me voilà malheureux jusqu'à la fin de mes jours! s'écria-t-il sans faire la moindre attention aux grognements de ceux qu'il avait bousculés.

Neuf heures sonnèrent.

—Andy! murmura derrière lui une voix inconnue.

Andy se retourna pour voir qui lui adressait la parole: c'était Paddy, le porteur de contraintes.

—Que me donnerez-vous si je vous fais entrer dans la cage? demanda Paddy.

—Je vous donnerai ma vie.

—Que voulez-vous que j'en fasse? Je ne demande pas tant. Ne me perdez pas de vue, et venez à moi quand je vous appellerai.

Paddy s'éloigna, et mit la main sur l'épaule d'un petit être perclus assis dans un char qu'un grand mendiant à cheveux blancs venait de traîner devant la prison.

—Pourquoi tourmentez-vous un pauvre estropié? demanda l'homme à la charrette.

—C'est bon! c'est bon! On ne me met pas dedans deux fois de suite... Allons, debout et marchons; le logement que je vous ai retenu est à deux pas d'ici.

—Lâchez-moi, si vous avez le coeur d'un chrétien!... Ames charitables qui m'entourez, laisserez-vous maltraiter un pauvre mendiant qui n'a jamais fait de tort à personne?

—C'est Paddy, le porteur de contraintes! dit une voix dans la foule.

—Cognez-lui la tête contre les pavés! s'écria un jeune homme.

—Servez-vous de l'huissier pour nettoyer les ruisseaux; il n'est bon qu'à ça lajouta un troisième.

—Paddy, laissez là ce pauvre diable! cria-t-on de tous les côtés.

—Que lui voulez-vous? demanda un cordonnier solidement bâti, qui vint se planter devant Paddy, les mains sous son tablier de cuir.

—C'est mon affaire. J'ai mes raisons pour arrêter cet homme.

—Bonnes âmes, venez au secours d'une créature du bon Dieu, qu'on maltraite sans motif! répéta le perclus.

—Allons, lâchez ce malheureux!

—J'ai eu assez de peine à le trouver, et je ne le lâcherai pas.

—Où est votre mandat? demanda le raccommodeur de semelles d'un air d'importance.

—Tiens! tiens! ricana Paddy; vous êtes bien curieux, monsieur l'avocat.

—Lâchez-le à l'instant! répéta le cordonnier exaspéré en levant le poing.

—Bravo, Sim!... A bas l'huissier!... Tombez dessus! cria la galerie.

Il se fit alors dans la galerie un mouvement qui annonçait que la démonstration en faveur du mendiant ne se bornerait pas à de simples paroles. Tandis que Paddy cherchait à entraîner son prisonnier, il reçut par derrière plusieurs coups qui lui enfoncèrent son chapeau sur les yeux; il le releva, regarda autour de lui, et n'aperçut que des visages pleins de gravité. Pendant qu'il s'efforçait de reconnaître le coupable, on renouvela la plaisanterie. Paddy eut beau se tourner et se retourner il ne vit que des figures sérieuses et impassibles. Il était évident que les partisans de la liberté individuelle tenaient autant à s'amuser qu'à protéger le mendiant.

—Où êtes-vous donc, Andy? cria Paddy en voyant que les chances tournaient contre lui.

—Me voici, répliqua Andy, qui fit une trouée dans la foule et arriva auprès de son allié en brandissant un bâton.

—Dites un peu à toutes ces bêtes brutes le nom de mon prisonnier, continua le porteur de contraintes, qui enleva lestement le chapeau et la couverture du prétendu boiteux.

—Dieu me pardonne! s'écria Andy avec un geste d'épouvante, c'est Crohoore à la faucille!

—Oh! oh! dit le cordonnier en replaçant ses mains derrière son tablier; voilà qui change la question. Nous

avons tous entendu parler de ce monsieur-là, et, ma foi! je n'ai pas envie de prendre sa défense.

—Ni moi! ni moi!... En prison... l'assassin!... En prison!... Emmenez votre homme, Paddy! crie-t-on en choeur.

—Andy, mettez-lui la main au collet, et aidez-moi à le faire coffrer... Pour votre peine, vous entrerez dans la cage que vous tenez tant à voir.

J'ai oublié de dire que le mendiant qui avait traîné Crohoore en face de la prison s'était empressé de disparaître dès que la foule avait commencé à montrer des dispositions hostiles. C'est sans doute cet homme que Crohoore invoqua dès qu'il se vit découvert:

—Simon! Simon! cria-t-il en se redressant et en frappant des mains, sans toutefois paraître trop agité; courez maintenant; il n'y a pas de temps à perdre! Vous savez le chemin qu'ils ont pris... Vite! vite!

—Je ferai de mon mieux, soyez tranquille! répondit une voix dans la foule, sans qu'o nsût au juste d'où elle partait.

—Il parle au diable, remarqua Paddy; ils sont quasiment comme des frères; mais, une fois que j'aurai fait signer son écrou, son ami peut l'emporter aussitôt qu'il voudra; je m'en lave les mains.

Paddy entraîna le nain vers la prison, aidé par Andy qui n'aurait pas eu le courage de toucher le meurtrier, s'il eût pu employer un autre moyen pour pénétrer auprès de son frère de lait.

—Hôlà! s'écria Paddy en s'arrêtant devant la grille, ouvrez-nous; nous avons quelqu'un à mettre dans votre souricière.

—Bonjour, Paddy; qui m'amenez-vous là? Il n'a pas l'air d'un débiteur, répondit Mathieu en laissant pénétrer dans la cour les trois visiteurs.

—Avez-vous jamais entendu parler d'un nommé Crohoore à la faucille?

—Parbleu!... Il est le bienvenu, et son logement est prêt depuis longtemps. Par ici, par ici! aboya le gros Mathieu en prenant les devants.

Ils franchirent la cour et pénétrèrent dans l'intérieur de la prison. Tandis qu'ils traversaient un long couloir qui conduisait à l'entrée de ce que le porte-clefs appelait les régions inférieures, Paddy dit à Andy:

—Après tout, ce Crohoore n'est pas un sorcier!... J'ai mérité d'être attaché à la queue d'une vache et traîné d'ici aux caves de Dunmore, où je me suis conduit comme un imbécile! Le lendemain matin je n'osais pas me dire bonjour à moi-même, tant j'étais honteux... Me sauver come si j'avais le diable à mes trousses!... Mais, dame! ce n'est qu'en arrivant chez moi que j'ai réfléchi à la chose... Parbleu! Paddy, me suis-je dit, c'est Crohoore en personne qui a poussé ces cris effrayants, qui t'a administré ces coups sans savoir d'où ils venaient... C'est sa tête que tu as vue quand tu as renversé Pierce en te sauvant et en criant que tu voyais le démon! Aussi, j'ai juré que je ne me reposerais qu'après avoir attrapé mon farceur... Ma foi! maintenant, je puis dormir tranquille, et, qui plus est, je vais toucher de quoi rembourrer mon oreiller.

Ils arrivèrent devant une trappe par laquelle on descendait, au moyen d'une espèce d'échelle, dans le cachot destiné aux malfaiteurs de la pire espèce. Le geôlier, après avoir mis les menottes au nain, l'enferma dans une cellule souterraine.

Andy profita de ce moment pour se faufiler dans un couloir; ayant rencontré un porte-clefs, il soutint effrontément qu'il avait remis son permis au guichetier en chef, et réussit à se faire conduire jusqu'à la cellule où le vieux Ned Shea disait à son fils un dernier adieu.

La douleur courbe vite une tête blanche. Le vieillard était tellement changé qu'un autre que son fils l'eût à peine reconnu. Ses joues, qui jusqu'alors avaient con-

servé la fraîcheur ridée d'un fruit d'hiver, étaient pâles et flétries; ses yeux, qui naguère encore brillaient comme ceux d'un jeune homme, avaient perdu tout leur éclat.

Pierce, quittant le lit au bord duquel il était assis à côté de son confesseur, se jeta dans les bras du vieillard, et tous deux s'abandonnèrent à la terrible angoisse d'une pareille rencontre. Enfin le père détacha les bras du cou de son fils et les leva au ciel avec un geste de désespoir. Mais l'émotion avait été trop forte, il chancela, et serait tombé à terre, si Pierce ne l'eût soutenu. Le prêtre s'avança à son tour et aida l'infortuné vieillard à s'asseoir sur le lit, car la cellule ne renfermait aucun autre siège, je devrais dire aucun autre meuble.

—Mon pauvre fils dit le vieux fermier lorsqu'il fut assis, et en pressant de nouveau Pierce contre sa poitrine, c'est la dernière fois que je te verrai !la dernière fois que je te parlerai ! la dernière fois que je te serrerai dans mes bras !... Je ne sais pas comment mon coeur n'a pas cessé de battre...

—En effet, je vous trouve bien changé, mon père.

—Changé?... Ah ! tant mieux ! C'est un bon signe. Pierce, un bon signe !

—Au nom du ciel ! ne parlez pas ainsi... Je voudrais vous consoler... Songez à ma pauvre mère...

—Elle et moi, nous ne tarderons pas à te rejoindre; c'est la seule consolation qui me reste...

—Ned Shea, ce n'est pas là ce que vous m'avez promis interrompit le vénérable prêtre: tâchez de vous calmer: votre fils a besoin de tout son courage.

—Que je me console ! que je me calme ! Oui, oui, c'est facile à dire !... Ce n'est pas votre fils qu'on va livrer au bourreau ! On ne vous enlève pas la joie et l'orgueil de vos vieux jours !...

—Hélas ! je comprends votre angoisse, mon fils, reprit le curé; mais songez que Pierce n'a que peu de

temps devant lui et que je suis ici pour l'aider à mourir en chrétien... Prions ensemble, mes enfants.

—Oui, oui, prions, répéta le vieillard; mais au même instant il éclata en sanglots et se suspendit de nouveau au cou du condamné.

—Ah! Pierce, ta pauvre mère en mourra... Elle était trop malade pour venir te voir!

Ce fut le coup de grâce: Pierce ne put contenir son émotion et se jeta le visage contre le lit afin de cacher ses larmes.

Le digne prêtre, ayant laissé à ce paroxysme le temps de se calmer, les exhorta de nouveau à chercher dans la prière le courage et les consolations dont ils avaient tant besoin. Ils allaient s'agenouiller lorsqu'un bruit de pas dans le couloir attira leur attention; et Andy, poussant de côté le guichetier qui venait d'ouvrir la porte, se précipita dans la cellule.

—Mon pauvre Andy! on t'a donc permis de venir me voir? dit Pierce en lui serrant la main.

—Oui... Non... J'ai voulu vous dire adieu, voilà tout, balbutia le digne Andy. J'ai dans la gorge quelque chose comme une grosse pomme qui m'empêche de parler.

—Nous allons prier, continua Pierce; joins tes prières aux nôtres, mon cher Andy... Mon père, quand je ne serai plus, ayez soin de ce brave garçon, car il m'était bien dévoué.

Un faible gémissement fut la seule réponse du père.

—Merci, maître Pierce; mais je suis décidé à quitter le pays.

—Dieu te bénisse partout où tu iras, Andy! dit son frère de lait en lui serrant la main.

—Ne me parlez pas ainsi, cela me fend le coeur! s'écria Andy avec une explosion de douleur. Oh! mon pauvre cher Pierce, nous avons été enfants ensemble, j'ai cru que nous vieillirions ensemble, et voilà que vous

me laissez derrière vous!... Si seulement ils voulaient me pendre à votre place!

Le curé allait s'interposer lorsque l'arrivée de Mathieu vint mettre un terme à cette scène.

—Le ciel vous confonde! Comment diable êtes-vous ici? s'écria-t-il en saisissant Andy, qu'il n'avait reconnu que lorsqu'il ouvrit la porte au garde du commerce. Hors d'ici! où vous y resterez plus longtemps peut-être que vous ne voudrez.

Andy embrassa son frère de lait avant de se laisser mettre dehors; ce qu'il fit en cédant le terrain pas à pas et sans répondre aux injures que lui prodiguait l'irascible Mathieu.

Le prêtre, après avoir prié avec ferveur auprès de ses paroissiens, leur annonça qu'il fallait se séparer. Pierce, à l'oreille duquel son confesseur venait de murmurer quelques paroles, se jeta aux genoux de son vieux père en disant:

—Mon père, pardonnez-moi la désobéissance qui m'a conduit ici... J'implore votre bénédiction.

Le vieillard ne répondit pas. Il venait de tomber lourdement sur les dalles du cachot. Pierce crut qu'il était mort; mais l'ecclésiastique s'assura bientôt qu'il avait seulement perdu connaissance, et engagea Pierce à consentir à ce que la séparation eût lieu avant que son père ne revint à lui. Le condamné céda à ce sage conseil: et, lorsqu'il eût embrassé une dernière fois le vieillard inanimé, celui-ci fut transporté hors de la prison.

XIX

Le lendemain, lorsque l'allouette, les ailes humides de rosée, s'envola à tire-d'aile pour offrir au soleil la première chanson du matin, M. B... voyageait déjà depuis longtemps. A environ dix milles de cette dernière ville il arriva un accident à une des roues de sa berline, et il s'arrêta devant l'auberge la plus voisine afin de la faire réparer. Tandis que Pat surveillait le travail du charron, M. B... interrogeant sa montre, s'aperçut avec un certain saisissement qu'il était plus tard qu'il ne l'avait pensé. En effet, il était déjà dix heures et demie, et en admettant que la voiture fut prête à partir à l'instant même, il ne pouvait guère arriver à Kilkenny en moins d'une heure et demie, c'est-à-dire à midi. Si plus loin l'essieu venait à se rompre! Si seulement une roue venait à se détacher!

Cette pensée parut causer une vive alarme à M. B... car il sortit vivement de l'hôtel afin d'interroger le charron. Celui-ci se reposait en attendant son apprenti qui était allé chercher quelque outil indispensable. Le voyageur frappe du pied et demande une chaise de poste. Il n'y en avait plus à l'hôtel; pas une voiture disponible dans tout le village. Ne pouvait-on lui trouver un cheval de selle? On lui amena une misérable rosse qui se tenait sur trois jambes, la quatrième étant malade et effleurant à peine le sol.

—Grand Dieu! s'écria M. B... que faire? J'arriverai trop tard.

Le charron, l'aubergiste, le palefrenier et les filles d'auberge le rassurèrent de leur mieux.

—Les montres et les horloges de Dublin avancent toujours, c'est connu, affirmait l'un.

—On attend à chaque instant la chaise de poste qui arrivera tout prête à repartir disait l'autre.

—Dans tous les cas mon apprenti ne peut tarder, et il n'y aura pas beaucoup de temps de perdu, ajoutait le charron.

M. B.... à moitié rassuré se tenait sur les marches de l'hôtel lorsque l'approche d'un nouveau personnage vint le distraire de ses préoccupations.

Sur le bord élevé de la route, du côté opposé à celui où se trouvait l'auberge, et à quelque distance, se terminait un petit bois de sapins. C'est de ce bois que venait de déboucher un grand et vigoureux vieillard d'un aspect remarquable, bien qu'il fût assez misérablement vêtu. L'allure du nouveau venu frappa immédiatement M. B... Le vieillard, s'arrêtant au bord de la route, ôta son chapeau et abandonna à la brise ses longs cheveux blancs tandis qu'il essuyait son front inondé de sueur; puis il se leva sur la pointe des pieds et se mit à regarder au loin sur la route dans la direction de Kilkenny. Ses traits dénotaient la plus vive anxiété. Bientôt il se peucha un peu en avant, s'abritant les yeux avec la main droite comme pour mieux reconnaître la personne qu'il semblait avoir aperçue. Alors, satisfait du résultat de cet examen, il sauta sur la route avec toute la prestesse d'un jeune homme, et se rapprochant du groupe rassemblé autour de la voiture, s'arrêta presque en face de l'auberge, appuyé sur un gros gourdin et regardant autour de lui avec une indifférence réelle ou affectée.

Au bout de quelques instants, un cavalier à la mine équivoque apparut monté sur un cheval d'une rare maigreur. Un philosophe a dit que le visage est le miroir

de l'âme, mais il eût été difficile de deviner à ses traits le caractère de ce voyageur, car ils pouvaient aussi bien exprimer la bêtise que l'astuce. Il était coiffé d'un chapeau déformé et souillé, ouvert par le haut, c'est-à-dire sans fond et laissant à découvert un crâne qu'il pouvait orner, mais qu'il ne protégeait en aucune façon contre le froid ou la pluie. La crânerie avec laquelle ce semblant de chapeau était posé sur l'oreille donnait un cachet d'impudence à la face ignoble du porteur. Si les traits de cet individu étaient faits pour embarrasser un physionomiste, le fripier le plus expert de toute la juiverie eût eu encore plus de peine à distinguer l'étoffe de ses vêtements sous la couche de graisse, de sang et de saleté qui les souillait. On n'y voyait pas l'ombre d'un bouton. Les habits du cavalier étaient rattachés par-ci par-là au moyen de quelques-unes de ces petites brochettes de bois dont se servent les bouchers. Sa chemise dont la couleur primitive avait complètement disparu, était ouverte, son gilet en lambeaux flottait au vent ainsi que les genoux dentelés de ses culottes; ses brodequins trop grands et à moitié brûlés, seraient tombés à terre s'ils n'eussent été attachés, à la façon des sandales antiques, par des ficelles croisées autour des jambes qui servaient aussi à maintenir des bas sans pieds.

La rosse, aux côtes trop bien indiquées et aux oreilles traînantes, qu'il montait, avait un harnais qui ne jurait pas avec le costume que je viens de décrire. En effet, ce harnais se composait d'un mors rouillé, d'une bride rapiécée en dix endroits, d'une corde de foin doublée à chaque bout, qui remplaçait les étriers, et d'une besace chargée et bien équilibrée en guise de selle.

L'auberge devant laquelle stationnait la voiture de M. B... se trouvait au bord de la route; l'équipage qu'on avait dételé barrait presque le chemin. Néanmoins le cavalier aurait pu passer, si tel eût été son bon

plaisir; mais il paraît qu'il ne tenait pas à s'écarter de la ligne droite.

—Eh, dites donc, tas de feignants! voulez-vous bien vous déranger et laisser passer les gens! s'écria-t-il en retirant de sa bouche un brûle-gueule d'un noir d'ébène et en s'arrêtant à quelques pieds de la voiture.

Personne n'ayant jugé à propos d'obéir à cet ordre, le nouveau venu s'adressa directement à un garçon d'écurie qui emmenait les chevaux.

—Allons, valet, fais-moi le plaisir d'enlever ce berlingot de mon chemin.

Le palefrenier, qui n'était guère endurant, s'avançait la menace à la bouche, lorsque le vieillard dont j'ai parlé intervint:

—Ne faites pas attention à ce qu'il dit: c'est Tim Lindop, le boucher de Kilkenny, un pauvre garçon à moitié idiot.

—Le diable emporte les menteurs, père Simon, soit dit entre nous, répondit poliment le boucher. Qu'est-ce qui vous amène par ici, vieux sournois?

—Je comptais justement vous rencontrer... vous et un autre, bien entendu... J'ai une commission pour lui, pourquoi n'est-il pas avec vous?

—Demandez-le-lui, il vous le dira.

—Mais, hier soir, je vous ai rencontrés tous les deux dans la grande rue de Kilkenny, et il était convenu que vous partiriez ensemble?

—Eh bien, il a changé d'avis; il a voulu voir la danse qu'on doit danser aujourd'hui sur la corde roide, répondit le voyageur.

—Bien, bien, murmura Simon, qui s'en retourna à la place qu'il avait quittée pour interpeller le garçon d'écurie.

C'était le seul endroit où la route fut libre.

M. B... rassuré en voyant que sa voiture serait bientôt en état de repartir, avait prêté l'oreille à cette con-

versation. Vivement intrigué par l'allure du dernier venu, il s'approcha de lui et lui demanda d'un ton affable, en désignant la besace sur laquelle le boucher était assis :

—Et que portez-vous là, mon garçon ?

—Si vous le saviez, vous ne me le demanderiez pas, mon bonhomme ! répondit effrontément le cavalier sans se laisser influencer ni par la mise distinguée ni par la politesse de celui qui venait de lui adresser la parole.

—Il y a mille à parier contre un, Votre Honneur, qu'il emporte là dedans le bien de quelque honnête homme, dit Simon le Gazouilleur, qui se rapprocha et ajouta en se penchant à l'oreille de M. B... C'est l'ami de Rhia Doran. Attention !

—Comme tu devines bien, Simon ! riposta le cavalier d'un ton sardonique. Tu t'y connais autant qu'un cochon à flairer de la fausse monnaie ! Dans tous les cas, tu ferais mieux de te taire, car on sait que la pomme de ton gourdin te sert à enfoncer les portes, quand le maître de la maison est sorti en laissant l'argent chez lui.

Le boucher faisait mine de continuer sa route et s'approchait pour passer devant Simon. Mais, soit que l'accusation qu'on venait de lancer contre lui eût indigné le vieillard, soit pour tout autre motif, il prit à deux mains son formidable gourdin, et appliqua sous l'oreille gauche du cavalier un coup vigoureux de cette lourde pomme à laquelle celui-ci voulait faire une si mauvaise réputation. Le malencontreux diffamateur roula à terre, entraînant avec lui la besace sur laquelle il était assis.

Les spectateurs virent avec indifférence, sinon avec plaisir, le châtiment infligé à l'impudent boucher ; mais la chute de la besace excita un autre sentiment, car en tombant sur la route, elle résonna comme eût fait un panier d'argenterie.

Ce bruit, qui avait surpris tout le monde, ne pouvait manquer d'éveiller les soupçons de M. B...

On se rappellera que j'ai déjà parlé de vols audacieux qui, depuis quelque temps, devenaient de plus en plus nombreux dans les environs de Kilkenny ,et auquel on supposait que Crohoore n'était pas étranger. Peu de jours avant les événements qui viennent de se dérouler devant le lecteur, on avait pillé la maison de M. Lovet (père de la demoiselle dont la lettre amenait M. B... à Kilkenny), et le nain, ainsi que cela était déjà arrivé pour plusieurs vols, avait été aperçu rôdant dans les environs le jour de l'attentat. Les malfaiteurs avaient dérobé à M. Lovet une quantité assez considérable d'argenterie, et le jeune magistrat, qui connaissait ce fait, pensa de suite que le sac du boucher et le boucher lui-même pourraient jeter quelque jour sur cette ténébreuse affaire.

Il ordonna donc aux palefreniers (qui obéirent avec toute la bonne volonté possible) de s'assurer de Tim Lindop et de le transporter dans l'auberge, ainsi que son sac. Le boucher ne tarda pas à revenir de son étourdissement; mais il fut impossible d'obtenir de lui une réponse sérieuse. Quant au sac, à peine l'eut-on découvert qu'on vit briller un amas de vaisselle d'argent dont la plus grande partie avait été brisée à coups de marteau, sans doute afin de rendre les objets méconnaissables. M. B... reconnut néanmoins sur une erémière bosselée les armes de son ami M. Lovet. Un rapide examen lui fit bientôt découvrir sur des fragments de métal les armoiries et les chiffres de différentes familles qui avaient récemment porté plainte contre une bande de malfaiteurs, qui jusqu'à ce jour avait échappé aux recherches de la justice.

Le magistrat voulut de nouveau interroger le boucher, dont le costume était rendu plus dégoûtant encore par la boue humide qui y adhérait. M. B... fut frap-

pé du changement survenu dans les traits du prisonnier. L'abaissement étudié de la mâchoire inférieure et des paupières avait d'abord donné à cette ignoble physionomie une expression d'idiotisme assez prononcée; mais dans ce moment, le visage de Tim Lindop n'exprimait plus qu'une férocité brutale, et il y avait quelque chose de sinistre dans le regard sombre de ses grands yeux gris abrités par des sourcils tellement rapprochés qu'ils formaient presque une ligne droite au bas du front.

M. B... qui avait fait avancer le prisonnier vers la fenêtre afin d'examiner encore une fois les traits de ce déplaisant personnage, lui répéta d'un ton sévère:

—Comment ces objets volés se trouvent-ils en votre possession?

—Et vous, mon bonhomme, où avez-vous pris cette montre que vous cachez dans votre gousset? répondit le boucher, dont l'arrestation n'avait en rien diminué la stupide audace, et qui chercha à imiter les gestes et l'intonation de celui qui l'interrogeait.

—Tâchez de vous rappeler que vous êtes entre les mains de la justice; je suis un des magistrats de ce comté et je vous préviens que votre effronterie, loin de vous épargner un juste châtiment, ne fera qu'aggraver votre position... Encore une fois, d'où et comment cette argenterie se trouve-t-elle entre vos mains?

—Et c'est là tout ce que vous tenez à savoir?

—Pour le moment, je ne vous demande pas autre chose.

—Excusez du peu!... vous a-t-on jamais dit où le diable avait trouvé le moine? Non?... Eh bien, il l'a trouvé là où il était... Voilà votre réponse et grand bien vous fasse.

M. B... renonça à poursuivre un pareil interrogatoire, d'abord parce qu'il sentait que la patience allait

lui manquer, ensuite parce que sa voiture était prête, et qu'un devoir plus urgent l'appelait à Kilkenny.

Du r[illegible] ces divers incidents se passèrent en moins de temps qu'il n'a fallu pour les raconter. Il ne s'était guère écoulé plus de dix minutes depuis l'arrivée du vieux bohémien jusqu'au moment où la voiture fut en état de repartir. M. B... replaca lui-même l'argenterie dans le sac dont il l'avait retiré, et la déposa dans sa berline, où il s'élança, après avoir ordonné à Pat de monter avec le prisonnier dans la chaise de poste qui venait d'arriver. Le jeune magistrat avait fait chercher le vieillard qui lui avait donné un avis qui s'accordait avec une accusation assez vague contenue dans un passage de la lettre de Mlle Lovet; mais Simon le Gazouilleur avait disparu au moment où les palefreniers garrottaient Tim Lindop.

Pat ouvrit de grands yeux en recevant l'ordre de s'asseoir dans le même véhicule que le sale et graisseux boucher, et s'approchant de son maître, qui venait de recommander au postillon d'aller à fond de train, il lui demanda:

—Faites excuse, Votre Honneur, mais est-ce qu'on ne pourrait pas le nettoyer un peu avant de le faire voyager?

—Maître Pat, répliqua M. B... ce n'est pas le moment de plaisanter... Suivez-moi le plus vite possible et servez-vous de vos pistolets en cas de besoin, car vous me répondrez de cet homme.

—Parbleu! je n'ai pas envie de plaisanter! marmotta le domestique, tandis que la berline s'éloignait. Pourquoi ne pas me dire tout de suite: "Pat, mettez un tas de fumier dans la voiture et ayez-en bien soin!

—Holà Pat! interrompit le prisonnier que deux garçons d'écurie amenèrent, pieds et poings liés, afin de le faire monter dans la chaise de poste. Nous allons voyager comme des princes... Sapristi! les garçons bou-

chers de Kilkenny vont-ils rire en me voyant mettre le nez à la portière d'une belle voiture!... Dites donc, Pat, n'oubliez pas que vous êtes mon valet de chambre pour le quart d'heure: venez ici, et grattez-moi les mollets.

—Veux-tu te sauver, bête brute! répliqua Pat avec indignation.

—Merci de la permission; mais j'aurais peur de vous faire flanquer à la porte, riposta Tim Lindop qu'on venait de faire entrer dans la voiture. Hé! hé! quel plaisir de s'asseoir sur ces coussins-là on est comme sur un lit de plume. Et dire que ça ne me coûte rien, Pat!

—Tenez-vous dans votre coin, saligaud! fit Pat en montant à son tour dans la chaise de poste, et en se plaçant le plus loin possible de son compagnon de voyage.

—Taisez votre bec, laquais!... Comment osez-vous parler ainsi à vos supérieurs? répliqua l'autre.

On ne put entendre la réponse de Pat, car la chaise de poste partit au galop, suivant la route que venait de prendre la berline. Mais lorsque le postillon s'arrêta à environ trois milles de l'hôtel pour boire un verre de whisky, et jeta en passant un coup d'oeil dans la voiture les deux voyageurs étaient fort tranquilles; seulement la livrée du domestique paraissait aussi sale que les guenilles du boucher qui, de son côté, avait les yeux pochés et le visage couvert de sang.

XX

L'heure fixée pour l'exécution de Pierce Shea, ou plutôt pour son départ de la prison, venait de sonner à l'hôtel de ville de Kilkenny. Tout était prêt pour la funèbre procession qui devait traverser un grand nombre de rues avant d'arriver au lieu du supplice, situé à quelque distance en dehors de la ville. Une escorte de cavalerie et d'infanterie attendait devant la prison, ainsi qu'une foule silencieuse et sympathique, mais avide d'émotions. Lorsque le condamné parut, un murmure de compassion, mêlé de prières pour le salut de son âme, annonça aux spectateurs trop éloignés pour le voir, qu'il venait de franchir le seuil de la prison. Il portait une veste de toile blanche, des culottes de peau, des bas blancs et des souliers à boucles. Il marchait nu-tête, et ses longs cheveux blonds retombaient en boucles soyeuses sur ses épaules. Son visage, beaucoup plus coloré que d'habitude, attestait les émotions fiévreuses qui se combattaient en lui, la révolte instinctive de l'homme contre la mort, le frisson de la chair dominé par la volonté et la ferveur religieuse. Cependant, lorsqu'il aperçut tous ces regards fixés sur lui, le sang abandonna ses joues, et il devint d'une pâleur livide. Mais il ne tarda pas à maîtriser cette émeute intérieure et à contempler la foule d'un oeil plus calme; sa physionomie n'exprima plus dès lors que la résignation à laquelle l'avait préparé les pieuses exhortations du prêtre qui marchait à ses côtés. Les mains de Pierce étaient attachées

devant lui, mais non de manière à empêcher son confesseur de lui donner le bras.

L'ordre du départ fut donné, et les soldats se rangèrent autour du condamné.

Le shérif, tenant à la main une baguette blanche, insigne de ses fonctions, le suivait immédiatement, ainsi que le geôlier en chef. Derrière eux venait une charrette renfermant un cercueil auprès duquel se tenait l'exécuteur des hautes oeuvres. Le visage et la personne de ce dernier fonctionnaire étaient protégés contre la curiosité publique par une vaste redingote à la propriétaire, un chapeau à larges bords et un masque noir.

A mesure que le cortège s'avançait lentement le long d'une rue, les boutiquiers fermaient leurs magasins, afin d'éviter les accidents, mais les fenêtres étaient occupées par ceux d'entre eux qui avaient le courage de contempler un si triste spectacle. De temps à autre, une femme apparaissait à une croisée ouverte et hasardait un coup d'oeil rapide et ému sur le beau jeune homme qui bientôt allait devenir un cadavre.

Le temps était magnifique; le soleil brillait dans tout son éclat, mais ses rayons semblaient répandre une lueur étrange et sinistre.

Je n'étais alors qu'un enfant étourdi. La curiosité naturelle de mon âge ne me permit pas de manquer un spectacle si nouveau pour moi, et les impressions de cette mémorable journée sont encore présentes à mon esprit. Les traits et la démarche du malheureux condamné n'avaient rien de terrestre. La mort qui le réclamait semblait l'avoir déjà marqué de son sceau. Ses yeux immobiles regardaient sans voir, ou adressaient au ciel une muette supplication. Bien qu'il marchât d'un pas assuré, il paraissait plutôt se mouvoir comme un automate que font agir des ressorts cachés, que comme un homme qui contraint son corps d'obéir à sa volonté. Ses lèvres

desséchées murmuraient une prière interminable et s'agitaient avec une rapidité convulsive.

Enfin, le cortège gagna la dernière rue qu'il eût à traverser avant de sortir du faubourg. Lorsque le condamné aperçut la potence, il ne put réprimer un frisson d'horreur, recula de plusieurs pas et serra de plus près le bras de son confesseur. Mais celui-ci ayant murmuré quelques paroles à son oreille, il reprit courage et marcha plus vite qu'auparavant.

Tandis qu'il se remettait en marche, un mouvement qui se fit à quelque distance derrière le cortège attira l'attention de la foule. Les assistants se resserrèrent; une berline attelée de quatre chevaux déboucha au galop par une rue de traverse, et on entendit une voix agitée qui criait: "Monsieur le shérif! monsieur le shérif!"

Alors il s'éleva un bourdonnement confus parmi les spectateurs, on se livra à mille conjectures, on espéra sans trop savoir pourquoi. Pierce lui-même parut se réveiller de l'espèce de léthargie qui s'était emparée de lui. Sa gorge se serra. Il ressemblait à un vieillard retombé en enfance qui cherche à rattacher à d'anciens souvenirs les accents jadis familiers qui viennent de frapper son oreille engourdie.

Le shérif, précédé de deux carabiniers, se fit jour à travers la foule, et s'avança vers l'endroit où stationnait la berline et on le vit causer avec la personne qui venait de l'appeler. Cette conversation ne dura que quelques minutes, et la voiture s'éloigna dans la direction de la grande rue suivie d'une chaise de poste à la portière de laquelle on aperçut Tim Lindop qui prodigua à ses nombreuses connaissances des saluts et des sourires pleins d'affabilité. Je dois avouer à la honte de l'espèce humaine, que cet incident inattendu provoqua l'hilarité de tous les témoins. Les hommes sont ainsi

faits, le supplice d'un de leurs semblables est un spectacle qui ne les empêche ni de rire ni de plaisanter.

Cependant le nombre de ceux qui avaient eu occasion de se livrer à cette gaieté intempestive fut nécessairement restreint. Aussi, tandis que le shérif retournait à son poste, la plus grande partie des spectateurs continua à faire des conjectures et à parler d'un sursis. Mais le magistrat s'étant contenté de reprendre sa place derrière le condamné et d'ordonner au cortège de continuer sa marche vers la fatale potence, la foule conclut que la communication que le shérif venait de recevoir ne concernait en rien le prisonnier. Quant à Pierce, il paraissait incapable de songer à autre chose qu'au gibet qui se dressait devant lui, et auquel son imagination malade prêtait des proportions et des mouvements fantastiques.

Enfin le cortège arriva au pied de la potence; Pierce vit la cavalerie se former en carré autour de lui, et il lui sembla qu'il venaient comme l'ombre de la mort, se poser entre lui et l'existence. Cependant il ne donna aucun signe extérieur de faiblesse, car il était résolu à mourir en chrétien résigné qui sait qu'en quittant ce monde il gagne plus qu'il ne perd. Le digne curé embrassa son paroissien, et, après lui avoir offert les dernières consolations de la religion, intima au magistrat que le condamné était prêt à subir son sort. Mais à peine eut-il cessé de parler qu'un cri perçant retentit à quelque distance; une jeune femme fendit la foule avec la rapidité de l'éclair, s'élança, en dépit des soldats, dans l'enceinte qu'ils défendaient et se jeta au cou du condamné. Celui-ci, laissa échapper un profond soupir, sembla repousser le poids de la tombe où ses pensées étaient déjà enterrées, et reconnut sa fiancée.

Le bonnet d'Alice avait été enlevé dans sa course désordonnée; son mantelet était resté sous les pieds des chevaux, son fichu dénoué ne recouvrait plus sa poitrine, et ses beaux cheveux retombaient sur ses épaules

et sur son sein, comme pour réparer ce désordre de sa toilette; hélas ! ce n'est pas tout : un des soldats, en cherchant à la repousser, lui avait fait une blessure à la tête et le sang coulait sous ses tresses dénouées.

Celui qu'Alice tenait serré contre son coeur n'éprouvait plus pour elle d'autre sentiment que la tendresse; il oubliait les soupçons que lui avait inspirés l'étrange conduite de la jeune fille. Ses liens l'empêchèrent de la serrer dans ses bras; mais il laissa retomber sa tête sur l'épaule de sa fiancée.

Alice, de son côté, agit et parla comme si son amour pour Pierce n'eût jamais été excellé par l'amour d'aucune femme; mais elle était éperdue de douleur, et l'extravagance de ses paroles annonçait le trouble de ses idées. Elle menaça les soldats, leur disant qu'ils n'oseraient pas la séparer de son fiancé, de celui qu'elle regardait déjà comme son mari; qu'elle ne voulait pas le quitter; qu'elle avait déjà cru le sauver une fois, et que maintenant on ne l'arracherait pas de ses bras. Puis, s'adressant à Pierce, elle le supplia, avec un sourire navrant, de confirmer ses paroles, de déclarer qu'il avait confiance dans son Alice et qu'il ne voulait pas la quitter.

Pierce l'appela doucement par son nom : elle tressaillit comme si ce seul mot eût suffi pour la rappeler à la triste réalité, et sa pâleur devint encore plus livide. Alors deux soldats sortirent des rangs et s'avancèrent comme pour la séparer de son amant. Elle devina leur intention, poussa un cri d'effroi et se cacha le visage dans le sein du condamné.

Mais les craintes d'Alice étaient au moins prématurées, car, sur un geste du shérif, les soldats reprirent la place qu'ils venaient de quitter.

—Dieu vous bénisse, monsieur le shérif, dit le condamné, je ne vous demande que quelques minutes de répit. Cette jeune fille est ma fiancée. Je ne désirais pas

cette entrevue, mais puisqu'elle a lieu, je vous remercie de m'avoir accordé une triste et dernière consolation : nos adieux seront courts... Alice, chère Alice, continua-t-il, je ne puis te presser dans mes bras, ces liens m'en empêchent, mais je n'ai jamais cessé de t'aimer... Allons, embrasse-moi encore une fois et laisse-toi emmenée. Ta présence m'ôte tout courage, et tu ne voudrais pas que je mourusse en lâche.

Il se pencha pour recevoir le baiser d'adieu ; mais la jeune fille ne paraissait avoir entendu que les derniers mots qu'il venait de prononcer, car elle répéta d'une voix à moitié étouffée par les sanglots :

—Mourir ! mourir !... Mais je ne veux pas que tu meures !

Durant cette touchante entrevue, l'attente de quelque signal ou de quelque messager avait paru occuper le shérif bien plus que la scène qui se passait sous ses yeux. Une expression presque joyeuse éclaira soudain son visage sévère lorsqu'un murmure lointain répondit aux sanglots d'Alice. Tous les yeux se dirigèrent immédiatement vers l'endroit d'où semblait venir ce bruit encore confus.

Pierce et sa fiancée demeurèrent immobiles et silencieux, on eût dit qu'ils avaient cessé de respirer, tant ils avaient l'air de deux statues.

Bientôt le murmure devint plus distinct ; on distingua les acclamations continues d'un grand nombre de voix plutôt que des cris isolés ou intermittents. La foule sentit son espoir se ranimer ; on s'adressait des questions auxquelles personne ne pouvait répondre. Enfin le bruit se rapprocha suffisamment pour qu'on pût distinguer ce mot qu'on désespérait d'entendre. Les spectateurs les plus éloignés de la potence lancèrent leurs chapeaux en l'air en poussant des hourras frénétiques.

—Un sursis! un sursis! criait-on au loin.

Le tumulte était à son comble, lorsque le roulement d'une voiture retentit au bout de la rue par laquelle on sortait de la ville. Un domestique, assis sur le siège à côté du cocher, tenait une longue baguette au bout de laquelle flottait un mouchoir blanc.

—Place! place! cria le shérif; soldats, faites reculer le monde afin que la voiture puisse approcher.

—Place! place! répéta la foule qui obéit avec un empressement si mal entendu que les soldats n'en furent pas moins obligés de se servir de la crosse de leurs fusils et du plat de leurs sabres. Mais tout le monde était de bonne humeur et les hourras ne devinrent que plus étourdissants. Enfin, la berline qu'on avait déjà aperçue put arriver jusqu'au shérif. Pat descendit lestement du siège avec son drapeau blanc et ouvrit la portière à son maître. M. B... sauta à terre, serra la main de l'officier municipal et lui remit un papier. Celui-ci, après l'avoir parcouru, confirma officiellement la joyeuse nouvelle, et les acclamations des spectateurs, renforcées par la bande nombreuse qui avait précédé la voiture, redoublèrent d'intensité.

L'instant d'après, M. B... était aux côtés de celui qu'il venait d'arracher à la mort, aidant à défaire ses liens, serrant ses mains devenues libres et parlant à des oreilles qui ne l'entendaient pas.

Je n'essayerai pas d'analyser les sensations de Pierce, je me contenterai de décrire son attitude.

Il regardait autour de lui avec un air à la fois incrédule et interrogateur. Il avait vu la tombe s'ouvrir sous lui, il avait dit adieu à ceux qui l'aimaient, un pied sur la frontière de ce monde mystérieux que les morts seuls connaissent. L'espérance s'était enfuie, il avait cessé de croire qu'on dût encore le compter au nombre des vivants... Et maintenant on lui disait qu'il fallait regarder tout cela comme un horrible cauchemar!...

M. B... reconnut bientôt l'inutilité des explications qu'il cherchait à lui donner, et, pour le moment, il se borna à lui prodiguer les secours que son état rendait nécessaire. Alice avait perdu connaissance, et Pierce, par un mouvement machinal l'avait reçue dans ses bras. M. B... dégagea doucement la jeune fille, la confia aux soins d'une paysanne; puis il fit apporter un siège et du vin. Alors seulement le condamné put remercier son sauveur, qui lui communiqua brièvement les détails suivants:

Vu l'heure tardive à laquelle la nouvelle de la condamnation de Pierce lui était parvenue, il ne fallait pas songer à adresser au lord lieutenant une demande en grâce. Il n'y avait pas même un instant à perdre s'il voulait arriver à Kilkenny avant l'exécution. Le seul moyen de sauver son ami était donc de faire appel au magistrat qui avait prononcé la sentence, lequel, bien qu'il ne pût faire grâce au condamné, avait le droit d'accorder un sursis. Ce magistrat était justement fort lié avec M. B... qui, grâce à ses rapports personnels avec le jeune fermier, grâce aussi à la lettre de Mlle Lovet, se trouvait à même de donner des renseignements positifs sur le caractère plein de droiture de l'accusé, sur les circonstances qui l'avaient poussé à se joindre aux Enfants blancs, et sur sa conduite envers l'ingrat dîmeur. Le juge n'avait pas hésité à accorder le répit demandé, qui, ajouta M. B... sera bientôt suivi d'une grâce pleine et entière, dès que le lord lieutenant aura eu connaissance des faits. Il ne s'agissait donc plus pour Pierce que d'un emprisonnement de quelques jours que devait adoucir la perspective d'une prompte délivrance. M. B... ajouta que la crainte de ne pas arriver à temps lui avait causé la plus vive anxiété tout le long de la route, surtout, lorsqu'à une certaine distance de l'hôtel où nous l'avions laissé, un second accident, arrivé à sa voiture avait occasionné un nouveau délai. En

effet, ainsi qu'on l'a vu, il avait failli arriver trop tard. Ceci explique pourquoi il avait dû commencer par demander au shérif de ne pas presser l'exécution, et de lui laisser le temps de se rendre au palais de justice, où siégeait le magistrat dont dépendait le succès de sa mission.

Après avoir communiqué tous ces détails à son ami, M. B... lui donna de nouveau une cordiale poignée de main, et remonta en voiture en lui disant qu'une affaire très urgente l'appelait auprès de M. Lovet. Cette affaire se rapportait en partie à l'argenterie volée, en partie aux révélations qu'il attendait de Mlle Lovet sur le service que lui avait rendu Crohoore.

La berline s'éloigna au milieu des acclamations des spectateurs. Les soldats se reformèrent autour de Pierce pour le ramener à la prison. Mais, avant de se remettre en marche, celui-ci avait vu une vieille courbée par l'âge et sordidement vêtue, se faire jour à travers la foule et donner des soins à Alice, qui venait de reprendre connaissance dans les bras de la paysanne à qui M. B... avait dû la confier. Le jeune fermier ne se rappela pas avoir jamais vu cette vieille, et il se demanda comment cette mendiante osait exercer si ouvertement sur la jeune fille une autorité et montrer un empressement officieux que rien ne justifiait. Un souvenir pénible se réveilla en lui ; la conduite inexplicable d'Alice lors de leur dernière entrevue lui revint à l'esprit ; la funeste pensée qu'elle pouvait être indigne de son amour s'empara de nouveau de lui et vint troubler la joie que lui causait la certitude d'avoir échappé à la mort. Lorsqu'il se retourna pour jeter un dernier regard sur sa fiancée, il l'aperçut qui s'éloignait au bras de la vieille mendiante.

Mais bientôt un incident d'une tout autre nature attira son attention.

—Un cri formidable, ou plutôt un hurlement sauvage

s'élevant au-dessus des hourras assourdissants de la foule, se fit entendre au bout de la rue que les soldats remontaient avec leur prisonnier. Un chapeau fut lancé en l'air dix fois plus haut que tous les autres chapeaux, et on vit un grand gaillard dégingandé s'avancer nu-tête et les cheveux au vent, dans la direction du cortège. Tantôt il courait à perdre haleine, tantôt il s'arrêtait pour se livrer à des sauts et à des cabrioles mirifiques, faisait résonner les pavés sous son énorme gourdin en brandissant son arme de façon à effrayer tous ceux qu'il rencontrait. Puis il reprenait sa course avec des bonds et des clameurs dignes d'un échappé de Bedlam, bousculant ou renversant les maladroits qui ne se garaient pas. Quelques jeunes écervelés, après avoir d'abord observé avec surprise et effroi la conduite bizarre de cet extravagant personnage, s'étaient mis à le suivre en riant; d'autres mauvais plaisants n'avaient pas tardé à se joindre à eux, et s'avançaient à la rencontre des soldats en imitant de leur mieux les gestes et les cris de leur chef.

Lorsque celui-ci fut arrivé assez près des soldats pour qu'on pût distinguer ses traits, Pierce reconnut son frère de lait. Andy s'élança tête baissée entre deux grenadiers afin de rejoindre le jeune fermier; il fut d'abord repoussé avec beaucoup de violence, mais le prisonnier ayant expliqué le motif de cette démonstration et sollicité pour lui l'indulgence de ses gardes, l'escorte arrêta un instant et livra passage au pauvre garçon. Andy sauta sur Pierce comme un tigre qui s'élance sur sa proie, le serra dans ses grands bras, le relâcha, se mit à danser autour de lui en chantant à tue-tête et en brandissant son bâton: puis, bousculant deux soldats, il poursuivit son chemin sans que personne sût où il allait.

Mais Andy savait bien ce qu'il voulait. Toujours suivi de son état-major, il courut jusqu'à l'endroit où s'élevait la potence inutile, renversa de deux vigoureux

coups d'épaules l'échafaudage dressé au-dessous du gibet et exécuta sur les débris une gigue énergique, aux acclamations de ses nombreux admirateurs. Une charrette qui se trouvait non loin de là, toute prête à partir, attira ensuite l'attention d'Andy; mais un homme masqué qui se tenait debout auprès d'un cercueil vide, sauta lestement dans la voiture et donna l'alarme au cocher, qui s'éloigna au galop au milieu des grognements expressifs de l'ennemi. Andy sauta à pieds joints sur la bière, dont les planches ne furent bientôt plus bonnes qu'à fabriquer des allumettes. Un vieillard, les deux mains appuyées sur une canne, sans laquelle il serait tombé à terre, avait assisté à cette scène sans paraître y prêter la moindre attention; Andy, d'un coup de gourdin, fit sauter la canne à quelques pieds en l'air, reçut dans ses bras le vieux Ned Shea, l'emporta comme un enfant dans une maison voisine, où il le plaça dans un fauteuil et le laissa sans daigner offrir un seul mot d'explication aux inconnus dont il venait d'envahir le domicile.

Cette besogne terminée, il revint sur ses pas, traversa en courant les rues de la ville, où il eût bientôt rejoint l'escorte de Pierce, qui'l accompagna soit en emboîtant le pas avec une précision toute militaire, et en mettant son bâton au port d'armes, soit en gambadant comme un possédé autour des soldats qui avaient pris peine à garder leur sérieux.

—Tolà! hé! criait-il, vivent les habits rouges! vivent les soldats saxons! Le diable emporte quiconque en dira du mal.

Lorsque les Saxons eurent enfin délivré au guichetier le prisonnier confié à leur garde, Andy reprit:

—Attendez un instant, mes chéris; nous ne pouvons pas nous séparer comme ça. Par l'âme de mon grand-père, il faut que nous trinquions ensemble! Je vous donnerai tout ce qu'il y a de meilleur, et à pleines bou-

teilles!... Vous en serez aussi, n'est-ce pas, monsieur l'officier?

On fut obligé de repousser Andy à la pointe de la baïonnette avant de pouvoir se débarrasser de ses importunités. Mais Paddy, le porteur de contraintes, et deux gardes du commerce de ses amis, avaient entendu la proposition généreuse qui venait d'être si mal accueillie par les grenadiers. Ils offrirent d'accepter l'invitation que ces rustres d'habits rouges avaient eu l'impolitesse de refuser. Andy s'empressa de les entraîner vers une taverne voisine; mais à peine le fiancé de Brigitte fut-il assez gris pour se rappeler la profession de ses invités, que son antipathie pour les recors se réveilla tout à coup et qu'il voulut juger par lui-même si ce que l'on disait de l'épaisseur de leurs crânes n'était pas une fable inventée à plaisir. Aussi, à trois heures de là, les trois hommes portaient plainte contre Andy et son gourdin, coupables de voies de fait dont les traces n'étaient que trop visibles. Il est probable que si les soldats se fussent trouvés à leur place, la soirée ne se serait pas terminée plus tranquillement; car, si, dès sa plus tendre enfance, le frère de lait de Pierce avait considéré un porteur de contraintes comme un objet qu'il faut broyer comme plâtre chaque fois que l'occasion s'en présente, il avait appris à détester non moins cordialement quiconque portait la livrée de Sa Gracieuse Majesté le roi d'Angleterre.

XXI

J'ai raconté comment Crohoore avait été remis entre les mains du morose geôlier, et jeté dans un cachot souterrain, quelques heures seulement avant le départ de Pierce pour le lieu de l'exécution. La clôture des assises devait avoir lieu le jour même. L'acte d'accusation était préparé depuis longtemps; tous ceux dont on pouvait invoquer le témoignage se trouvaient à Kilkenny. On décida donc que la mise en jugement d'un misérable accusé de crimes aussi monstrueux ne serait pas différée d'un seul instant.

Le procès ne fut pas long. Les dépositions des témoins établirent clairement les faits. On avait vu Crohoore aiguisant la faucille qui avait servi à commettre le meurtre; dix personnes avaient assisté à la querelle dont cette faucille avait été la cause: n'était-il pas évident que le coup porté par le vieux Tony Dooling, agissant sur une nature à moitié sauvage, avait enfin provoqué cette vengeance dont le vacher avait plus d'une fois menacé son maître? D'ailleurs les traces de pas observées sur le fumier et auxquelles s'adaptait la semelle des brodequins de Crohoore; l'empreinte d'une main sanglante sur la porte de l'écurie où le meurtrier avait dû pénétrer pour enlever le cheval sur lequel on l'avait rencontré, portant devant lui la fille de son bienfaiteur assassiné; tout cela ne pouvait laisser aucun doute dans l'esprit des jurés. Aussi prononcèrent-ils leur arrêt sans quitter leur banc, et Crohoore fut reconnu coupable d'un triple assassinat, compliqué d'un en-

lèvement. Le public qui encombrait la salle d'audience accueillit ce verdict avec un murmure approbateur, tellement les preuves étaient concluantes.

Le nain n'avait assigné aucun témoin. Il n'examina pas, non plus, les témoins à charge et ne chercha en aucune façon à se disculper. Pendant le procès, il conserva une impassibilité remarquable, regardant autour de lui d'un air d'insouciance, comme si l'affaire qui se jugeait ne l'eût pas concerné. Mickle (le vieux bavard que j'ai eu l'avantage de présenter au lecteur à l'enterrement des Dooling et qui, bien malgré lui, s'était vu obligé de venir faire sa déposition) dit à voixà basse à un de ses voisins :

—Voyez-vous, compère, c'est perdre son temps que de condamner Crohoore à la faucille, et il le sait bien ; aussi il reste là tranquille comme Baptiste. Il rit dans sa barbe ,attendu qu'il a des amis capables de le sauver, quand même il serait entouré de quarante régiments armés de bons fusils.

Cependant, lorsque le chef du jury eut prononcé l'arrêt, un tremblement nerveux parcourut les traits repoussants du nain, et, comme pour cacher son émotion aux regards avides de la foule, il appuya son front sur le rebord de l'enceinte réservée aux prévenus.

Après avoir récité d'un ton nasillard les formules préliminaires habituelles, le greffier demanda d'une voix plus distincte :

—Cornelius Deschamps, plus connu sous le nom de Crohoore à la faucille, avez-vous quelque chose à dire pour votre défense.

On eût pu entendre tomber une épingle, lorsque le nain, levant la tête, regarda tranquillement autour de lui, puis fixa les yeux sur le juge, qui venait de mettre son bonnet noir avant de prononcer la sentence de mort.

Chacun avait frémi devant le regard calme et indompté de ce hideux assassin qui, loin de donner quel-

que signe de repentir, conservait seul son sang-froid au milieu de l'émotion générale. Le juge lui-même pût à peine soutenir l'éclat de ses yeux rouges braqués sur lui. Le prévenu resta un moment sans répondre, et les spectateurs profitèrent de cette pause pour se communiquer leurs impression.

—Quelle figure d'assassin ! dit l'un.

—Parbleu, il n'y a qu'à le regarder pour voir qu'il est capable de tout, ajouta un autre.

Pas un geste, pas un mot qui indiqua la moindre pitié; ce misérable n'avait-il pas mérité dix fois la mort? Qui donc pouvait songer à le plaindre?

Enfin le nain ouvrit ses lèvres décolorées et le silence se rétablit.

—Milord juge, dit-il d'une voix ferme et mélodieuse (l'harmonie de sa voix étant la seule faveur que la nature eût accordée à cet être déshérité) ; milord juge, prononcez la sentence, je n'ai rien à dire pour ma défense ; le moment de parler n'est pas encore venu. Vous allez me condamner à être pendu comme un chien jusqu'à ce que mort s'ensuive (ici un hideux sourire entr'ouvrit la bouche de Crohoore) ; mais soyez bien certain d'une chose, c'est que jamais la main du bourreau n'attachera une corde autour de mon cou. Prononcez la sentence, milord, vos paroles ne peuvent me faire aucun mal. J'ai dit.

Un nouveau murmure d'étonnement et de terreur échappa à une partie de l'auditoire; le président lui-même éprouva une étrange émotion dont il ne put se rendre compte.

—Cornélius Deschamps, dit-il, le jury vous a reconnu coupable d'un des meurtres les plus horribles qu'aient enregistrés les annales du crime. Vous avez assassiné ceux qui, après vous avoir recueillis dans le champ où une mère dénaturée venait de vous abandonner, vous

ont élevé comme leur propre enfant, et vous ont fait une place à leur foyer.

De grosses larmes inondèrent les yeux de Crohoore, et le tumulte d'une grande émotion vint agiter ses traits et augmenter sa laideur. Mais bientôt il essuya ses yeux et appuya son front contre la barrière qui le séparait du public. Lorsqu'il releva la tête, toute trace d'émotion avait disparu.

Le juge poursuivit :

—Ce foyer qui a protégé votre enfance, vous l'avez inondé de sang. Pour satisfaire je ne sais quelle brutale soif de vengeance, vous avez massacré vos généreux bienfaiteurs au milieu de la nuit, au milieu de leur paisible sommeil ; puis, afin de vous assurer cette impunité que Dieu refuse toujours aux criminels de votre espèce, vous n'avez pas reculé devant le meurtre d'une malheureuse camarade qui jamais ne vous avait offensé. La nature humaine recule épouvantée devant de tels forfaits ! Depuis que je siège sur ce banc, c'est la première fois que je prononce une sentence de mort sans regretter ces terribles représailles que la société est obligée d'exercer dans sa propre défense. Mais un monstre tel que vous ne saurait exciter d'autre sentiment que l'horreur. La justice des homme a parlé ; puisse le Seigneur, dans sa miséricorde, avoir pitié de votre âme et vous donner la grâce de vous repentir. Préparez-vous à une prompte expiation ; mais avant de subir votre sentence, rendez à ses amis cette infortunée jeune fille que vous avez enlevée, après l'avoir rendue orpheline...

—Je la rendrai ! interrompit Crohoore d'une voix lente et assurée.

—Cette faible réparation est désormais la seule que vous puissiez lui offrir. Il vous reste une heure à vivre...

—Une heure ! s'écria le nain dont les traits manifestèrent pour la première fois une vive terreur ne

heure!... Oh! soyez plus clément, milord!... Que puis-je faire en si peu de temps? Il me sera impossible de tenir ma promesse!

Un spectateur qui jusqu'alors s'était tenu appuyé contre la paroi de l'enceinte réservée, juste au-dessous de Crohoore, leva en ce moment la tête afin de mieux observer le prisonnier. Le visage du nain changea tout à coup d'expression, il se pencha au-dessus de l'enceinte et saisit cet homme par les parements de son habit en criant :

—Au secours! au secours!

—Il va assassiner ce malheureux! s'écria-t-on de tous les côtés.

Le président somma l'huissier de rétablir l'ordre et de réprimer la violence de ce forcené. Mais Mathieu le geôlier, qui occupait son poste habituel dans un couloir pratiqué derrière l'enceinte où le prisonnier se trouvait isolé, était le seul surveillant qui fût à même de venir au secours de l'inconnu. Ce dernier, doué d'une carrure athlétique fit des efforts incroyables pour se dégager; il se recula en appuyant ses bras robustes contre la balustrade afin de forcer le nain à lâcher prise; puis, voyant qu'il n'y parvenait pas, il saisit un pistolet dans une de ses poches, et, avant qu'aucun des spectateurs consterné eût eu le temps d'intervenir, il le déchargea contre le nain. Mais, dans la lutte, un mouvement involontaire avait fait dévier le canon du pistolet qui avait effleuré le visage de Crohoore, et la balle alla se loger dans le plafond. Le condamné redoubla d'efforts. Jusqu'alors il était resté debout sur le banc sur lequel on avait dû le faire monter afin que sa tête dépassa la barre; mais au moment où le coup de feu retentit, il sauta à terre, sans lâcher prise; alors, grâce à la vigueur peu commune de ses grands bras et au poids de son corps, grâce aussi à Mathieu qui l'aidait sans le vouloir en cherchant à lui faire lâcher prise, il réussit enfin à atti-

rer par-dessus la barre celui contre lequel il déployait un acharnement si incompréhensible.

Tous deux roulèrent à terre dans l'intérieur du dock, et une horrible lutte s'engagea entre eux. L'inconnu saisit Crohoore à la gorge, et faillit l'étouffer. Enfin le nain posa le genou sur la poitrine de son antagoniste, dont l'étreinte se relâcha un instant.

—Milord! s'écria le nain d'une voix haletante, faites arrêter cet homme!... J'aurai plus d'une heure maintenant pourvu qu'un de mes amis ait été aussi heureux que moi!... Au secours, au secours, ou il va m'étrangler. Il veut m'empêcher de parler... Emparez-vous de lui, *car c'est l'assassin des Dooling!*

—Oui, mon cher lord, s'écria M. B... qui venait de se précipiter dans la salle, cet homme dit vrai, et je viens de lancer un mandat d'arrêt contre le misérable qu'il a terrassé... Monsieur le shérif, ajouta le jeune magistrat en s'adressant au fonctionnaire qui l'avait suivi avec plusieurs de ses agents, je vous somme d'arrêter cet individu.

—Merci, Votre Honneur! dit Crohoore qui ne lâcha prise que lorsqu'on se fut emparé de son adversaire, je savais bien que je pouvais compter sur vous. Je vous remercie de tout mon coeur.

—Mon cher lord, reprit M. B... en se retournant vers son ami le juge, ce matin même le hasard a fait tomber entre mes mains un des auteurs du crime atroce dont le prisonnier que voilà est injustement accusé. Crohoore est aussi innocent que moi. Grâce au ciel, les deux vrais coupables se trouvent maintenant entre les mains de la justice.

Un mouvement de surprise et d'incrédulité parcourut l'auditoire. Tandis que M. B... prenait place auprès du juge et l'entretenait à voix basse, les uns se communiquaient leurs doutes, les autres affectaient un air sagace et déclaraient avec effronterie que, dès le début

de l'affaire, ils avaient compté sur un dénouement de ce genre. La plupart secouaient gravement la tête et levaient les mains au ciel, ce qui, dans le langage de la pantomine, a toujours voulu dire: *Qui diable se serait attendu à cela?* Mickle ne voulut pas manquer une si belle occasion pour se poser en prophète:

—Je vous avais bien prévenu qu'il ne serait pas pendu! dit-il en donnant un coup de coude à son voisin.

—Oui, mais ce ne sont pas vos bonnes gens qui l'ont sauvé, répliqua l'autre.

—Hé! hé! qui sait?... Il est assez laid pour être leur ami.

—C'est vrai; mais, après tout, cousin Mickle, il vaut mieux être laid que de mal faire.

Bientôt tous les yeux furent braqués sur l'inconnu qui se trouvait si inopinément accusé de crimes pour lesquels un autre avait été sur le point de subir une peine immérité. Le collet de son ample redingote était relevé et agrafé par devant de façon à cacher le bas de sa figure. Un bandeau de soit noir recouvrait un de ses yeux, et une cravate de la même couleur, attachée sous le menton, semblait protéger une joue malade tandis qu'un chapeau à larges bords, qu'il avait replacé sur sa tête au comencement de la lutte, achevait de le rendre méconnaissable.

—Enlevez le pardessus de cet homme, dit le juge en interrompant sa conversation avec M. B...

L'ordre fut exécuté, et on aperçut les crosses de deux pistolets qui sortaient d'une poche de devant; le prisonnier avait lancé au loin l'arme qu'il avait déchargé sur Crohoore.

—Otez le chapeau et le bandeau qui lui couvrent le visage. continua le juge.

Les agents obéirent... Les traits décomposés de l'assassin n'étaient autres que ceux de notre vieille connaissance, Rhia Doran.

Cette découverte causa une vive surprise parmi l'auditoire, car la personne de Doran était connue de presque tous les assistants. Lorsque le murmure soulevé par cet incident se fut calmé, la foule se disposa à écouter l'explication définitive de cette mystérieuse affaire. Mais sa curiosité ne devait pas être satisfaite ce jour-là. Le président, après avoir prononcé pour la forme la condamnation de Crohoore, leva la séance.

XXII

Comme j'ose croire que j'ai assez intéressé le lecteur pour qu'il soit disposé à me suivre partout où il me plaira de le conduire, je le prierai de vouloir bien entrer avec moi dans l'appartement enfumé de Mathieu le geôlier.

C'est là que doit se dérouler le dernier acte du drame que je raconte. Vu la laideur du décor, on me saura gré de ne pas perdre mon temps à le décrire.

Les acteurs sont: M. B..., assisté de deux autres magistrats du comté; Crohoore à la faucille, qui devient un personnage beaucoup moins effrayant; Pierce Shea, plus pâle que lorsqu'il croyait marcher à la mort; Rhia Doran, orné de menottes d'une solidité à toute épreuve; Tim Lindop, qui porte des braceleets semblables à ceux de son complice; Simon le Gazouilleur, que Pat avait en vain cherché mais qui venait de se présenter de son propre mouvement; l'ombre inévitable de Pierce, l'impressionnable Andy; et enfin Mathieu le geôlier, et une vieille femme courbée par l'âge, vêtue d'un manteau rouge fâné et rapiécé, dont le capuchon est relevé.

Tim Lindop avait paru consterné en voyant Doran entre les mains des constables. Il regardait en tremblant son complice, qui ne paraissait pas moins abattu, bien que ses yeux lançassent des éclairs. Rhia Doran ayant déclaré qu'il ne répondrait à aucune des questions le boucher s'était décidé à imiter le silence de son chef, et, pour le moment, on avait dû renoncer à les interroger.

—Maintenant, messieurs, poursuivit M. B... en s'a-

dressant à ses collègues et en leur présentant un papier, veuillez prendre connaissance de cette déposition écrite, c'est celle de Mlle Lovet, dont le témoignage est d'une grande importance.

Lorsque les deux magistrats eurent achevé la lecture de ce document, M. B... fit apepler Mlle Lovet qui entra au bras de son père.

—C'est bien là votre signature, mademoiselle? demanda-t-on à la jeune fille.

—Oui, monsieur.

—Vous avez lu cette affirmation et vous êtes prête à affirmer sous serment qu'elle ne renferme que la vérité?

—Oui, monsieur.

Mlle Lovet prêta serment, et M. B..., la conduisant en face de Rhia Doran, lui demanda :

—Vous reconnaissez cet homme pour celui contre lequel vous avez porté plainte?

—Je le reconnais parfaitement, répondit Mlle Lovet, et elle quitta la salle avec son père.

—Grâce à cette déclaration, reprit M. B..., Jack Doran, dit Rhia Doran, se trouve prévenu d'avoir dirigé cette bande de brigands qui, la semaine dernière, a pillé la maison de M. Lovet. L'argenterie que je vous ai montré, et dont une grande partie provient de ce vol, a été trouvée par moi entre les mains de l'autre prisonnier, le nommé Tim Lindop, lequel, par conséquent, est prévenu de complicité. Maintenant, messieurs, je vais prouver que tous deux sont coupables d'un crime bien autrement atroce... Geôlier, faites retirer les deux prévenus et le bohémien; mais ayez soin d'empêcher toute comunication entre Doran et son complice.

Doran, Tim Lindop et Simon le Gazouilleur furent conduits hors de la salle, dont la porte se referma.

—Crohoore, poursuivit M. B..., continuez l'explication dont nous sommes tous curieux d'entendre la fin...

—Votre Honneur me permet-il de raconter les choses à ma manière?

—Faites.

—Venez, Dora Shea, soeur du vieux Ned Shea et tante de Pierce; venez, et dites à ces messieurs qui je suis. Et le nain se redressa de toute la hauteur de sa petite taille, tandis qu'un sourire d'orgueil et de triomphe illuminait son visage, lui donnant une expression qui n'avait rien de repoussant.

La vieille au manteau rouge s'avança en s'appuyant sur sa canne.

—On vous appelle Crohoore à la faucille, dit-elle d'une voix aigre et perçante, mais le nom dont le prêtre vous a baptisé est Antoine; vous êtes le fils de Tony Dooling et de Catherine, sa femme... Ca vous étonne, messieurs?... Mais je sais bien ce que je dis; allez! car c'est moi qui l'ai enlevé à ses parents... Je suis vieille et décrépie, continua-t-elle en rejetant en arrière le capuchon qui recouvrait sa tête, et en repoussant les cheveux blancs qui retombaient sur son front ridé, mais j'ai été jeune et belle, et fière; j'ai fait battre bien des coeurs jusqu'au moment où j'ai quitté la maison paternelle pour errer de ville en ville avec un mendiant. Alors la misère et les chagrins m'ont bien vite changée, et lorsque je suis revenue à Clarah, lorsque j'ai tendu la main à mon père, il ne m'a pas reconnue... il m'a chassée à coups de fouet. Ce garçon-là, reprit la vieille après une courte pause et en désignant Crohoore, ce garçon-là n'était au monde que depuis quelques semaines lorsque je vins mendier dans le pays. Mon propre enfant qui avait à peu près le même âge, mourut dans mes bras sous le toit de Tony Dooling. Le fermier et sa femme m'avaient donné à manger; mais leur pain était amer: ils ne l'avaient pas accompagné d'une bonne parole. Je me vengeai en laissant le cadavre de mon fils dans le berceau de leur enfant que j'emportai... Il me

fallait un nourrisson pour exciter la pitié des passants... Je repris alors ma vie vagabonde. Au bout de quelques années j'abandonnai le métier de mendiante. Garrohde, mon mari, vint habiter les collines dans le voisinage de Clarah. Il se bâtit une cabane qui cachait l'entrée d'une grande caverne qui avait plusieurs issues et que personne ne connaissait. Ses amis les bohémiens y conduisaient toutes les vaches et tous les chevaux sur lesquels ils pouvaient mettre la main, et mon mari partageait avec eux l'argent qu'on lui donnait pour aider à retrouver le bétail perdu. Les gens du pays ne le nommèrent plus que Garrohde le sorcier. Il gagnait assez d'argent; je n'avais donc plus besoin de l'enfant de Tony Dooling et je laissai Crohoore dans le champ où son père l'a retrouvé. Bien des années avant le meurtre, Crohoore vint chasser dans les collines; le hasard le fit entrer dans ma cabane et il découvrit le secret de la caverne de Garrohde et de ses amis. Afin de l'empêcher de parler (car il n'y avait pas moyen de l'effrayer comme les autres avec des histoires de bonnes gens) je lui dis... Dieu me pardonne tous mes péchés!... je lui dis que j'étais sa mère; je lui indiquai en même temps, à l'appui de mon dire, une marque qu'il a sur le corps, et que sa mère seule pouvait connaître. Je sais bien qu'il se serait volontiers passé d'une mère telle que moi; mais cela ne l'a pas empêché d'agir en bon fils envers la pauvre vieille. Il n'a connu le secret de sa naissance que la nuit même où il a amené sa soeur Alice dans ma cabane; c'est alors que, voulant empêcher un crime dont maintenant je le sais incapable, je lui ai dit à l'oreille des paroles qui l'ont fait pleurer et trembler.

—Oui, oui, interrompit Crohoore avec un frisson, cette nuit-là j'ai appris que j'avais une mère que je pouvais aimer, un père doit je pouvais être fier... et je venais de toucher leurs cadavres sanglants! Depuis mon enfance j'ai été en butte aux railleries et aux injures;

on m'a plutôt traité comme une bête brute que comme un homme. Aussi, j'avais souvent à la bouche des paroles de haine et de colère; mais je n'aurais pas fait de mal à un chien: seulement, j'étais sombre et désolé et je n'osais aimer personne parce que tout le monde me repoussait... Oh! j'ai bien pleuré cette nuit... On me disait que j'avais un père: il était mort assassiné! On me disait que j'avais une mère: je l'avais vue baignée dans son sang! j'ai cru que mon coeur se briserait!

Ici le nain fut obligé de s'interrompre un instant: de grosses larmes inondaient ses joues, et il sanglotait à rompre sa poitrine.

—Maintenant, reprit-il en faisant un grand effort pour maîtriser son émotion, je vais raconter tout ce que je sais de cette nuit terrible... Dès que tout le monde fut couché je sortis, ainsi que cela m'arrivait souvent, non pas pour aller faire réveillon avec les bonnes gens, comme le prétendent bien des gens charitables; mais afin de dresser des pièges pour les lapins que j'apportais à celle que je croyais ma mère. Ma chasse finie, je rentrais ma lanterne à la main, lorsqu'arrivé près de la ferme j'entendis des cris qui partaient de la maison. Je me dis: voilà qui est drôle, à cette heure de la nuit; et je pressai le pas. Je trouvai la porte ouverte. Les meurtriers s'étaient enfuis. Je soulevai le cadavre du vieillard et mes mains se teignirent de son sang... Je ne savais pas alors que c'était mon père qu'on avait assassiné... Je parcourus la maison... Alice avait disparu; Alice, la seule personne au monde qui eût témoigné quelque amitié au pauvre Crohoore... Je courus à l'écurie; je pris le meilleur cheval sans me donner le temps de le seller. Les cris que j'avais entendus m'indiquèrent le chemin que les assassins avaient pris. Je lançai mon cheval à travers champs afin de gagner avant eux un détour de la route. Il faisait un beau clair de lune... J'attachai mon cheval derrière une haie, je

me cachai dans l'ombre au haut du talus qui borde la route, et j'attendis. Tandis que je me tenais là, j'aperçus Simon le Gazouilleur qui se rendait par un sentier de traverse à la caverne de Garrohde. Je lui fis signe de me rejoindre et de guetter avec moi. Nous n'échangeâmes pas une parole. Les deux assassins ne tardèrent pas à se montrer. Ils étaient à cheval. Je ne fis attention qu'à Doran qui portait devant lui la fille de ceux qu'il avait assissinés. Je tenais une grosse pierre à la main ; je visai bien. Doran lâcha Alice qui glissa à terre, tandis que le cheval du ravisseur se câbrait. Simon et moi nous nous montrâmes, et les meurtriers s'enfuirent effrayés par le coup de pistolet que le bohémien avait tiré sans atteindre personne. Je relevai Alice qui avait perdu connaissance, et je la plaçai sur mon cheval avec l'intention de la ramener chez elle, puis d'aller avertir son fiancé de l'horrible malheur qui la rendait orpheline. A peine eus-je fait quelques pas dans la direction de la ferme qu'elle revint à elle ; je vis alors qu'elle me prenait pour son ravisseur. Le bandeau que je venais de lui ôter l'avait empêchée de reconnaître Rhia Doran. J'eus peur de passer pour un assassin. J'avais été frappé par mon maître, j'avais plus d'une fois proféré des menaces contre lui, j'étais couvert de sang. Je ne me connaissais pas un ami qui fut disposé à prendre ma défense. Je me décidai donc à amener Alice et à la cacher dans la caverne jusqu'au moment où je pourrais prouver mon innocence. Garrohde et Simon le Gazouilleur promirent de m'aider et ils ont tenu leur promesse. Il s'agissait, avant tout de découvrir quel était le compagnon de Doran, l'homme que nous avions vu à cheval à côté de lui. Le bohémien et moi nous ne pouvions manquer de le reconnaître ; son costume et sa figure sont trop remarquables pour qu'on les oublie de sitôt. Je prouvai à Alice que je suis son frère, et elle reconnaîtra que j'ai agi envers elle comme

un frère. Elle m'indiqua un endroit de la ferme où je trouverais une forte somme d'argent que les assassins n'avaient pas dû découvrir. Cet argent devait servir à payer les bohémiens qui m'ont secondé en espionnant Doran. Je retournai à la ferme, rougi du sang de mes parents, afin de me procurer les moyens de venger leur mort. C'était la nuit de la veillée. A partir de ce moment, Doran fut surveillé nuit et jour. Simon et les autres n'ont pas volé leur argent, car le meurtrier ne pouvait faire un pas à mon insu. Mais nous avions beau le traquer, nous ne parvenions pas à le rencontrer en compagnie de celui dont nous voulions savoir le nom.

—Je le crois bien! interrompit le geôlier qui venait de rentrer, puisque je tenais le gaillard sous clef et que je ne l'ai relâché que le jour de la foire de Kilkenny.

—C'est justement à la foire de Kilkenny, reprit Crohoore, que Simon le Gazouilleur l'a enfin rencontré avec Doran. Je me suis déguisé, et je fus à la foire afin d'être bien sûr que c'était notre homme; mais Doran et lui avaient déjà disparu. Heureusement, Simon les a rencontrés de nouveau le même soir et a appris qu'il comptait se rendre le lendemain à Dublin pour vendre de l'argenterie volée. Le bohémien et moi nous devions les suivre sur deux bons chevaux, de façon que ni l'un ni l'autre ne put nous échapper dans le cas où ils ne suivraient pas la même route. Comme j'avais du temps devant moi, je me fis traîner dans un char à bancs jusqu'à la prison afin de consoler le vieux Ned Shea, l'ami de mon père, en lui disant que Pierce ne serait pas pendu. Mais c'est alors que j'ai été moi-même arrêté.

—Et vous êtes bien sûr de reconnaître le visage et la personne de l'individu qui accompagnait Doran la nuit où il a enlevé la jeune fille? demanda M. B...

—Je le reconnaîtrais entre mille!... Tout à l'heure il était dans la salle.

M. B... prononça quelques paroles à l'oreille de Ma-

thieu. Le geôlier se retira de nouveau et revint avec une douzaine de prisonniers qui tous étaient doués d'une mine patibulaire. Parmi eux se trouvait Tim Lindop, sur les épaules duquel on avait jeté un manteau.

—Est-il dans la salle, maintenant? demanda un des magistrats.

Crohoore désigna immédiatement le garçon boucher.

—Faites venir le mendiant; et vous, Crohoore, ne dites pas un mot, ne faites pas un geste.

Simon le Gazouilleur fut introduit à son tour. On le questionna longuement, mais les réponses du bohémien ne firent que corroborer la déclaration de Crohoore. Lorsqu'on lui dit de regarder dans la direction des pensionnaires de Mathieu, il désigna sans hésiter Tim Lindop comme le complice de Doran.

—Jusqu'ici, messieurs, les preuves sont concluantes, dit M. B... en s'adressant à ses collègues; mais peut-être vous reste-t-il encore quelques doutes: peut-être supposez-vous que, si les deux derniers témoins sont d'accord, c'est qu'ils se sont entendus d'avance pour porter cette accusation. Heureusement, je puis invoquer en faveur de Crohoore le témoignage de personnes honorables qui n'ont aucun intérêt à cacher la vérité.

M. B... lut alors une seconde déposition, signée par Mlle Lovet, qui déclarait que Crohoore lui avait sauvé l'honneur et la vie dans les circonstances suivantes:

La nuit où les voleurs attaquèrent l'habitation de M. Lovet, le chef de la bande, après avoir surveillé le pillage de la maison, pénétra seul dans la chambre de la jeune fille endormie et la saisit dans ses bras. Celle-ci l'avait repoussée en appelant au secours... Les forces allaient lui manquer et personne ne venait!... Tout à coup les domestiques de la maison, conduits par Crohoore, enfoncèrent la porte et se précipitèrent au secours de leur maîtresse. Le brignad s'enfuit par la croisée ouverte; mais le masque qu'il portait était tom-

bé dans la lutte, son visage défiguré par une affreuse balafre, avait fait une impression trop profonde sur Mlle Lovet pour qu'elle pût jamais l'oublier.

Pierce se souvint alors qu'en infligeant cette blessure à son rival, il lui avait dit: "Voilà une marque qui aidera un jour à vous faire pendre."

Cette prophétie s'accomplissait.

Le maître d'hôtel de M. Lovet fut ensuite entendu. Il déclara que les voleurs, avant de piller la maison, avaient commencé par s'assurer des domestiques. Ceux-ci surpris au milieu de leur sommeil, s'étaient vu enfermer, pieds et poings liés, dans une salle du rez-de-chaussée. M. Lovet se trouvait à Dublin. Ils tremblaient pour leur jeune maîtresse lorsqu'un étranger, un homme de petite taille, s'élança dans la chambre en brisant plusieurs carreaux, coupa leurs liens, et les conduisit au secours de Mlle Lovet. Cet étranger était Crohoore; le maître d'hôtel le reconnut au premier coup d'oeil.

—Oui, dit Simon; cette nuit-là, Crohoore et moi, nous étions à la piste de la bande; nous pensions bien tenir nos deux brigands. En entendant les cris de la dame, Crohoore me quitta, comme un brave garçon qu'il est, pour aller à son aide.

—Ce qu'il y a de plus étrange dans tout ceci, reprit M. B... c'est que ce brave garçon a été soupçonné de tous les méfaits des misérables que voilà. Moi-même, lorsqu'il est venu à Dublin m'apporter la lettre de Mlle Lovet, j'ai voulu le faire arrêter. Je l'avais souvent rencontré lors de mes visites à Clarah, et en le reconnaissant, je me suis rappelé les graves préventions qui s'élevaient contre lui.

—Comment! c'est Crohoore qui vous a apporté la lettre qui m'a sauvé la vie? demanda Pierce.

—Lui-même. Dans sa lettre, Mlle Lovet me pressait d'user de mon influence pour obtenir votre grâce. C'était, me disait-elle, le seul moyen qu'elle eût de prouver

sa reconnaissance à son courageux défenseur, qui ne voulait accepter aucune autre récompense. Elle m'expliquait brièvement l'origine de vos rapports avec les Enfants-blancs; Crohoore, en partant, m'a jeté un paquet qui renfermait de plus amples détails.

—Alors, mon ami, s'écria Pierce en s'avançant vers le nain et en lui serrant cordialement la main, je vous dois deux fois la vie.

Les larmes inondèrent le visage de Crohoore, qui répondit:

—Je savais que l'homme dont vous suiviez les conseils était votre plus cruel ennemi. Je connaissais tous les plans du traître, et je cherchais à les déjouer. C'est lui qui a payé l'assassin de Ballyfoile, dont j'ai cassé le bras fort à propos. C'est lui qui vous a dénoncé comme étant un des chefs des *White-Boys*, et a employé un faux témoin pour vous faire pendre.

—Crohoore, mon ami, comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous? s'écria Pierce en tendant de nouveau la main au frère d'Alice.

—Ne parlons pas de cela, Pierce, répliqua le nain; l'amitié que vous me témoignez me récompense au delà de tout ce que j'ai pu faire... Oh! c'est un grand jour pour moi que celui où un de mes semblables me nomme son ami!

Pendant cette courte conversation, les magistrats s'étaient entretenus à part.

—Maintenant, reprit M. B... pour terminer cette instruction, je crois être à même de prouver que Jack Doran et le nommé Tim Lindop sont les auteurs du meurtre pour lequel Crohoore a été condamné.

A ces mots, le jeune magistrat tira de la besace du boucher un fragment de fourchette et deux petites cuillers; puis il continua:

—J'ai découvert ces objets en examinant à loisir l'argenterie volée. Voici des pièces de conviction sur les-

quelles sont gravées les initiales de deux des victimes, Antoine et CBatherine Dooling. Veuillez vérifier, messieurs; ensuite nous identifierons ces objets.

M. B... sortit et revint au bout de quelques instants avec Alice Dooling. Elle reconnut les deux cuillers, et affirma sous serment qu'elles avaient appartenu à sa mère.

—Le domestique de votre honneur est revenu, il a trouvé le vieux corbeau dans son nid, interrompit Mathieu en s'adressant à M. B...

—Allons, le sort nous favorise! s'écria avec vivacité le jeune magistrat, qui savait quel était ce vieux corbeau auquel le geôlier faisait allusion.

Pat entra accompagné de deux constables. Ces nouveaux témoins déclarèrent qu'ils s'étaient rendus avec la force armée au domicile du vieux Doran, qu'ils avaient arrêté et emmené, après s'être livré chez lui à une perquisition minutieuse.

—Entre autres choses, Votre Honneur, nous avons trouvé ceci qu'un des agents a cru reconnaître, continua Pat en tirant de sa poche une grosse montre en or et une paire de boucles d'oreilles.

Alice poussa un cri; c'était la montre de son père; les boucles d'oreilles étaient celles que portait sa mère le jour de sa mort.

—Je crois que nous avons assez de preuves pour nous autoriser à renvoyer les deux prévenus aux assises, poursuivit M. B...; je prierai seulement Mlle Docling de nous dire comment Crohoore s'est comporté envers elle durant le séjour qu'elle a fait parmi les bohémiens.

—Sa conduite a été celle d'un frère, d'une frère dévoué, répondit Alice; il a fait tout ce qui dépendait de lui pour me consoler. Il ne venait que rarement chez ma pauvre vieille tante; mais je savais qu'il s'exposait pour moi aux plus grands dangers. Doran n'avait pas renoncé à ses projets d'enlèvement, et il valait mieux

pour moi... et pour d'autres, ajouta-t-elle en regardant Pierce, que je restasse où j'étais jusqu'à ce que l'orage fût passé.

—Je présume, messieurs, reprit M. B... en se tournant vers ses collègues, que je puis compter sur votre coopération pour faire casser la sentence qui frappe ces deux jeunes gens?

Les magistrats s'empressèrent de promettre leur concours, ajoutant qu'ils étaient convaincus que la simple déclaration des faits suffirait pour que le lord lieutenant signât à l'instant la mise en liberté de Pierce et de Crohoore.

Pierce ne comprenait qu'en partie la conduite d'Alice lors de son entrevue avec elle dans la vallée de Ballyfoile; il ne parvenait pas à s'expliquer le motif de la trahison apparente de sa future.

—Alice, ma bien-aimée, dit-il enfin, je comprends maintenant que vous avez refusé de m'accompagner; mais pourquoi ce guet-apens?

—Simon le Gazouilleur vous le dira, interrompit Crohoore.

—D'autant plus que je suis un de ceux qui ont essayé de vous enlever, dit le vieillard; les autres étaient Garrohde le Sorcier, Richard l'Eclopé, et Sheog l'Incendié.. Crohoore voulait tout simplement vous mettre à l'abri de la trahison de Doran, en attendant qu'on eût assez de preuves pour le confondre.

—Mais pourquoi ne pas m'avoir averti?

—Avec une tête comme la vôtre ?dit Crohoore en riant. Vous auriez été capable de tuer Doran... et, alors, comment me serais-je disculpé?... Eh bien, Pierce Shea, ami de mon père, vous reste-t-il encore quelques doutes?

—Un seul... Je crains qu'Alice ne me pardonne jamais.

—Rassurez-vous, ajouta Crohoore; les faits étaient

bien de nature à vous donner des soupçons, et je lis dans les yeux d'Alice qu'elle vous a déjà pardonné... Tenez, Pierce, prenez-la des mains de son frère, aussi pure et aussi innocente que le jour où elle est née; et puisque nos pauvres parents ne sont plus là pour vous donner leur bénédiction... (Ici la voix manqua à Crohoore), acceptez la mienne.

Les jeunes gens se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Tout à coup un cri formidable, pareil au cri de guerre d'un sauvage indien, fit tressaillir tous les assistants... Il y a mille façons de témoigner sa joie: Andy avait choisi celle-là... M. B..., qui ne comprenait pas le motif de cette étrange démonstration, interpella le coupable.

—Faites excuse, Votre Honneur, dit Andy; c'est plus fort que moi, il faut que je crie comme ça quand je suis bien fâché ou bien content, et, par saint Patrice! j'ai le coeur plein de joie en ce moment... Voyez-vous, il y a là-bas à Clarah, une bonne fille qui ne s'attendait pas à pouvoir épouser sitôt un garçon que je connais, et qui va être encore plus heureux que moi!

Après cette explication peu explicite, Andy se retourna tranquillement vers ses amis.

—Maître Crohoore, dit-il en touchant son chapeau, si c'était un effet de votre bonté, il y a une chose ou deux que je ne serais pas fâché de savoir?

—Quoi donc, Andy?

—C'est donc un fantôme pour rire que nous avons vu dans la tour?

—C'était moi en personne, interrompit la vieille Dora; je vous y avais vu entrer avec vos armes, et comme je savais que vous étiez à la poursuite de Crohoore, j'ai versé un peu d'eau dans le canon de vos fusils.

—Alors, il n'est pas étonnant que nous ne l'avons pas blessé lorsque nous avons tiré sur lui le lendemain...

Mais, Crohoore, comment se fait-il que je vous aie manqué au sortir de la cave de Dunmore? Comment ne vous ai-je pas tué roide cette fois-là?

—Je vous conterai ça et bien d'autres choses pendant quelques longues soirées d'hiver, quand nous serons tous assis autour du feu... Attendons d'abord que ces deux brigands soient pendus (ce qui ne sera pas long), que nous ayons oublié nos chagrins, que Pierce ait épousé Alice, et que vous-même ayez fait le bonheur de Brigitte... Mais, entre nous, Andy, je crois que vous auriez pu me tuer ce soir-là, si vous n'aviez pas eu si peur, ou si vous aviez été moins maladroit.

FIN.

LA LECTURE

VOLUMES EN VENTE :

LOUIS JACOLLIOT LE CRIME DU MOULIN D'USOR
HENRI CONSCIENCE LE DEMON DU JEU
PONSON DU TERRAIL LE CAPITAINE DES PÉNITENTS NOIRS
ENAULT & JUDICIS LE VAGABOND
X..... LA VENGEANCE D'UN FILS
PIERRE ZACCONE LES PLAISIRS DU ROI
PAUL FÉVAL LES COUTEAUX D'OR
MARY LAFON LA BANDE MYSTÉRIEUSE
ROD. BRINGER LES EXPLOITS DE CAPESTOC
FORTUNÉ DE BOISGOBEY L'AUBERGE DE LA NOBLE-ROSE
P. ZACCONE L'HOMME AUX NEUF MILLIONS
PIERRE ZACCONE LA FILLE DES CAMELOTS
ERNEST CAPENDU LES RASCALS
MELANDRI LE BAISER DES TÉNÈBRES
X. DE MONTEPIN LA PERLE DU PALAIS-ROYAL

Ces ouvrages sont en vente au bureau de LA LECTURE, et seront expédiés, franc de port, sur réception de 20 centins le volume.